

CLASSIQUES LAROUSSE

2 volumes 34
MONTAIGNE

ESSAIS

(EXTRAITS)

II

LE PHILOSOPHE



LAROUSSE - PARIS (VI^e)

CLASSIQUES LAROUSSE

Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement 160 volumes. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI^e siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.

CHRÉTIEN DE TROYES.

Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.

La Poésie lyrique.

La Littérature morale.

Le Roman de Renart.

Théâtre du moyen âge, 2 vol.

La Satyre Ménippée.

DU BELLAY : Œuvres choisies.

Historiens du XVI^e siècle.

Humanistes du XVI^e siècle.

MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.

RABELAIS : Extraits, 2 vol.

RONSARD : Poésies, 2 vol.

VILLON, MAROT : Poésies.

A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.

BOILEAU : Satires et Épîtres.

Le Lutrín et l'Art poétique.

BOSSUET : Oraisons funèbres
et Sermons, 2 vol.

CORNEILLE : Le Cid. Horace.

Cinna. Polyucte. Le Men-

teur. Nicomède. Rodogune.

La Mort de Pompée. Ser-

torius. L'Illusion comique.

10 vol.

DESCARTES : La Méthode.

FÉNELON : Lettre à l'Acadé-
mie. Télémaque (Extraits).

FURETIÈRE : Le Roman bour-
geois.

LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.

M^{me} DE LA FAYETTE : La Prin-
cesse de Clèves.

LA FONTAINE : Fables choi-
sies, 2 vol.

LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.

MALHERBE : Œuvres choisies.

MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-
geois gentilhomme. Les Fem-

mes savantes. Le Malade

imaginaire. Le Misanthrope.

Les Précieuses ridicules. Le

Tartuffe. Dom Juan. L'École

des Femmes. La Critique

de l'École des Femmes.

Fourberies de Scapin. 11 v.

PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.

PERRAULT : Contes.

RACINE : Andromaque.

Athalie. Bajazet. Bérénice.

Britannicus. Esther. Iphi-

génie. Les Plaideurs. Mithri-

date. Phèdre. 10 vol.

RÉGNIER, Th. DE VIAU, SAINT-

AMANT : Poésies choisies.

SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).

SCARRON : Le Roman comique.

M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.

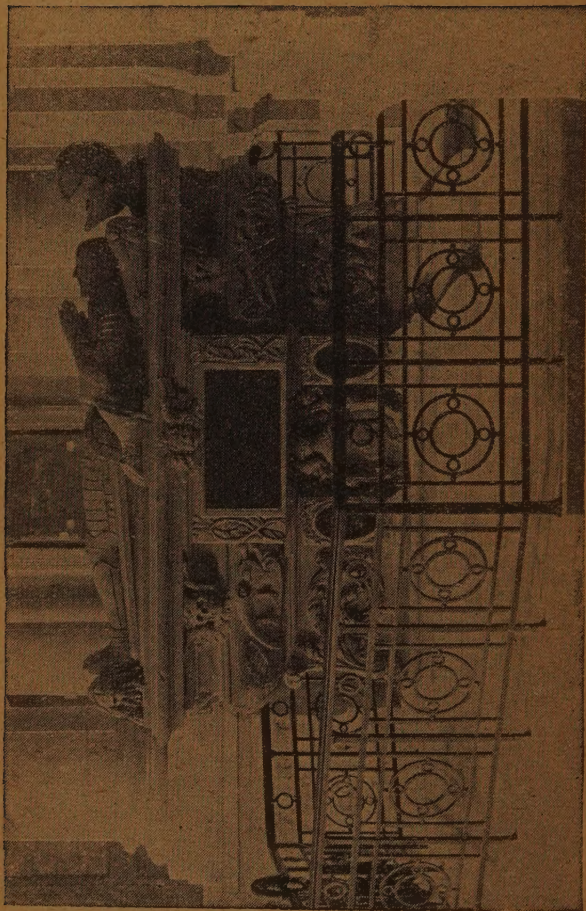
SPINOZA : L'Éthique.

URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

ESSAIS
II
(LE PHILOSOPHE)

20^e ÉDITION



LE TOMBEAU DE MONTAIGNE
(à la Faculté des Lettres de Bordeaux).

CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de

FÉLIX GUIRAND

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Condorcet

MONTAIGNE
ESSAIS

(EXTRAITS)

II

LE PHILOSOPHE

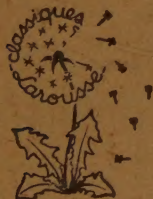
avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire sur les extraits et des Sujets de devoirs,

par

RAPHAËL PANGAUD

Agrégé des Lettres

Professeur au Lycée du Parc, à Lyon



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MONTAIGNE

(1533-1592)

- 28 février 1533. — Naissance de Michel Eyquem de Montaigne au château de Montaigne en Périgord. Il sera le premier de sa famille à abandonner le nom patronymique d'Eyquem pour ne conserver que celui de Montaigne.
- 1539-1546. — En pension au collège de Guyenne à Bordeaux.
1554. — Conseiller à la Cour des aides de Périgueux, et, à partir de 1557, à celle de Bordeaux, la cour de Périgueux ayant été, à cette date, incorporée au Parlement de Bordeaux.
1559. — Voyage à Paris. Reçu à la cour, il accompagne le roi François II à Bar-le-Duc.
- 1561-1562. — Nouveau voyage à la cour qu'il suit au siège de Rouen.
- Août 1563. — Mort d'Étienne de La Boétie, son ami, dont il avait fait la connaissance quatre ans plus tôt.
- 23 septembre 1565. — Mariage avec Françoise de la Chassaigne.
- Juin 1568. — Mort de Pierre Eyquem de Montaigne, son père. Michel est héritier du nom et de la terre.
1569. — Montaigne publie sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde.
- 24 juillet 1570. — Il vend sa charge de conseiller au Parlement.
- 1570-1571. — Séjour à Paris. Publication par ses soins des opuscules de La Boétie.
- 1572-1580. — Période de lectures et de travail dans son château.
- Mars 1580. — Première édition des *Essais*, à Bordeaux, chez Simon Millanges.
- Septembre 1580-30 novembre 1581. — Voyage. Court séjour à Plombières, puis à Baden. Ensuite, par Augsbourg, Munich et le Tyrol, il gagne l'Italie. Il visite Vérone, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne. Il passe cinq mois d'hiver à Rome où il obtient le titre de citoyen romain. Puis il va aux bains della Villa, près de Lucques. Son séjour y est coupé par un voyage en Toscane (Florence, Pise, Lucques). Le 7 septembre 1581, il y apprend qu'il est élu maire de Bordeaux. Il passe encore un mois à Rome, puis reprend le chemin de Montaigne.
- 1^{er} août 1581. — Les jurats de Bordeaux l'élisent maire pour deux ans. Il sera réélu en 1583 pour deux ans encore.
- 1582-1588. — Préparation d'une nouvelle édition des *Essais*. Pendant cette période il reçoit, à deux reprises, le roi de Navarre à Montaigne. En 1585, la peste l'oblige à quitter pendant quelques semaines son château.
- Juin 1588. — Nouvelle édition des *Essais* chez l'Angelier, à Paris.
- Février-décembre 1588. — Voyage et séjour à Paris. Il est emprisonné quelques heures à la Bastille par les Ligueurs. Il fait la connaissance de Marie de Gournay, qui sera sa fille d'adoption. Il va assister aux États généraux de Blois.
- 1588-1592. — Préparation d'une nouvelle édition des *Essais* qui ne paraîtra qu'après sa mort.
- 13 septembre 1592. — Mort de Montaigne dans son château.
1595. — Édition posthume des *Essais*, à Paris, chez l'Angelier.

Montaigne avait environ quarante ans de moins que Rabelais; vingt ans de moins qu'Amyot; neuf ans de moins que Ronsard; huit ans de moins que Du Bellay; trois ans de moins que La Boétie; dix-sept ans de plus que d'Aubigné; vingt-deux ans de plus que Malherbe

ESSAIS

1572-1592

NOTICE

Évolution des idées de Montaigne. — Les *Essais* ont été commencés en 1572, et ils n'ont vraiment été achevés qu'à la mort de Montaigne, en 1592. Ils représentent donc vingt années de réflexions et de lectures. Si nous nous rappelons que Montaigne possède un esprit extraordinairement vif et curieux, si nous nous rappelons surtout que, selon sa propre expression « il ajoute, mais ne corrige jamais », nous ne trouverons pas étonnant que son œuvre garde des traces de ses variations.

Quand il commence à écrire, il se dit et se croit stoïcien. C'est l'époque où il lit les *Lettres à Lucilius* de Sénèque et la *Pharsale* de Lucain. Il s'enthousiasme pour les grands exemples de courage et de grandeur d'âme que lui offre l'antiquité. Il admire la mort héroïque de Caton d'Utique. Il prêche l'énergie en face des souffrances et de la mort; il semble approuver le suicide.

Est-il donc un disciple convaincu de Zénon et d'Épictète? Ne nous hâtons pas de le croire. La vérité, c'est que Montaigne n'a aucun penchant naturel vers cette doctrine sévère, qui demande tant à la volonté. Il se roidit pour se donner une contenance; il prend une attitude avantageuse parce qu'au fond il se connaît mal encore. Il cède aussi à une sorte de mode littéraire très en faveur parmi les humanistes du temps. Mais il ne peut pas être vraiment stoïcien sans faire violence à sa nature. Et on s'en aperçoit bien en lisant les pages écrites à ce moment-là. A côté des fières déclarations stoïciennes, on voit apparaître sans cesse des réflexions plus sincères qui révèlent chez l'auteur un nonchalant, un voluptueux, un épicurien raffiné.

La véritable nature de Montaigne ne trouvera pas pourtant tout de suite la doctrine qui lui convient. L'auteur des *Essais* aura d'abord sa crise de scepticisme. Influencé par ses lectures (Plutarque, Sextus Empiricus), influencé aussi par les études philosophiques qu'il entreprend pour expliquer Raymond de Sebonde, il s'oriente vers le pyrrhonisme, vers une doctrine du doute. Et on le voit s'appliquer à rabaisser l'homme, cet animal si sottement présomptueux; souligner les faiblesses et les erreurs de ses sens, de sa raison; prendre un malin plaisir à montrer que la vérité absolue lui échappe et lui échappera toujours, sous réserve

de ce que révèle Dieu à l'homme. C'est l'époque où il écrit l'*Apologie de Raymond de Sebonde* ; c'est aussi celle où il fait graver une médaille qui porte sur son revers une balance aux plateaux en équilibre avec cette devise : « Que sais-je ? »

Généralement, le scepticisme marque le terme d'une évolution, un état définitif dont on ne sort plus. Pour Montaigne, il n'en est pas de même. Résultat paradoxal et inattendu. Sa crise de scepticisme lui donne confiance en son propre jugement. Si la raison humaine est impuissante à atteindre la vérité, la raison de Montaigne saura peut-être bien atteindre des vérités partielles, celles qui sont à sa portée. L'essentiel sera de ne pas lui demander plus qu'elle ne peut donner. Et voilà Montaigne engagé dans la voie qui restera la sienne jusqu'à la fin : il s'étudiera soi-même ; il confrontera son expérience personnelle avec les indications que lui donnent les livres ; et ainsi peu à peu, il dégagera, pour son usage personnel, un art de vivre qui sera fortement teinté d'épicurisme, parce que la nature même de Montaigne penche de ce côté-là, mais qui n'aura rien d'un système philosophique rigide et doctrinal.

Parti d'un stoïcisme assez superficiel, Montaigne, par le scepticisme, sera arrivé finalement à une philosophie toute personnelle, parfaitement accordée à son tempérament et fort intéressante parce que basée sur une expérience directe de la vie.

La philosophie définitive de Montaigne. — Cette philosophie de Montaigne, on peut la résumer d'un mot : c'est une philosophie de la vie. Comme le dit excellemment M. Lanson, dans son livre sur les *Essais*, « c'est un art d'exploiter la vie telle qu'elle nous est donnée, bonne ou mauvaise, pour en tirer tout ce qu'elle comporte de bonheur dans les circonstances où chaque homme est placé. »

Le but à atteindre, c'est une vie heureuse. Or, Montaigne vient de constater la vanité et l'inutilité des différents systèmes philosophiques. Brûlant ce qu'il a jadis adoré, il n'hésite pas à rejeter les orgueilleuses théories stoïciennes qui n'adoucissent ni les souffrances ni l'appréhension de la mort, au point qu'en face d'elles un sage est plus malheureux qu'un ignorant.

Mais alors, où trouver le secret du bonheur ? En soi-même. Le problème est d'organiser sa vie morale en fonction de sa nature. Et cela exige d'abord qu'on se connaisse, ensuite qu'on organise raisonnablement son existence.

Il faut se bien connaître. A la base de sa morale, Montaigne établit la curiosité psychologique, l'étude du moi. Nous savons la place qu'occupe cette étude dans le livre des *Essais*.

Ensuite il faut organiser raisonnablement sa vie. En effet, suivre sa nature sans la surveiller, sans la guider, serait une sottise.

L'ambition, par exemple, est une tentation à laquelle un Montaigne se laisserait volontiers prendre; mais il ne s'agit nullement d'être entraîné malgré soi par une semblable passion : on en souffrirait, on ne serait pas heureux. Que faut-il donc ? Il faut d'abord obéir à sa conscience. Montaigne proclame en face de tous les systèmes, de tous les usages, la souveraineté et l'autonomie de la conscience individuelle. Ensuite il faut rester maître de sa volonté. N'aller que là où l'on veut aller, ne se prêter qu'autant qu'on le veut bien, ne jamais s'abandonner, ne jamais aliéner sa liberté : voilà le grand principe de Montaigne. Égoïsme, dira-t-on ? Non pas. Simplement souci d'organiser sa vie de manière raisonnable.

Cette morale, dont les contours semblent peu arrêtés, est plus ferme qu'on ne le croirait. Montaigne exprime avec une étonnante vigueur certains devoirs tels que ceux de loyauté, de sincérité et de clémence. Il n'admet pas qu'on manque à sa parole, il n'admet pas le mensonge, il blâme les cruautés, surtout inutiles. Mais (et c'est peut-être là son point faible) non pas au nom d'un principe absolu; uniquement au nom de sa conscience à lui, Montaigne, au nom de sa nature qui a horreur de la fourberie et de la méchanceté.

Il y a pourtant un point sur lequel il fera fléchir la rigueur de la règle qu'il s'est donnée de suivre sa nature. C'est le point de vue social, politique et religieux. Montaigne est bien trop intelligent pour ne pas se rendre compte que suivre les seuls ordres de sa conscience, c'est risquer d'aboutir en politique à l'individualisme et à l'anarchie, en matière religieuse à l'incroyance ou à un vague déisme tout personnel. Et cela est dangereux. Aussi affirme-t-il la nécessité de se conformer aux lois et aux usages reçus. Le désir de la nouveauté amène souvent des maux pires que ceux qu'on voulait corriger : Montaigne sera donc obstinément conservateur. Les protestants, en voulant bien faire, ont semé la guerre religieuse : Montaigne se déclarera catholique et vivra en catholique parce que le catholicisme est la religion traditionnelle en France. Mais cela, bien entendu, dans un esprit de tolérance et de liberté absolue.

Résumons ces grandes idées de Montaigne : étude de soi-même, adaptation d'une morale à sa propre nature, autonomie de la conscience et volonté libre; tels sont les grands principes. Un correctif : le conservatisme en matière politique et religieuse. Comme on le voit, il y a là moins une doctrine qu'une méthode. A la morale d'autorité du moyen âge, il cherche à substituer une morale de libre examen, une morale laïque pour honnêtes gens. Et par là il est bien de la Renaissance.

Il faudrait lire tout Montaigne pour trouver partout les ramifications de cette morale souriante, expression d'une sagesse vraiment humaine qui n'essaie pas de se guinder dans une hautaine intransigeance, mais cherche à s'adapter tout simplement aux exigences complexes de la vie.

Idées de Montaigne sur l'éducation. — Il nous reste à préciser les idées de Montaigne sur l'éducation. Elles se rattachent à ce que nous avons dit de sa philosophie.

Il y a dans ces idées de Montaigne un côté négatif. Dans les systèmes d'éducation de son temps, notre auteur critique d'abord les procédés employés (violences, châtimens corporels). Puis il blâme les méthodes : l'abus de la dialectique et de la dispute scolastique, exercices vains et sans portée; il reproche aussi aux pédagogues de son temps de trop demander à la mémoire, sans songer assez que la mémoire ne doit être qu'un moyen.

Que propose-t-il donc, lui? Quel est son but? quelles sont ses méthodes?

Son but est de donner à l'enfant une éducation générale et vraiment humaine, qui procure à toutes les facultés leur plein épanouissement. Et cela veut dire qu'on ne négligera ni l'éducation physique, ni l'éducation morale, ni l'éducation intellectuelle. L'éducation physique, comprise largement, ne visera pas à former un soldat, un homme de guerre, mais un parfait gentilhomme. L'éducation morale? Montaigne, à vrai dire, n'insiste pas beaucoup sur ce point-là, mais il veut qu'on accoutume l'enfant à la sagesse, qu'on lui présentera *plaisante et gaie* et non avec un *visage renfrogné* qui le rebute d'avance. L'éducation intellectuelle surtout : et là-dessus Montaigne s'étend longuement, montrant qu'il s'agit avant tout de former le jugement de l'enfant.

Quels moyens seront employés pour cela? Ce sera d'abord la présence auprès de l'enfant d'un précepteur *qui ait plutôt la tête bien faite que bien pleine*. Ce précepteur ne devra pas contraindre l'enfant, mais le diriger et se mettre à sa portée, le *laisser parler à son tour*, le *faire trotter devant lui pour juger de son train*, car il ne s'agit pas de plaquer dans l'esprit de l'enfant des notions toutes faites, mais de le faire réfléchir par lui-même. — Un moyen très efficace d'instruction sera la vue directe des choses. L'expérience mieux que la leçon abstraite formera l'esprit de l'enfant. — Enfin, le contact avec les autres hommes sera des plus utiles. On mènera l'enfant dans la société; on utilisera la conversation et la discussion plus encore que la lecture comme méthode d'instruction. On étendra le champ de son expérience par les voyages, qui lui permettront non d'acquérir des notions inutiles, mais de *frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui*.

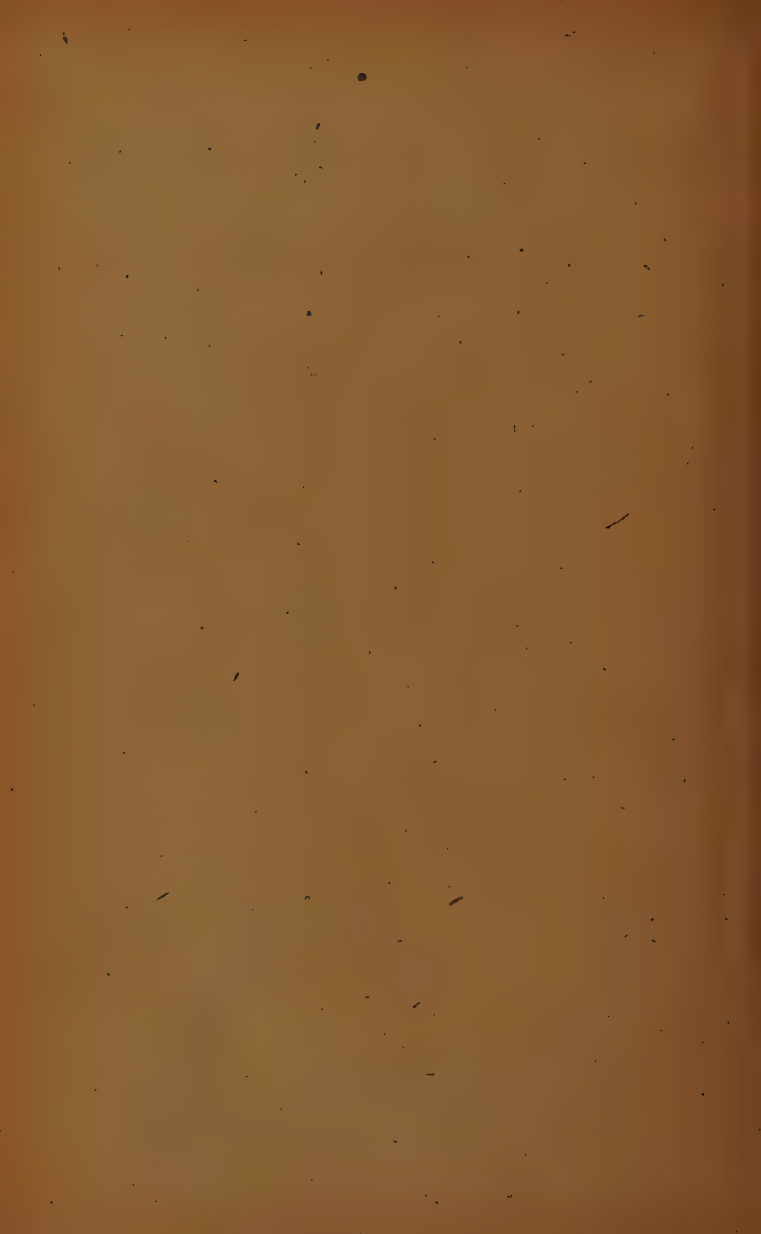
L'élève ainsi formé sera sans doute un parfait « honnête homme ». On peut craindre que ses connaissances ne soient un peu superficielles; on peut redouter surtout qu'il n'ait pas compris la nécessité de l'effort et qu'il soit en définitive un charmant égoïste. Il n'est pas douteux néanmoins que cette « pédagogie » de Montaigne est riche d'idées excellentes : Montaigne a raison de protester contre une formation purement livresque et de s'insurger contre l'abus de la mémoire; il a raison de vouloir qu'on forme

d'abord le jugement; il a raison de faire une place importante à l'expérience directe, à la conversation, aux voyages; il a raison enfin de ne pas négliger le corps. Les éducateurs qui suivront : les jésuites, les maîtres de Port-Royal, Jean-Jacques Rousseau, garderont une bonne partie de ces idées.

Influence des idées de Montaigne. — Les idées sur l'éducation ne sont pas d'ailleurs les seules idées de Montaigne qui aient eu du rayonnement. Sa philosophie, surtout sous sa forme sceptique, a été reprise et développée à la fin du xvi^e siècle par Pierre Charon. Au xvii^e siècle, les libertins se sont proclamés ses disciples tandis que les défenseurs de la morale traditionnelle, un Bossuet, un Nicole, dénonçaient le danger de ses idées. Pascal, qui avait beaucoup pratiqué les *Essais*, a su très habilement retourner la philosophie de Montaigne contre elle-même et employer à l'apologie de la religion chrétienne les pénétrantes analyses psychologiques et même la philosophie morale de notre auteur. En Angleterre, les idées de Montaigne ont eu une forte influence sur les déistes du xvii^e et du xviii^e siècle. Enfin, il ne serait pas difficile de retrouver chez les penseurs et les écrivains plus proches de nous des traces de l'influence de Montaigne.

Chacun de nous d'ailleurs peut en faire l'expérience : les *Essais* n'ont rien perdu de leur intérêt. Comme le dit M. Villey, « ils nous aident à nous mieux connaître, à régler notre vie, à voir plus clair dans notre propre pensée ». Certains points de vue de Montaigne ne sont plus tout à fait les nôtres, on ne saurait le nier. Le livre n'en reste pas moins, comme tous les grands livres, riche de sens et de suggestion. Et cela vient principalement de ce que Montaigne, se défiant des généralisations et des théories, ne nous propose aucun système, mais nous invite à faire ce qu'il a fait lui-même, à nous examiner, à établir les règles de notre vie morale sur cette base solide de la connaissance de nous-mêmes. Cela vient aussi sans doute de ce que Montaigne reste à notre niveau; et par là il faut entendre, non pas qu'il s'abaisse au niveau de l'humanité moyenne (ce serait indigne d'un grand esprit comme le sien), mais qu'il ne fait appel qu'au bon sens, « la chose du monde la mieux partagée », comme l'on sait, et qu'il donne l'apparence de la facilité. Segrais avait donc raison, qui, défendant Montaigne contre les Messieurs de Port-Royal, écrivait à l'un d'eux : « Il sera toujours agréable et toujours lu. »





ESSAIS

I. — LE STOÏCISME DE MONTAIGNE : LA PRÉPARATION A LA MORT

Un des principaux bienfaits de la vertu est le mépris de la mort, moyen qui fournit notre vie d'une molle tranquillité, nous en donne le goût pur et amiable, sans qui toute autre volupté est éteinte.

Voilà pourquoy toutes les règles¹ se rencontrent et conviennent² à cet article³. Et, bien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mépriser la douleur, la pauvreté, et autres accidents à quoy la vie humaine est sujette, ce n'est pas d'un pareil soin, tant parce que ces accidents ne sont pas de telle nécessité (la plupart des hommes passent leur vie sans goûter de la pauvreté, et tels encore sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le Musicien⁴, qui vécut cent et six ans d'une entière santé) qu'aussi d'autant⁵ qu'au pis aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche⁶ à tous autres inconvénients⁷. Mais quant à la mort, elle est inévitable,

(a) *Omnes eodem cogimur, omnium
Versatur urna, serius ocius
Sors exitura et nos in æternum
Exitium impositura cymbæ⁸.*

Et par conséquent, si elle nous fait peur, c'est un sujet continuel de tourment, et qui ne se peut aucunement soulager. (b) Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne; nous pou-

Var : (a) La citation est une add. de 1588. — (b) Il n'est lieu..., *semper impendet* (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Toutes les règles de vie, toutes les philosophies; 2. S'accordent; 3. C'est-à-dire : à nous faire mépriser la mort; 4. Rapporté par Valère Maxime (VIII, xiii, extrait 5); 5. Qu'aussi pour la raison que; 6. Faire cesser (la broche est une cheville en bois qui bouche le trou fait à un tonneau avec le foret; couper au ras du tonneau la broche, c'est empêcher de tirer du vin); 7. Malheurs; 8. « Tous nous sommes poussés au même terme; tous, de l'urne qui s'agite, tôt ou tard, nous verrons sortir la baguette qui nous enverra par la barque fatale dans la mort éternelle » (Horace, Odes, II, iii, 25).

vons tourner sans cesse la tête çà et là comme en pays suspect : « *quæ quasi saxum Tantalo semper impendet*¹. »

Le but de notre carrière, c'est la mort, c'est l'objet nécessaire de notre visée² : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas en avant, sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement ? Il luy faut faire brider l'âne par la queue³,

*Qui capite ipse suo instituit vestigia retro*⁴.

Ce n'est pas de merveille⁵ s'il est si souvent pris au piège. On fait peur à nos gens, seulement de nommer la mort, et la plupart s'en signent⁶, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en fait mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main⁷, que⁸ le médecin ne leur ait donné l'extrême sentence ; et Dieu sait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon jugement ils vous le patissent⁹.

(a) Parce que cette syllabe frappait trop rudement leurs oreilles, et que cette voix¹⁰ leur semblait malencontreuse, les Romains avaient appris de l'amollir ou de l'étendre en périphrases. Au lieu de dire : il est mort ; il a cessé de vivre, disent-ils, il a vécu. Pourvu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté notre feu¹¹ Maître-Jehan.

À l'aventure, est-ce que, comme on dit, le terme vaut l'argent¹². Je naquis entre onze heures et midi, le dernier jour de Février mil cinq cent trente-trois, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en Janvier¹³. Il n'y a justement que quinze jours que j'ai franchi trente-neuf ans¹⁴, il m'en faut pour le moins encore autant : cependant s'empêcher du pensement¹⁵ de chose si éloignée,

Var. : (a) Parte que cette syllabe..., Maître Jehan (add., 1588).

1. « C'est comme le rocher toujours suspendu sur la tête de Tantale » (Cicéron, *De finibus*, I, XVIII) ; 2. C'est le but où nous visons nécessairement ; 3. Le faire marcher à reculons pour qu'il ne voie pas où il va. Montaigne, qui à cette époque (1572) méprisait cette « stupidité », l'admirera plus tard (cf. § IV) ; 4. « Lui qui entreprend d'avancer à reculons et sur la tête » (Lucrèce, IV, 474) ; 5. Il n'est pas étonnant ; 6. Se signent (font le signe de la croix) en entendant ce nom ; 7. ... aux testaments ; 8. Avant que ; 9. Arrangent (*patisser* est formé sur *pâte*) ; 10. Ce mot ; 11. Feu : c'est-à-dire *décédé* (en latin : *fatutum*). Trompé par la prononciation, Montaigne le rapproche de : il fut (il a vécu). C'est une erreur ; 12. Peut-être les gens croient-ils que le délai vaut la remise de l'argent, comme on dit ; 13. Jusqu'en 1564, l'année commençait à Pâques. Charles IX fit partir l'année nouvelle du 1^{er} janvier ; 14. Ce passage est donc environ du 15 mars 1572 ; 15. En attendant, s'embarrasser de la pensée.

ce serait folie. Mais quoy, les jeunes et les vieux laissent la vie de même condition ^(a). Nul n'en sort autrement que comme si tout présentement il y entrait. Joint qu'il n'est homme si décrépité¹, tant qu'il voit Mathusalem devant², qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. D'avantage³, pauvre fol que tu es, qui t'a ébably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les comptes des Médecins. Regarde plutôt l'effet et l'expérience. Par le commun train des choses, tu vis pieça⁴ par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumés de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connaissances combien il en est mort avant ton âge, plus qu'il n'en y a⁵ qui l'aient atteint; et de ceux même qui ont ennobli leur vie par renommée, fais en registre⁶, et j'entreray en gageure⁷ d'en trouver plus qui sont morts avant qu'après trente-cinq ans. Il est plein de raison et de piété de prendre exemple de l'humanité même de Jésus-Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme.

Combien a la mort de façons de surprise?

*Quid quisque vitet, nunquam homini satis
Cautum est in horas⁸,*

Je laisse à part les fièvres et les pleurésies. Qui eût jamais pensé qu'un duc de Bretagne⁹ dût être étouffé de la presse¹⁰, comme fut celui-là à l'entrée du pape Clément, mon voisin¹¹, à Lyon? N'as-tu pas vu tuer un de nos rois en se jouant¹²? Et un de ses ancêtres mourut-il pas choqué par un pourceau¹³? Æschilus, menacé de la chute d'une maison, a beau se tenir à l'airte¹⁴, le voylà assommé d'un toit¹⁵ de tortue, qui échappa des pattes d'un aigle en l'air... Et s'il m'y faut mêler : un mien frère, le capitaine S. Martin, âgé de vingt et trois ans, qui avait déjà fait assez bonne preuve de sa

Var. : (a) Nul n'en sort autrement que comme si tout présentement il y entrait (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Décrépité; 2. Tant qu'il n'a pas l'âge de Mathusalem (qui, d'après la Bible, vécut neuf cent soixante-neuf ans); 3. En outre; 4. Depuis longtemps (il y a une bonne pièce de temps); 5. Il n'y en a (remarquer la place des pronoms qui n'est plus celle d'aujourd'hui); 6. Dresse la liste de ces gens-là; 7. Je parierai; 8. Les dangers qui à chaque heure le menacent, l'homme ne s'en garde jamais assez (Horace, *Odes*, II, XIII, 15); 9. Bretagne (comparer l'orthographe avec celle de Montaigne); 10. Foule; 11. Clément V (Bertrand de Got), né à Villandreau, près de Bordeaux, élu pape en 1305. Le duc de Bretagne qui mourut à Lyon pendant les fêtes données en l'honneur du nouveau pape, est Jean II, comte de Richemond; 12. Henri II, tué dans un tournoi par Montgomerie en 1559; 13. Philippe, fils de Louis le Gros; 14. En un lieu découvert (*a l'erte* a donné le mot : *alerte!*); 15. Une carapace. Montaigne rapporte ici sur la mort du poète Eschyle une tradition qui est restée accréditée pendant fort longtemps.

valeur, jouant à la paume, reçut un coup d'éteuf¹ qui l'asséna² un peu au-dessus de l'oreille droite, sans aucune apparence de contusion, ny de blessure. Il ne s'en assit, ny reposa, mais cinq ou six heures après il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa. Ces exemples si fréquents et si ordinaires nous passant devant les yeux, comme est-il possible qu'on se puisse défaire du pensement³ de la mort, et qu'à chaque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet?

Qu'import'il, me direz-vous, comment que ce soit, pourvu qu'on ne s'en donne point de peine? Je suis de cet avis, et en quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fût-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculasse. Car il me suffit de passer⁴ à mon aise; et le meilleur jeu que je me puisse donner, je le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous voudrez,

*prætulerim delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi⁵.*

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort nulles nouvelles. Tout cela est beau. Mais aussi quand elle arrive, ou à eux, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessousde⁶ et à découvert⁷, quels tourments, quels cris, quelle rage, et quel désespoir les accable? Vites-vous jamais rien si rabaissé, si changé, si confus⁸? Il y faut pourvoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale⁹, quand elle pourrait loger en la tête d'un homme d'entendement, ce que je trouve entièrement impossible, nous vend trop cher ses denrées. Si c'était ennemy qui se peut éviter, je conseillerais d'emprunter les armes de la couardise¹⁰. Mais puisqu'il ne se peut, (a) puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme,

*Nempe et fugacem persequitur virum,
Nec parcit imbellis juventæ
Poplitibus, timidoque tergo¹¹.*

Var. : (a) puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honnête homme (1588).

1. Balle; 2. Le frappa; 3. La pensée; 4. Passer ma vie; 5. « J'aimerais mieux encore paraître fou ou sot, pourvu que mes travers me plaisent ou m'échappent, que d'être sage et d'enrager » (Horace, *Épîtres*, II, II, 127); 6. A l'improviste (*de subitum* latin); 7. Sans défense; 8. Bouleversé (sens latin de *confusus*); 9. Digne d'une bête; 10. C'est-à-dire : de fuir; 11. « Car il poursuit le fuyard; il n'épargne pas le jeune guerrier sans courage, aux jarrets et au dos humblants de peur » (Horace, *Odes*, III, II, 14).

et que nulle trempe de cuirasse vous couvre,

*Ille licet ferro cautus se condat ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput¹,*

apprenons à le soutenir de pied ferme, et à le combattre. Et pour commencer à luy ôter son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Otons-luy l'étrangeté, pratiquons-le, accoutumons-le², n'ayons rien si souvent en la tête que la mort. A tous instants représentons-la à notre imagination et en tous visages. Au broncher³ d'un cheval, à la chute d'une tuile, à la moindre piqure d'épingle, remâchons⁴ soudain : Eh bien, quand ce serait la mort même? et là-dessus, roidissons-nous et efforçons-nous⁵. Parmi les fêtes et la joye, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire, en combien de sortes cette notre allégresse est en butte à la mort, et de combien de prises elle la menace. Ainsi faisaient les Égyptiens, qui, au milieu de leurs festins et parmy leur meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche⁶ d'un corps d'homme mort, pour servir d'avertissement aux conviés.

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.
Grata superveniet, quæ non sperabitur hora⁷.*

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la partout. La préméditation⁸ de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a désappris à servir⁹. Le savoir mourir nous affranchit de toute sujétion et contrainte. (a) Il n'y a rien de mal¹⁰ en la vie pour celui qui a bien compris que la privation de la vie n'est pas mal. Paulus Æmilius répondit à celui que ce misérable Roy de Macédoine¹¹, son prisonnier, luy envoyait pour le prier de ne le mener pas en son triomphe : Qu'il en fasse la requête à soy-même...

Var. : (a) Il n'y a rien de mal..., n'est pas mal (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Il a beau se cacher prudemment sous le fer et l'airain : la mort en fera sortir cette tête si bien protégée » (Properce, IV, XVIII, 25); 2. Prenons-en l'habitude; 3. Quand un cheval fait un faux pas (broncher est un infinitif substantivé); 4. Redisons-nous; 5. Faisons effort sur nous-mêmes; 6. Le squelette; 7. « Figure-toi que chaque jour qui luit est le dernier jour pour toi; tu recevras avec bonheur l'heure sur laquelle tu n'auras pas compté » (Horace, *Épîtres*, I, IV, 13); 8. Méditation; 9. Être esclave (sens du latin : *servire*); 10. Rien de douloureux; 11. Il s'agit de Persée, roi de Macédoine, vaincu à Pidna par Paul-Émile. Épisode rapporté par Plutarque (*Paul-Émile*, XVII).

Il faut être toujours botté et prêt à partir, en tant qu'en nous est, et surtout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy¹ :

(a) *Quid brevi fortes jaculamur ævo
Multa²?*

Car nous y aurons assez de besogne, sans autre surcroît. L'un se plaint plus que de la mort, de quoy³ elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'autre, qu'il lui faut déloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrerolé l'institution⁴ de ses enfants : l'un plaint⁵ la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commodités principales de son être.

(b) Je suis pour cette heure en tel état, Dieu mercy, que je puis déloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me peser. Je me dénoue par tout; mes adieux sont à demi pris de chacun, sauf de moy. Jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en déprit plus universellement que je m'attends de⁶ faire...

Comme les Égyptiens, après leurs festins, faisaient présenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur criait : Bois et t'éjouis⁷ car, mort, tu seras tel : aussi ay-je pris en coutume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche; et n'est rien de quoy je m'informe si volontiers, que de la mort des hommes : quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eus; ny endroit des histoires, que je remarque si attentivement. (c) Il y paraît à la farcissure⁸ de mes exemples : et que j'ay en particulière affection cette matière. Si j'étais faiseur de livres⁹, je ferays un registre commenté des morts diverses. Qui apprendrait les hommes à mourir, leur apprendrait à vivre.

Dicearchus en fit un de pareil titre¹⁰, mais d'autre et moins utile fin.

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) Je suis pour cette heure..., je m'attends de faire (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Il y paraît..., apprendrait à vivre (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Surtout avoir soin de n'avoir affaire qu'à soi; 2. « Pourquoi, dans une vie si courte, viser, infatigable, à de si nombreux desseins » (Horace, Odes, II, xvi, 17); 3. De ce que; 4. Contrôlé l'éducation; 5. Regrette; 6. Je me prépare à; 7. Réjouis-toi, amuse-toi; 8. Remplissage; 9. Montaigne, on le voit, se défend d'être un écrivain de métier. Il est vrai qu'ici, par « faiseurs de livres », il semble entendre les compilateurs ou collectionneurs de sentences, d'anecdotes, comme il y en a tant eu au XVI^e siècle. Montaigne n'a pas toujours tenu parole : n'a-t-il pas été parfois un peu ce « faiseur de livres » qu'il déclarait ne vouloir pas être?; 10. Allusion à sa *Biographie des philosophes et hommes illustres*. Dicéarque est un philosophe du IV^e siècle avant J.-C.

On me dira que l'effet¹ surmonte de si loin l'imagination qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde, quand on en vient là. Laissez-les dire : le préméditer donne sans doute grand avantage. Et puis n'est-ce rien d'aller au moins jusque-là sans altération et sans fièvre ? Il y a plus : Nature même nous prête la main, et nous donne courage. Si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre ; si elle est autre, je m'aperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque dédain de la vie. Je trouve que j'ay bien plus affaire à digérer² cette résolution de mourir quand je suis en santé, que quand je suis en fièvre. D'autant que³ je ne tiens plus si fort aux commodités de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage et le plaisir, j'en voys la mort d'une vue beaucoup moins effrayée. Cela me fait espérer que, plus je m'éloigneray de celle-là, et approcheray de celle-cy, plus aisément j'entreray en composition de leur échange⁴. Tout ainsi que j'ay essayé⁵ en plusieurs autres occurences ce que dit César, que les choses nous paraissent souvent plus grandes de loin que de près, j'ay trouvé que sain j'avais eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lorsque je les ay senties ; l'allégresse où je suis, le plaisir et la force me font paraître l'autre état si disproportionné à celui-là, que par imagination je grossis ces incommodités⁶ de moitié, et les conçois plus pesantes, que je ne les trouve, quand je les ay sur les épaules. J'espère qu'il m'en adviendra ainsi de la mort...

Notre religion n'a point eu de plus assuré fondement humain, que le mépris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle⁷, car pourquoy craindrions-nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peut être regrettée ; et, puisque nous sommes menacés de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en soutenir⁸ une ?...

Mais Nature nous y force : « Sortez, dit-elle, de ce monde, comme vous y êtes entrés. Le même passage que vous fîtes de la mort à la vie, sans passion⁹ et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces¹⁰ de l'ordre de l'univers ; c'est une pièce de la vie du monde.

1. La réalité ; 2. A accepter pleinement ; 3. Parce que ; 4. J'accepterai (mot à mot : j'arriverai à un accord) d'échanger la mort avec la vie ; 5. Éprouvé ; 6. Souffrances ; 7. Nous y invite (à la mépriser) ; 8. Supporter l'assaut de ; 9. Sentiment ; 10. Élément.

(a) *inter se mortales mutua vivunt
Et quasi cursores vitæ lampada tradunt*¹.

Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort : vous vous fuyez vous-mêmes. Cettuy votre être², que vous jouyssez³, est également parti⁴ à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre,

*Prima, quæ vitam dedit, hora carpsit*⁵.
*Nascentes morimur, finisque ab origine pendet*⁶.

(b) Tout ce que vous vivez, vous le dérobez à la vie; c'est à ses dépens. Le continuel ouvrage de votre vie c'est bâtir la mort. Vous êtes en la mort pendant que vous êtes en vie. Car vous êtes après la mort quand vous n'êtes plus en vie.

Ou si vous aymez mieux ainsi, vous êtes mort après la vie; mais pendant la vie vous êtes mourant, et la mort touche bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vivement et essentiellement⁷.

(c) Si vous avez fait votre profit de la vie, vous en êtes repu, allez-vous-en satisfait,

*Cur non ut plenus vitæ conviva recedis*⁸?

Si vous n'en avez su user, si elle vous était inutile, que vous chaut-il⁹ de l'avoir perdue? A¹⁰ quoy faire la voulez-vous encôre?

*Cur amplius addere quæris
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne*¹¹?

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) Tout ce que vous vivez..., et essentiellement (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Si vous avez fait..., *occidat omne* (add. 1588).

1. « Les hommes se transmettent la vie et, comme des coureurs, ils se passent de main en main le flambeau » (Lucrèce, II, 76). Les citations de Lucrèce seront abondantes dans les pages qui suivent. Aussi bien, toute cette prosopopée de la Nature est inspirée directement de celle du *De natura rerum*; 2. Cet être qui est à vous; 3. Dont vous avez la jouissance (peut-être cette tournure : *jouir* construit comme transitif direct, est-elle un gasconisme); 4. Participe également; 5. « La première heure qui t'a donné la vie, l'a entamée » (Sénèque le Tragique, *Hercule furieux*, III, 874); 6. « Dès notre naissance, nous mourons et notre fin n'est que la conséquence de notre commencement » (Manilius, *Astronomiques*, IV, 16); 7. Remarquez le style de ces dernières phrases. Quelle accumulation de « pointes »! On voit que Montaigne n'est pas toujours très simple; 8. « Pourquoi ne te retires-tu pas, comme un convive rassasié de la vie? » (Lucrèce, III, 936); 9. Que vous importe-t-il? 10. Pour; 11. « Pourquoi veux-tu ajouter des jours qui se perdront encore misérablement et disparaîtront entièrement, sans profit? » (Lucrèce, III, 941).

(^a) La vie n'est de soy ny bien ny mal : c'est la place du bien et du mal selon que vous la leur faites.

Et si vous avez vécu un jour, vous avez tout vu. Un jour est égal à tous jours¹. Il n'y a point d'autre lumière, ny d'autre nuit. Ce Soleil, cette Lune, ces Étoiles, cette disposition, c'est celle même que vos aïeux ont jouye, et qui entretiendra² vos arrière-neveux :

*Non alium videre patres : aliumve nepotes
Aspicient³.*

Et, au pis aller, la distribution et variété de tous les actes de ma comédie se parfournit⁴ en un an. Si vous avez pris garde au branle⁵ de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la virilité et la vieillesse du monde. Il a joué son jeu. Il n'y sait autre finesse que de recommencer. Ce sera toujours cela même,

*versamur ibidem, atque insumus usque⁶.
Atque in se sua per vestigia volvitur annus⁷.*

Je ne suis pas délibérée⁸ de vous forger autres nouveaux passe-temps,

*Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est, eadem sunt omnia semper⁹.*

Faites place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite.

L'égalité¹⁰ est la première pièce de l'équité. Qui se peut plaindre d'être compris, où tous sont compris? Aussi avez-vous beau vivre, vous n'en rebattrez rien du temps que vous avez à être mort : c'est pour néant¹¹ : aussi longtemps serez-vous en cet état là, que vous craignez, comme si¹² vous étiez mort en nourrice,

*licet, quod vis, vivendo vincere sæcla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit¹³.*

Var. : (^a) La vie est de soy..., que vous la leur faites (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Tous les jours; 2. Tiendra attentifs; 3. « Vos pères n'en ont pas vu d'autre, vos neveux n'en contempleront point d'autre » (Manilius, *Astronomicon*, I, 522); 4. S'achève; 5. Mouvement; 6. « Nous tournons dans le même cercle, nous n'en sortons jamais » (Lucrèce, III, 1080); 7. « L'année roule sur elle-même et recommence sans cesse le même chemin » (Virgile, *Géorgiques*, II, 402); 8. Décidée à; 9. « Je n'ai pas de nouveaux plaisirs à imaginer, à trouver pour toi; ce sont toujours les mêmes » (Lucrèce, III, 944); 10. Égalité; 11. C'est en vain; 12. Aussi longtemps... que si...; 13. « Tu aurais beau triompher des siècles en vivant aussi longtemps que tu voudras : la mort n'en sera pas moins éternelle » (Lucrèce, III, 1090).

Et si¹ vous mettray en tel point², auquel vous n'aurez aucun mécontentement,

*In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque jacentem³.*

Ny ne désirerez la vie que vous plaignez⁴ tant,

*Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit,
Nec desiderium nostri nos afficit ullum⁵.*

La mort est moins à craindre que rien, s'il y avait quelque chose de moins;

*multo mortem minus ad nos esse putandum
Si minus esse potest quam quod nihil esse videmus⁶.*

Elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif, parce que vous êtes : mort, parce que vous n'êtes plus.

Nul ne meurt avant son heure. Ce que vous laissez de temps n'était non plus vôtre que celui qui s'est passé avant votre naissance : et ne vous touche non plus,

*Respice enim quam nil ad nos ante acta vetustas
Temporis æterni fuerit⁷.*

Où que votre vie finisse, elle y est toute. (a) L'utilité du vivre n'est pas en l'espace, elle est en l'usage : tel a vécu longtemps, qui a peu vécu : attendez-vous y⁸ pendant que vous y êtes. Il git en⁹ votre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez vécu. Pensiez-vous jamais n'arriver là, où vous alliez sans cesse¹⁰ ? encore n'y a il chemin qui n'aye son issue. Et si la compagnie¹¹ vous peut soulager : le monde ne va-il pas même train que vous allez ?

(b) *omnia te vita perfuncta sequentur¹².*

Var : (a) L'utilité du vivre... que vous ayez assez vécu. (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Citation ajoutée en 1588.

1. Et ainsi; 2. Situation; 3. « Ignorest-tu que la mort ne laissera pas subsister un autre toi-même qui puisse, vivant, te pleurer mort et, debout, gémir sur ton cadavre » (Lucrèce, III, 885); 4. Regrettez; 5. « Personne alors ne regrette ni sa vie, ni soi-même; il ne nous reste aucun regret de nous-mêmes » (Lucrèce, III, 919, 922); 6. Montaigne a traduit ces deux vers avant de les citer (Lucrèce, III, 926); 7. « Considère, en effet, que ce n'est rien pour nous que le passé des siècles sans nombre du temps écoulé » (Lucrèce, III, 972); 8. Donnez-y votre attention; 9. Il dépend de; 10. Sans vous arrêter, d'un pas continu; 11. Le fait de n'être pas le seul; 12. « Après la vie, toutes choses te suivront dans la mort » (Lucrèce, III, 968).

Tout ne branle-il pas votre branle¹? Y a-il chose qui ne vieillisse quant et² vous? Mille hommes, mille animaux et mille autres créatures meurent en ce même instant que vous mourez :

(a) *Nam nox nulla diem, neque noctem aurora secuta est,
Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites et funeris atri*³.

(b) A⁴ quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arrière. Vous en avez assez vu, qui se sont bien trouvés de mourir, échevant⁵ par là des grandes misères. Mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, en avez-vous vu? Si est-ce grande simplesse⁶ de condamner chose que vous n'avez éprouvée ny par vous, ny par autre. Pourquoy te plains-tu de moy et de la destinée? te faisons-nous tort? Est-ce à toy de nous gouverner, ou à nous toy? Encore que ton âge ne soit pas achevé, ta vie l'est. Un petit homme est homme entier, comme un grand.

Ny les hommes, ny leurs vies ne se mesurent à l'aune. Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le Dieu même du temps et de la durée, Saturne, son père⁷. Imaginez de vray combien serait une vie perdurable⁸, moins supportable à l'homme et plus pénible, que n'est la vie que je luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privés. J'y ay à escient⁹ mêlé quelque peu d'amertume pour vous empêcher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement¹⁰. Pour vous loger en cette modération, ny de fuir la vie, ny de refuir à la mort, que je demande de vous, j'ay tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur.

J'appris à Thalès¹¹, le premier de vos sages, que le vivre et le mourir était indifférent; par où¹², à celui qui luy demanda pourquoy donc il ne mourait, il répondit très sagement : Parce qu'il est indifférent¹³.

Var. : (a) Citation ajoutée en 1588. — (b) A quoy faire..., le dernier y arrive (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Tout n'est-il pas entraîné du même mouvement que vous? 2. En même temps que; 3. « Aucune nuit n'a succédé au jour, aucune aurore à la nuit, sans entendre, mêlés aux vagissements de l'enfant, les cris de douleur qui accompagnent la mort et les sombres funérailles ». (Lucrèce, II, 578); 4. Pour; 5. Esquivant; 6. Naïveté; 7. Raconté par Lucien (*Dialogues des morts*, XXVI); 8. Éternelle; 9. A dessein; 10. Sans mesure; 11. Philosophe grec du VII^e siècle avant J.-C.; 12. C'est pourquoi; 13. Cité par Diogène Laërce (*Thalès*, I, xxxv).

L'eau, la terre, l'air, le feu et autres membres de ce mien bâtiment ne sont non plus instruments de ta vie qu'instruments de ta mort. Pourquoi crains-tu ton dernier jour? il ne confère¹ non plus à ta mort que chacun des autres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude : il la déclare. Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive. »

Voilà les bons avertissements de notre mère Nature. Or j'ay pensé souvent d'où venait celà, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autrui, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons, autrement ce serait une armée de médecins et de pleurards; et, elle étant toujours une², qu'il y ait toutefois beaucoup plus d'assurance parmy les gens de village et de basse condition qu'és³ autres. Je crois à la vérité que ce sont ces mines et appareils effroyables, de quoy nous l'entourons⁴, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre, les cris des mères, des femmes et des enfants, la visitation de personnes étonnées⁵ et transies⁶, l'assistance d'un nombre de valets pâles et éplorés, une chambre sans jour, des cierges allumés, notre chevet assiégé de médecins et de prêcheurs; somme⁷, tout horreur et tout effroy autour de nous. Nous voylà déjà ensevelis et enterrés. Les enfants ont peur de leurs amis mêmes quand ils les voyent masqués, aussi avons-nous⁸. Il faut ôter le masque aussi bien des choses, que des personnes : ôté qu'il sera, nous ne trouverons au-dessous que cette même mort, qu'un valet ou simple chambrière passèrent dernièrement sans peur⁹. Heureuse la mort qui ôte le loisir aux apprêts de tel équipage.

Livre I^{er}, chap. xx : « Que philosopher, c'est apprendre à mourir, »

II. — LE STOÏCISME DE MONTAIGNE : LE SUICIDE

Philippus¹⁰, étant entré à main armée au¹¹ Péloponèse, quelqu'un disait à Damidas que les Lacédémoniens auraient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettaient en sa grâce : Et, poltron, répondit-il, que peuvent souffrir ceux qui ne

1. Contribue; 2. Bien que toujours identique à elle-même; 3. Dans les; 4. Entourons; 5. Stupéfaites; 6. Pénétrées d'une forte impression; 7. En somme; 8. De la même façon nous avons peur (de la mort); 9. Allusion sans doute à un événement domestique; 10. Philippe de Macédoine (iv^e siècle avant J.-C.); 11. Dans le.

craignaient point la mort¹? On demandait aussi à Agis² comment un homme pourrait vivre libre : Méprisant, dit-il, le mourir. Ces propositions et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent³ évidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort quand elle nous vient. Car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort même. Témoin cet enfant lacédémonien⁴ pris par Antigonus et vendu pour serf⁵, lequel, pressé par son maître de s'employer à quelque service abject : Tu verras, dit-il, qui tu as acheté; ce me serait honte de servir, ayant la liberté si à main; et ce disant se précipita du haut de la maison. Antipater⁶ menaçant âprement les Lacédémoniens pour les ranger⁷ à certaine sienne demande : Si tu nous menaces de pis que la mort, répondirent-ils, nous mourons plus volontiers. (a) Et à Philippus leur ayant écrit qu'il empêcherait toutes leurs entreprises : Quoy! nous empêcheras-tu aussi de mourir? C'est ce qu'on dit, que le sage vit tant qu'il doit, non pas tant qu'il peut; et que le présent que nature nous ait fait le plus favorable, et qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de notre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs. Elle n'a ordonné qu'une entrée à la vie, et cent mille issues. (b) Nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre, mais de terre pour y mourir nous n'en pouvons avoir faute, comme répondit Boiocalus aux Romains⁸. Pourquoi te plains-tu de ce monde? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lâcheté en est cause; à mourir il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est : optime hoc cavit Deus.

Eripere vitam nemo non homini potest ;

At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent⁹.

Et ce n'est pas la recette à une seule maladie : la mort est la recette à tous maux. C'est un port très assuré, qui n'est jamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre; qu'il

Var. : (a) Et à Philippus..., aussi de mourir (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) Nous pouvons avoir..., répondit Boiocalus aux Romains (add. 1588).

1. Trait cité par Plutarque (*Dits des Lacédémoniens*) ; 2. Roi de Sparte. Le trait est également rapporté par Plutarque ; 3. Veulent dire ; 4. La source est toujours Plutarque. Antigonus est le nom d'un général macédonien ; 5. Esclave ; 6. Général macédonien. Fait rapporté par Plutarque ; 7. Contraindre d'acquiescer ; 8. Cité par Tacite (Annales, XIII, lvi). Boiocalus était un chef germain ; 9. « La mort est partout, c'est une faveur insigne de la divinité. Tout le monde peut enlever la vie à l'homme, mais personne ne peut lui enlever la mort : mille chemins vers elle sont ouverts » (Sénèque, *Thébaïde*, I, 1, 151).

coure au-devant de son jour, ou qu'il l'attende : d'où qu'il vienne, c'est toujours le sien; en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout, c'est le bout de la fusée¹. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie dépend de la volonté d'autrui; la mort, de la nôtre. En aucune chose nous ne devons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle-là. La réputation ne touche pas² une telle entreprise, c'est folie d'en avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire³. Le commun train de la guérison se conduit aux dépens de la vie : on nous incise, on nous cautérise, on nous détranche les membres, on nous soustrait l'aliment et le sang; un pas plus outre⁴, nous voilà guéris tout à fait. Pourquoi n'est la veine du gosier autant à notre commandement que la médiane⁵? Aux plus fortes maladies les plus forts remèdes. Servius le Grammairien⁶, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil⁷ que de s'appliquer du poison et de tuer ses jambes. (a) Qu'elles fussent podagriques⁸ à leur poste⁹, pourvu que ce fût sans sentiment! Dieu nous donne assez de congé¹⁰, quand il nous met en tel état que le vivre nous est pire que le mourir.

(b) C'est faiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir.

Les stoïciens disent que c'est vivre convenablement¹¹ à Nature, pour le sage, de se départir de la vie, encore qu'il soit en plein heur¹², s'il le fait opportunément; et au fol de maintenir sa vie, encore qu'il soit misérable, pourvu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent être selon Nature.

Comme je n'offense les lois qui sont faites contre les larrons¹³, quand j'emporte le mien¹⁴, et que je me coupe ma bourse; ni des boutefeux¹⁵, quand je brûle mon bois : aussi ne suis-je tenu aux lois faites contre les meurtriers pour m'avoir ôté ma vie¹⁶.

Var. : (a) Qu'elles fussent podagriques..., que ce fût sans sentiment (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) C'est faiblesse..., à la fin (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Le bout du fil enroulé sur le fuseau (l'image est sans doute amenée par celle des Parques antiques, qui façonnent et coupent le fil de la vie humaine); 2. N'a rien à voir avec; 3. Si la liberté de mourir manque; 4. Un pas de plus (c'est-à-dire : la mort); 5. Entendez : pourquoi ne nous couperions-nous pas la gorge? la mort peut-être provoquée par la rupture de la carotide aussi bien que par celle de l'aorte; 6. Rapporté par Suétone (*De illustribus grammaticis*, II et III); 7. Dessein; 8. Goutteuses; 9. A leur guise; 10. Permission; 11. Conformément; 12. Bonheur; 13. Voleurs; 14. Mon bien; 15. Incendiaires (*bouter* veut dire : *pousser*); 16. Parce que je m'ôte la vie.

Hégésias¹ disait que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort devait dépendre de notre élection².

Et Diogènes, rencontrant le philosophe Speusippus³, affligé de longue hydropisie, se faisant porter en litière, qui lui écria : « Le bon salut ! Diogènes. — A toi, point de salut, répondit-il, qui souffres le vivre, étant en tel état. »

De vray quelque temps après, Speusippus se fit mourir, ennuyé⁴ d'une si pénible condition de vie.

Livre II, chap. III : « Coutume de l'île de Cée. »

III. — LA CRISE SCEPTIQUE : L'APOLOGIE DE RAYMOND DE SEBONDE

Après un assez long préambule qui est, à lui seul, l'apologie de Raymond de Sebonde, Montaigne s'applique à montrer la débilité de la raison humaine.

Petitesse et faiblesse de l'homme dans l'univers. Sa présomption. Il n'est pas supérieur aux animaux dont il se croit le maître.

Considérons pour cette heure l'homme seul⁵, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue⁶ en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre⁷ par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qu'il luy a persuadé que ce branle⁸ admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que⁹ cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soy, exposée aux offenses de toutes choses, se die¹⁰ maîtresse et

1. Historien et rhéteur grec (III^e siècle avant J.-C.). Rapporté par Diogène Laërce (*Aristippe*, II, xciv); 2. Choix; 3. Rapporté par Diogène Laërce (*Speusippe*, IV, iii), 4. Ayant pris en haine (sens fort : *in odium* latin); 5. Pascal s'est inspiré sans aucun doute de cette page de Montaigne dans son célèbre morceau : *Disproportion de l'homme* (« Que l'homme, revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est... ») (*Pensées*, éd. Charbonnel, Article deuxième: p. 21); 6. Solidité; 7. Comprendre; 8. Mouvement; 9. Est-il possible de rien imaginer d'aussi ridicule que ce fait que; 10. So dise.

emperièr¹ de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul; en ce grand bâtiment², qui ait la suffisance³ d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde⁴, qui lui a scellé⁵ ce privilège? Qu'il nous montre lettres⁶ de cette belle et grande charge.

(^a) Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement? Elles ne touchent guère de gens. Les fols et les méchants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, étant la pire pièce du monde, d'être préférés à tout le reste?

En croirons-nous cestuy-là : « *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium quæ ratione utuntur. Hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius*⁷. » Nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage.

Mais, pauvret, qu'a il en soy digne⁸ d'un tel avantage? A considérer cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste règle⁹ :

*cum suspicimus magni cælestia mundi
Templa super, stellisque micantibus Aethera fixum,
Et venit in mentem Lunæ solisque viarum*¹⁰;

à considérer la domination et puissance que ces corps-là ont, non seulement sur nos vies et conditions de notre fortune,

*Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris*¹¹,

mais sur nos inclinations mêmes, nos discours, nos volontés, qu'ils régissent, poussent et agitent à la mercy de leurs

Var. : (*) Ont-elles été octroyées..., de cet accouplage (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Impératrice (cf. Villon, *Ballade de la requête de sa mère*... « Emperièr des infernaux palus »); 2. Assemblage, ensemble; 3. Habileté; 4. Le seul qui puisse... tenir à jour les comptes de recette et de dépense du monde (c'est-à-dire : de ce qui se crée et de ce qui se perd dans le monde); 5. Donné solennellement, officiellement (sous son sceau); 6. Lettres patentes, d'autorisation; 7. « Pour qui donc dira-t-on que le monde a été fait? Sans doute, pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison. Ce sont les dieux et les hommes, les plus parfaits de tous les êtres assurément » (Cicéron, *De natura deorum*, II, 114); 8. En quoi mérite-t-il par lui-même; 9. Leur mouvement continuel réglé d'une manière si exacte; 10. « Quand nous levons les yeux vers les demeures célestes du vaste univers, au-dessus de nous, et vers les étoiles brillantes qui constellent l'éther et quand nous songeons aux révolutions de la lune et du soleil... » (Lucrèce, v, 1203); 11. « Car il a fait dépendre des astres les actions et la vie des hommes » (Manilius, III, LVIII).

influences¹, selon que notre raison nous l'apprend et le trouve,

*speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis²;*

à voir que non un homme seul, non un Roy, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde, se meut³ au branle des moindres mouvements célestes,

*Quantaque quam parvi faciant discrimina motus
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis⁴!*

si notre vertu, nos vices, notre suffisance⁵ et science, et ce même discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge notre raison, par leur moyen et de leur faveur,

*furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam;
Alterius sors est scribendis legibus apta;
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres:
Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra;
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum⁶;*

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle égaler à luy? comment soumettre à notre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous voyons en ces corps-là, nous étonne. (a) « *Quæ molitiæ, quæ ferramenta, qui vectes, quæ*

Var. : (a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. On voit que Montaigne considère l'astrologie comme une science véridique; 2. « Elle reconnaît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous gouvernent les hommes selon des lois cachées, que les mouvements de l'univers entier sont réglés par des causes périodiques et que les vicissitudes des destinées dépendent de configurations déterminées des corps célestes » (Manilius, I, 60); 3. L'accord du verbe se fait avec le sujet le plus rapproché; 4. « Combien sont grands les effets produits par les moindres mouvements : tant est grande cette puissance qui commande aux rois eux-mêmes! » (Manilius, I, 55, et IV, 93); 5. Habileté; 6. « L'un fou d'amour traverse la mer et va ruiner Troie; le sort de l'autre est de composer des lois; voici des enfants qui tuent leur père; et des parents, leurs enfants; et des frères s'arment contre des frères et se blessent mutuellement. Ce n'est pas nous qui sommes responsables de ce carnage. Le destin les force à de tels bouleversements, à se punir eux-mêmes, à se déchirer de leurs propres mains. Et c'est encore par un effet du destin que je parle ainsi du destin » (Manilius, IV, 79, puis 118).

*machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt*¹? » Pourquoi les privons-nous et d'âme, et de vie, et de discours? Y avons-nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avecques² eux, que d'obéissance? (a) Disons-nous que nous n'avons vu en nulle autre créature qu'en l'homme l'usage d'une âme raisonnable? Et quoy! avons-nous vu quelque chose semblable au soleil? Laisse-il d'être, parce que nous n'avons rien vu de semblable? et ses mouvements d'être³, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas vu, n'est pas, notre science est merveilleusement⁴ raccourcie : « *Quæ sunt tantæ animi angustia*⁵ ! » Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre céleste, y songer⁶ des montagnes, des vallées, comme Anaxagoras⁷? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour notre commodité, comme fait⁸ Platon et Plutarque? et de notre terre en faire un astre éclairant et lumineux? (b) « *Inter cætera mortalitatis incommoda et hoc est, calligo mentium, nec tantum necessitas errandi sed errorum amor*⁹. *Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*¹⁰. »

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant¹¹ la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée icy, parmy la bourbe et le fient¹² du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie¹³ partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois¹⁴; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il

Var. : (a) Disons-nous que nous n'avons vu..., *tanta animi angustia* (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Quels ont été les efforts, les instruments, les leviers, les machines, les ouvriers employés pour un si vaste édifice » (Cicéron, *De natura deorum*, I, VIII); 2. Ancienne forme de *avec*; encore employée par La Fontaine : « Ne nous associons qu'*avecques* nos égaux »; 3. Entendez : ses mouvements laissent-ils (cessent-ils) d'être; 4. Étonnamment; 5. « Tant sont étroites les bornes de notre esprit » (Cicéron, *De natura deorum*, I, XXXI); 6. Imaginer; 7. Cité par Plutarque (*De la face qui apparaît au rond de la lune*); 8. L'accord du verbe se fait avec le sujet le plus rapproché; 9. « Entre autres infirmités de la nature humaine est cet aveuglement de l'âme qui, non seulement la force à errer, mais qui lui fait chérir ses erreurs » (Sénèque, *De ira*, II, IX); 10. « Le corps corruptible appesantit l'âme et sous son enveloppe grossière la déprime dans l'exercice même de la pensée » (*Livre de la sagesse*, IX, 15, cité par saint Augustin, *Cité de Dieu*, XII, XV); 11. En même temps; 12. Excréments; 13. La plus basse; 14. Les trois conditions d'être animés, c'est-à-dire ceux qui vivent dans l'eau, ceux de l'air et ceux qui se meuvent sur la terre.

s'égale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse¹ des autres créatures, taille les parts aux animaux ses confrères et compagnons, et leur distribue telle portion de facultés et de forces que bon luy semble. Comment connaît-il, par l'effort de son intelligence, les branles² internes et secrets des animaux? par quelle comparaison d'eux à nous conclut-il la bêtise qu'il leur attribue?

(a) Quand je me joue à³ ma chatte, qui sait si elle passe son temps de moi plus que je ne fais d'elle. Platon⁴, en sa peinture de l'âge doré⁵ sous Saturne, compte entre les principaux avantages de l'homme de lors⁶ la communication qu'il avait avec les bêtes, desquelles s'enquérant, et s'instruisant il savait les vraies qualités et différences de chacune d'icelles, par où il acquérait une très parfaite intelligence et prudence, et en conduisait de bien loin plus heureusement⁷ sa vie que nous ne saurions faire. Nous faut-il meilleure preuve à juger l'impudence humaine sur le fait des bêtes? Ce grand auteur a opiné⁸ qu'en la plupart⁹ de la forme corporelle que nature leur a donnée, elle a regardé¹⁰ seulement l'usage des pronostications¹¹ qu'on en tirait en son temps.

Ce défaut qui empêche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est-il aussi bien à nous qu'à elles? C'est à deviner, à qui est la faute de ne nous entendre point : car nous ne les entendons non plus qu'elles nous. Par cette même raison, elles nous peuvent estimer bêtes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand merveille si nous ne les entendons pas; aussi ne faisons nous¹² les Basques et les Troglodites... Il nous faut remarquer la parité qui est entre nous¹³. Nous avons quelque moyenne intelligence de leur sens¹⁴ : aussi ont les bêtes du nôtre, environ à même mesure. Elles nous flattent, nous menacent et nous requièrent¹⁵; et nous, elles¹⁶...

Au reste, quelle sorte de notre suffisance¹⁷ ne reconnaissons-nous aux opérations¹⁸ des animaux? Est-il police¹⁹

Var. : (a) Quand je me joue..., en son temps (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Foule; 2. Mouvements; 3. Avec; 4. Platon (*Politique*, xvi, p. 272 de la traduction latine de Ficin); 5. L'âge d'or; 6. D'alors; 7. Beaucoup plus heureusement (en latin : longe); 8. Ce grand auteur a émis l'opinion (*Timée*, traduction Ficin, p. 72); 9. La plus grande partie; 10. Elle a eu égard (l'impudence humaine); 11. Pronostics; 12. Nous ne comprenons pas non plus; 13. L'égalité qui est entre nous (les bêtes et les hommes); 14. Jugement; 15. Sollicitent; 16. Nous faisons de même pour elles; 17. Habilité; 18. Actions; 19. Gouvernement.

réglée avec plus d'ordre, diversifiée à plus de charges et d'offices, et plus constamment¹ entretenue que celle des mouches à miel? Cette disposition d'actions et de vacations² si ordonnée, la pouvons-nous imaginer se conduire sans discours et sans providence³?

*His quidam signis atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
Æthereos dixere*⁴.

Les arondelles⁵, que nous voyons au retour du printemps fureter⁶ tous les coins de nos maisons, cherchent-elles sans jugement et choisissent-elles sans discrétion⁷, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et, en cette belle et admirable-contexture de leurs bâtiments, les oiseaux peuvent-ils se servir plutôt d'une figure⁸ carrée que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en savoir les conditions et les effets? Prennent-ils tantôt de l'eau, tantôt de l'argile, sans juger que la dureté s'amollit en l'humectant? Planchent-ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prévoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'aise? Se couvrent-ils⁹ du vent pluvieux, et plantent leur loge¹⁰ à l'Orient, sans connaître les conditions différentes de ces vents et considérer que l'un leur est plus salulaire que l'autre? Pourquoi épaissit l'araignée sa toile en un endroit et relâche en un autre? se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantôt de celle-là¹¹, si elle n'a et délibération, et pensement¹², et conclusion? Nous reconnaissons assez, en la plupart de leurs ouvrages, combien les animaux ont d'excellence au-dessus de nous et combien notre art est faible à les imiter. Nous voyons toutefois aux nôtres¹³, plus grossiers, les facultés que nous y employons, et que notre âme s'y sert de toutes ses forces; pourquoi n'en estimons-nous autant d'eux? pourquoi attribuons-nous à je ne scay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un très grand avantage

1. Avec plus de constance; 2. Fonctions; 3. Prévoyance; 4. « A ces signes, et d'après de tels exemples, certains ont dit que les abeilles avaient reçu une parcelle de l'âme divine et des émanations de l'éther » (Virgile, *Géorgiques*, iv, 219); 5. Hirondelles; 6. Fureter dans; 7. Discernement; 8. Forme; 9. Se mettent-ils à l'abri; 10. Installent leur logement; 11. Le mot *nœud* est féminin chez Montaigne; 12. Pensée; 13. A nos ouvrages.

sur nous, de faire que Nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commodités de leur vie; et qu'à nous elle nous abandonne au hasard et à la fortune, et à quêter¹, par art, les choses nécessaires à notre conservation : et nous refuse quant et quant² les moyens de pouvoir arriver, par aucune institution³ et contention⁴ d'esprit, à l'industrie⁵ naturelle des bêtes : de manière que leur stupidité brutale surpasse en toutes commodités tout ce que peut notre divine intelligence.

Vraiment, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeler une très injuste marâtre. Mais il n'en est rien; notre police n'est pas si difforme et déréglée. Nature a embrassé universellement toutes ses créatures; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens nécessaires à la conservation de son être : car ces plaintes vulgaires⁶ que j'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les élève tantôt au-dessus des nues, et puis les ravale aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné nu sur la terre nue, lié, garrotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que de la dépouille d'autrui : là où toutes les autres créatures, Nature les a revêtues de coquilles, de gousses⁷, d'écorce, de poil, de laine, de pointes, de cuir, de bourre⁸, de plume, d'écaille, de toison et de soie, selon le besoin de leur être; les a armées de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour défendre; et les a elle-même instruites à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter, là où l'homme ne sait ny cheminer⁹, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage...

Ces plaintes là sont fausses, il y a en la police du monde une égalité plus grande et une relation¹⁰ plus uniforme. Notre peau est pourvue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les injures du temps; témoin tant de nations qui n'ont encore goûté aucun usage de vêtements...

J'ay dit tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et joindre au nombre¹². Nous ne sommes ny au-dessus, ny

1. Chercher; 2. En même temps; 3. Éducation; 4. Tension; 5. Au savoir-faire; 6. Ordinaires; 7. D'enveloppes; 8. De duvet; 9. Trouver son chemin; 10. Un rapport; 11. A la foule (des êtres).

au-dessous du reste : tout ce qui est sous le Ciel, dit le sage, court une loy et fortune¹ pareille,

(a) *Indupedita suis fatalibus omnia vincis*².

Il y a quelque différence, il y a des ordres et des degrés mais c'est sous le visage d'une même nature :

(b) *res quæque suo ritu procedit, et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant*³.

Il faut contraindre l'homme et le ranger dans les barrières de cette police⁴. Le misérable⁵ n'a garde d'enjamber par effet⁶ au delà; il est entravé et engagé, il est assujetty de pareille obligation que les autres créatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aucune prérogative, préexcellence vraie et essentielle. Celle qu'il se donne par opinion et par fantaisie⁷ n'a ny corps⁸ ny goût⁹; et s'il est ainsi que luy seul, de tous les animaux, ait cette liberté de l'imagination¹⁰ et ce dérèglement de pensées, luy représentant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veut, le faux et le véritable, c'est un avantage qui luy est bien cher vendu et duquel il a bien peu à se glorifier, car de là naît la source principale des maux qui le pressent : péché, maladie, irrésolution, trouble, désespoir.

Nous avons pour notre part l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude, le deuil, la superstition, la sollicitude¹¹ des choses à venir voire¹² après notre vie, l'ambition, l'avarice, la jalousie, l'envie, les appétits dérégles, forcenés et indomptables, la guerre, le mensonge, la déloyauté, la détraction¹³ et la curiosité. Certes, nous avons étrangement surpayé ce beau discours¹⁴ de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de juger et connaître, si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions auxquelles nous sommes incessamment en prise¹⁵...

La science, dont l'homme est si fier, est, en effet, chose inutile au bonheur et à la vertu.

Var. : (a) La citation (1588). — (b) La citation (1588).

1. Sort; 2. « Toutes choses sont enchaînées par les liens de leur propre destinée » (Lucrèce, v, 874); 3. « Chaque chose se développe à sa manière et toutes conservent les différences établies par l'ordre immuable de la nature » (Lucrèce, v, 921); 4. Organisation; 5. Le malheureux (qui est dans la misère); 6. En fait; 7. Imagination; 8. Consistance; 9. Et on ne la sent pas; 10. La pensée; 11. L'inquiétude; 12. Même; 13. Le dénigrement; 14. Cette belle faculté de raisonner; 15. En butte.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir été à Varro¹ et Aristote² cette intelligence de tant de choses? Les a-t-elle exemptés des incommodités humaines? ont-ils été déchargés des accidents qui pressent un crocheteur? ont-ils tiré de la Logique quelque consolation à la goutte? pour avoir su comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie? sont-ils entrés en composition³ de la mort pour savoir⁴ qu'aucunes nations s'en réjouissent? Au rebours, ayant tenu le premier rang en savoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison⁵ où la science fleurissait le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils aient eu aucune particulière excellence en leur vie; voire⁶ le Grec a assez affaire à se décharger d'aucunes tâches notables⁷ en la sienne.

A-t-on trouvé que la volupté et la santé soient plus savoureuses à celui qui sait l'Astrologie et la Grammaire? et la honte et pauvreté moins importunes?

*Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur⁸.*

J'ay vu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université, et lesquels⁹ j'aimerais mieux ressembler. La doctrine¹⁰, ce m'est avis, tient rang entre les choses nécessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité ou, pour le plus, comme la beauté, la richesse et telles autres qualités qui y servent voirement¹¹, mais de loin, et un peu plus par fantaisie¹² que par nature.

(a) Il ne nous faut guère non plus d'offices, de règles et de lois de vivre, en notre communauté, qu'il en faut aux grues et aux fourmis en la leur. Et, ce néanmoins, nous voyons qu'elles s'y conduisent très ordonnément sans érudition¹³. Si l'homme était sage, il prendrait le vray prix de

Var. : (*) Il ne nous faut guère... propre à sa vie, (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Varron (116-27 avant J.-C.), érudit latin dont nous n'avons que le *De re rustica*. Il avait écrit beaucoup et sur toutes sortes de sujets; 2. Aristote : philosophe grec (384-322 avant J.-C.), dont la science était également encyclopédique; 3. Se sont-ils accordés avec; 4. Parce qu'ils ont su; 5. A l'époque; 6. Et même; 7. Il fut en butte aux attaques des Épicuriens qui lui reprochaient sa jeunesse dissipée; 8. « Sans doute, tu échapperas aux maladies et à la décrépitude; tu ne connaîtras ni les chagrins, ni les soucis; et une longue vie te sera donnée avec un sort plus heureux » (Juvénal, *Satires*, XIV, 156); 9. Auxquels; 10. Science; 11. Véritablement; 12. Imagination; 13. Avec beaucoup d'ordre sans avoir appris.

chaque chose¹ selon qu'elle serait la plus utile et propre² à sa vie.

Qui nous comptera par nos actions et déportements³, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les savants : je dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome savante qui se ruina soy-même. Quand le demeurant serait tout pareil, au moins la prud'homie⁵ et l'innocence demeureraient du côté de l'ancienne, car elle loge singulièrement⁶ bien avec la simplicité⁷.

Mais je laisse ce discours, qui me tirerait plus loin que je ne voudrais suivre. J'en diray seulement encore cela, que c'est la seule humilité et soumission qui peut effectuer un homme de bien⁸. Il ne faut pas laisser au jugement de chacun la connaissance de son devoir; il le luy faut prescrire, non pas le laisser choisir à son discours⁹ : autrement, selon l'imbécillité¹⁰ et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettraient¹¹ à nous manger les uns les autres, comme dit Epicurus¹². La première loy que Dieu donna jamais à l'homme, ce fut une loy de pure obéissance; ce fut un commandement nu et simple où l'homme n'eût rien à connaître et à causer¹³, (a) d'autant que l'obéir¹⁴ est le principal office d'une âme raisonnable, reconnaissant un céleste supérieur et bienfaiteur. De l'obéir et céder¹⁵ naît toute autre vertu comme du cuider¹⁶ tout péché. Et, au rebours, la première tentation qui vint à l'humaine nature de la part du diable, sa première poison¹⁷, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous fit de science et de connaissance : « *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum*¹⁸. » Et les Sereines¹⁹, pour piper²⁰ Ulysse, en Homère, et l'attirent en leurs dangereux et ruineux lacs²¹, luy offrent en don la science. La peste de l'homme, c'est l'opinion de savoir

Var. : (a) d'autant que l'obéir..., comme du cuider tout péché (add. Exemple de Bordeaux).

1. Il estimerait chaque chose; 2. Adaptée exactement; 3. Si on nous classe par nos actions et notre conduite; 4. Le reste (en ces deux Romes); 5. La vertu; 6. Particulièrement; 7. Ignorance; 8. Seules l'humilité et la soumission peuvent faire un homme de bien; 9. Raisonnement; 10. Faiblesse; 11. Conduiraient; 12. Cité par Plutarque (*Contre Colotes*, xxviii); 13. Discuter; 14. L'obéissance; 15. De l'obéissance et de la soumission; 16. De l'orgueil; 17. Poison est féminin chez Montaigne (conformément à l'origine latine?); 18. « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal » (*Genèse*, III, v); 19. Les Sirènes; 20. Tromper; 21. Pièges (lacets).

Voilà pourquoy l'ignorance nous est tant recommandée par notre religion comme pièce¹ propre à la créance² et à l'obéissance. « *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones secundum elementa mundi*³. »...

La science humaine n'est que vanité. Elle n'a rien découvert de certain. Les grandes sectes philosophiques de l'antiquité sont d'ailleurs arrivées à une conclusion d'ignorance.

Si me faut-il voir en fin⁴ s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette quête⁵ qu'il y a employée depuis tant de siècles, l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque vérité solide.

Je crois qu'il me confessa, s'il parle en conscience, que tout l'acquêt⁶ qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à reconnaître sa faiblesse. L'ignorance qui était naturellement en nous, nous l'avons, par longue étude, confirmée et avérée. Il est advenu aux gens véritablement savants ce qui advient aux épis de blé : ils vont s'élevant et se haussant, la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides ; mais, quand ils sont pleins et grossis de grain en leur maturité, ils commencent à s'humilier et à baisser les cornes⁷. Pareillement, les hommes ayant tout essayé et tout sondé, n'ayant trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur présomption et reconnu leur condition naturelle.

(a) C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero⁸, qu'ils ont appris de Philo⁹ n'avoir rien appris.

Phérécydes, l'un des sept sages, écrivant à Thalès¹⁰, comme il expirait : J'ay, dit-il, ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré, de t'apporter mes écrits : s'ils contentent et toy et les autres sages, publie-les ; sinon, supprime-les ; ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfasse à moi-même. Aussi ne fais-je pas profession de savoir

Var. : (a) C'est ce que Velleius..., plus que je ne les découvre (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Qualité ; 2. La foi ; 3. « Prenez garde qu'on ne vous trompe sous le masque de la philosophie et par de fausses apparences selon les principes du monde » (Saint Paul, *Épîtres aux Colossiens*, II, 8) ; 4. Pourtant il me faut voir pour finir ; 5. Recherche ; 6. Profit ; 7. Remarquez le pittoresque de la comparaison ; 8. Dans le *De natura deorum* de Cicéron (I, vii) [Velleius et Cotta sont les interlocuteurs de Cicéron dans ce dialogue] ; 9. Philon de Larissa, philosophe grec, maître de Cicéron ; 10. Pherecydes de Syros, philosophe grec (mort vers 543 avant J.-C.). Thalès de Milet (640-548 avant J.-C.). Épisode rapporté par Diogène Laërce (*Pherecydes*, I, cxxii).

la vérité, et d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les découvre. Le plus sage homme qui fut onques¹, quand on luy demanda ce qu'il savait, répondit qu'il savait cela, qu'il ne savait rien². Il vérifiait ce qu'on dit, que la plus grande part de ce que nous savons, est la moindre de celles que nous ignorons; c'est-à-dire que ce même³ que nous pensons savoir, c'est une pièce⁴, et bien petite, de notre ignorance.

(^a) Nous savons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en vérité⁵.

« *Omnes pene veteres nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecillos animos, brevica curricula vitæ*⁶. »

Cicero même, qui devait au savoir tout son vaillant⁷, Valerius dit⁸ que sur sa vieillesse il commença à désestimer les lettres. (^b) Et pendant qu'il les traitait⁹, c'était sans obligation¹⁰ d'aucun parti, suivant ce qui luy semblait probable, tantôt en l'une secte, tantôt en l'autre; se tenant toujours sous la dubitation de l'Académie¹¹,

« *Dicendum est, sed ita ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque et mihi diffidens*¹². »

J'aurais trop beau jeu si je voulais considérer l'homme en sa commune façon et en gros, et le pourrais faire pourtant par sa règle propre¹³, qui juge la vérité non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons-là le peuple,

*Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope jam vivo atque videnti*¹⁴,

qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse la plupart de ses facultés naturelles oisives. Je veux prendre l'homme en sa plus haute assiette¹⁵. Considérons-le en ce petit nombre d'hommes excellents et triés qui, ayant été

Var. : (^a) Nous savons les choses..., *brevica curricula vitæ* (add. Exempl. d. Bordeaux). — (^b) Et pendant qu'il les traitait..., *et mihi diffidens* (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Jamais; 2. Réponse de Socrate; 3. Cela même; 4. Partie; 5. Platon (*Politique*, XIX, p. 27 de la traduction latine de Ficin); 6. « Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étaient bornés, nos intelligences faibles et la vie courte » (Cicéron, *Académiques*, I, XII); 7. Toute sa valeur; 8. Cité par Cornelius Agrippa (*De vanitate scientiarum*, I); 9. Pratiquait; 10. Sans se lier; 11. La méthode de doute de l'Académie (école platonicienne); 12. « Je vais parler, mais sans rien affirmer : je chercherai toujours, doutant le plus souvent et me défiant de moi-même » (Cicéron, *De divinatione*, II, III); 13. Suivant la méthode qu'il pratique spécialement pour lui; 14. « Qui dort tout éveillé, dont la vie n'est guère qu'une mort bien qu'il soit vivant et qu'il ait les yeux ouverts » (Lucrèce, III, 1061, 1059); 15. Situation.

doués d'une belle et particulière force naturelle, l'ont encore roidie et aiguisée par soin, par étude et par art, et l'ont montée au plus haut point de sagesse où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur âme à tout sens et à tout biais, l'ont appuyée et étançonée¹ de tout le secours étranger qui lui a été propre, et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont pu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde; c'est en eux que loge la hauteur extrême de l'humaine nature. Ils ont réglé le monde de polices² et de lois; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encore par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mettray en compte que ces gens-là, leur témoignage et leur expérience. Voyons jusques où ils sont allés et à quoy ils se sont tenus. Les maladies et les défauts que nous trouverons en ce collège-là³, le monde les pourra hardiment bien avouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point : ou qu'il dit qu'il l'a trouvée, ou qu'elle ne se peut trouver, ou qu'il en est encore en quête. Toute la philosophie est départie⁴ en ces trois genres. Son dessein est de chercher la vérité, la science et la certitude. Les Péripatéticiens, Épicuriens, Stoïciens⁵ et autres, ont pensé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont établi les sciences que nous avons, et les ont traitées comme notices⁶ certaines. Clitomachus, Carneades et les Académiciens⁷ ont désespéré de leur quête⁸, et jugé que la vérité ne se pouvait concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la faiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suite⁹ et les sectateurs les plus nobles.

Pyrrho¹⁰ et autres Sceptiques ou Epéichistes — (a) desquels les dogmes plusieurs anciens ont tenu tirés de Homère¹¹, des sept sages, d'Archilochus¹², d'Euripides¹³,

Var. : () desquels les dogmes..., Xenophanes (add. Exempl. de Bordeaux).*

1. Étayée; 2. Organisations politiques; 3. Ce groupe-là; 4. Séparée; 5. Les péripatéticiens sont les disciples d'Aristote, les épicuriens sont les disciples d'Épicure, les stoïciens sont les sectateurs de Zénon; 6. Opinions; 7. Clitomachus (175-110 avant J.-C. environ) : philosophe d'origine carthaginoise qui se fixa à Athènes et succéda à Carnéade à la tête de la nouvelle Académie. Carnéade : philosophe grec (219-126 avant J.-C.), chef de la nouvelle Académie qu'il fonda; les Académiciens sont les disciples de Platon; 8. Recherche; 9. Le plus grand nombre de sectateurs; 10. Pyrrhon : philosophe grec du IV^e siècle avant J.-C., qui affirmait que l'homme ne pouvait connaître la vérité, car il ne saisissait que des apparences. C'est le premier des sceptiques ou épéichistes (mot formé sur le verbe grec : *épéchô*, suspendre son jugement, douter); 11. Dont plusieurs anciens ont considéré les doctrines comme tirées d'Homère; 12. Archiloque : poète grec du VII^e siècle avant J.-C., inventeur du vers iambique; 13. Euripide (480-405 avant J.-C.) : un des trois grands poètes tragiques grecs (auteur d'*Iphigénie en Aulis*, d'*Alceste*, d'*Electre*, etc.).

et y rattachent Zeno, Democritus, Xenophanes¹ — disent qu'ils sont encore en 'cherche² de la vérité. Ceux-cy jugent que ceux qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniment; et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela, d'établir la mesure de notre puissance, de connaître et juger la difficulté des choses, c'est une grande et extrême science, de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

*Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur³.*

L'ignorance qui se sait, qui se juge et qui se condamne, ce n'est pas une entière ignorance : pour l'être, il faut qu'elle s'ignore soy-même. De façon que la profession⁴ des Pyrrhoniens est de branler⁵, douter et enquérir, ne s'assurer⁶ de rien, de rien ne se répondre⁷. Des trois actions de l'âme, l'imaginative, l'appétitive et la consentante, ils en reçoivent⁸ les deux premières; la dernière, ils la soutiennent⁹ et la maintiennent ambiguë, sans inclination¹⁰ ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle légère...

Leurs façons de parler sont : Je n'établis rien; il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ny l'un ny l'autre; je ne le comprends point; les apparences sont égales partout; la loy¹¹ de parler et pour et contre est pareille. (a) Rien ne semble vrai, qui ne puisse sembler faux. Leur mot sacramentel, c'est ἐπέχω, c'est-à-dire je soutiens¹², je ne bouge. Voylà leurs refrains, et autres de pareille substance. Leur effet, c'est une pure, entière et très parfaite surséance¹³ et suspension de jugement. Ils se servent de leur raison pour enquérir et pour débattre, mais non pas pour arrêter et choisir. Quiconque imaginera une perpétuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination¹⁴, à quelque occasion que ce puisse être, il conçoit le Pyrrhonisme

Var. : (a) Rien ne semble vrai, qui ne puisse sembler faux (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Zénon : philosophe grec du iv^e siècle avant J.-C., fondateur du stoïcisme. Démocrite : philosophe grec du v^e siècle avant J.-C. Xénophane : philosophe grec de la fin du vi^e siècle avant J.-C.; 2. A la recherche; 3. « Quiconque croit qu'on ne peut rien savoir ne sait même pas si l'on sait assez pour affirmer qu'on ne sait rien » (Lucrèce, iv, 470); 4. La profession de foi; 5. D'être en équilibre, de douter; 6. Ne se tenir pour certain; 7. N'être assuré; 8. Acceptent; 9. Suspendent; 10. Inclinaison; 11. Possibilité; 12. Je suspends mon jugement. Le verbe ἐπέχω a servi pour former le mot épéchistes, donné plus haut; 13. Fait de « surseoir (suspension); 14. Inclinaison.

J'exprime cette fantaisie¹ autant que je puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir; et les auteurs mêmes la représentent un peu obscurément et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon. Ils se prêtent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des lois et des coutumes et à la tradition des arts. (a) « *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit*². » Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aucune opinion³ ou jugement...

Il n'est rien en l'humaine invention où il y ait tant de véri-similitude⁴ et d'utilité. Celle-cy présente l'homme nu et vide, reconnaissant sa faiblesse naturelle, propre à recevoir d'en haut quelque force étrangère, dégarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine, anéantissant son jugement pour faire plus de place à la foy⁵, ny mécréant, ny établissant aucun dogme contre les observances communes; humble, obéissant, disciplinable, studieux⁶; ennemi juré d'hérésie, et s'exemptant par conséquent des vaines et irréligieuses opinions introduites par les fausses sectes. (b) C'est une carte blanche préparée à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira y graver. Plus nous nous renvoyons et commençons⁷ à Dieu, et renonçons à nous, mieux nous en valons. Accepte⁸, dit l'Ecclésiaste, en bonne part les choses au visage et au goût qu'elles se présentent à toy, du jour à la journée; le demeurant est hors de ta connaissance. (c) « *Dominus novit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt*⁹. »

Voilà comment, des trois générales sectes de Philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance; et, en celle des dogmatistes, qui est troisième, il est aisé de découvrir que la plupart n'ont pris le visage de l'assurance¹⁰ que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas

Var. : (a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) C'est une carte blanche..., mieux nous en valons (add. 1588). — (c) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Théorie; 2. « Car Dieu a voulu que nous ayons non la connaissance, mais seulement l'usage de ces choses » (Cicéron, *De divinatione*, I, XVIII); 3. Fait d'opiner; 4. Vraisemblance; 5. Le pyrrhonisme est, d'une manière assez inattendue, présenté par Montaigne comme pouvant servir de préparation à la foi religieuse. Le doute n'est donc que provisoire et limité aux matières soumises au contrôle unique de la raison; 6. Zélé; 7. Confions; 8. Cette sentence était une de celles que Montaigne avait fait inscrire en latin dans sa « librairie »; 9. « Le Seigneur connaît les pensées des hommes et il sait qu'elles sont vaines » (Psaumes, XCIII, II); 10. L'apparence de la certitude.

tant pensé nous établir quelque certitude, que nous montrer jusques où ils étaient allés en cette chasse de la vérité :
(^a) « *quam docti fingunt, magis quam norunt*¹ »...

Notre expérience personnelle confirme, par l'incertitude de nos jugements, la faiblesse de notre raison.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se voit entre les philosophes mêmes, et ce débat perpétuel et universel en la connaissance des choses...

Outre cette diversité et division infinie, par le trouble que notre jugement nous donne à nous-mêmes, et l'incertitude que chacun sent en soy, il est aysé à voir qu'il a son assiette bien mal assurée. Combien diversement jugeons-nous des choses? combien de fois changeons-nous nos fantaisies? Ce que je tiens aujourd'huy et ce que je crois, je le tiens et le crois de toute ma croyance; tous mes outils et tous mes ressorts empoignent cette opinion et m'en répondent sur tout ce qu'ils peuvent. Je ne saurais embrasser aucune vérité ny conserver avec plus de force que je fais celle-cy. J'y suis tout entier, j'y suis voirement²; mais ne m'est-il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les jours, d'avoir embrassé quelqu'autre chose à tout³ ces mêmes instruments, en cette même condition, que depuis j'aie jugée fausse? Au moins faut-il devenir sage à ses propres dépens. Si je me suis trouvé souvent trahy sous cette couleuvre⁴, si ma touche⁵ se trouve ordinairement fausse, et ma balance inégale et injuste, quelle assurance en puis-je prendre à cette fois plus qu'aux autres? N'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper⁶ à un guide? Toutefois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne fasse que vider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau⁷, dans notre croyance autres et autres opinions, toujours la présente et la dernière c'est la certaine et l'infailible. Pour celle-cy il faut abandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout,

*posterior res illa reperta,
Perdit, et immutat sensus ad pristina quæque*⁸.

Var. : (^a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Que les savants imaginent plus qu'ils ne la connaissent »; 2. Véritablement; 3. Avec; 4. Apparence; 5. Ma pierre de touche; 6. Tromper; 7. Un vase; 8. « Celle qu'on trouve en dernier lieu altère et abolit les sentiments que nous inspiraient les premières » (Lucrèce, v. 1413).

(^a) Quoy qu'on nous prêche, quoy que nous apprenons, il faudrait toujours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit; c'est une mortelle main qui nous le présente, c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel, ont seules droit et autorité de persuasion; seules, marque de vérité : laquelle aussi ne voyons-nous pas de nos yeux, ny ne la recevons par nos moyens : cette sainte et grande image ne pourrait pas¹ en un si chétif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prépare, si Dieu ne le réforme et fortifie par sa grâce et faveur particulière et supernaturelle.

Au moins devrait notre condition fautive² nous faire porter³ plus modérément et retenue en nos changements. Il nous devrait souvenir, quoy que nous reçussions en l'entendement, que nous y recevons souvent des choses fausses, et que c'est par ces mêmes outils qui se démentent et qui se trompent souvent.

Or n'est-il pas merveille⁴ s'ils se démentent, étant si aisés à incliner et à tordre par bien légères occurrences⁵. Il est certain que notre appréhension⁶, notre jugement et les facultés de notre âme en général souffrent selon les mouvements et altérations du corps, lesquelles altérations sont continuelles. N'avons-nous pas l'esprit plus éveillé, la mémoire plus prompte, le discours plus vif en santé qu'en maladie? La joie et la gaieté ne nous font-elles pas recevoir les sujets qui se présentent à notre âme d'un tout autre visage que le chagrin et la mélancolie? Pensez-vous que les vers de Catulle ou de Sapho⁷ rient à un vieillard avaricieux et rechigné comme à un jeune homme vigoureux et ardent?... En la chicane de nos palais ce mot est en usage, qui se dit des criminels qui rencontrent les juges en quelque bonne trempe⁸ douce et débonnaire : GAUDEAT DE BONA FORTUNA⁹, qu'il jouisse de ce bonheur; car il est certain que les jugements se rencontrent parfois plus tendus à la condamnation, plus épineux¹⁰ et après, tantôt¹¹ plus faciles, aisés et enclins à l'excuse. Tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la jalousie, ou le larrecin de son

Var. : (^a) Quoy qu'on nous prêche..., et supernaturelle (add. 1588).

1. N'aurait pas d'influence; 2. Exposée aux fautes; 3. Nous conduire; 4. Or, il n'est pas étonnant que; 5. Circonstances; 6. Faculté de concevoir; 7. *Catulle* : poète lyrique latin; *Sapho* : poétesse lyrique grecque; l'un et l'autre auteurs de vers légers et voluptueux; 8. Disposition; 9. La traduction est donnée par Montaigne lui-même; 10. Rudes; 11. Parfois.

valet, ayant toute l'âme teinte et abreuvée de colère, il ne faut pas douter que son jugement ne s'en altère vers cette part-là¹...

Au demeurant, cette maladie ne se découvre pas si aisément, si elle n'est du tout² extrême et irrémédiable, d'autant que la raison va toujours, et torte³, et boiteuse, de déhanchée, et avec le mensonge comme avec la vérité. Par ainsi il est malaisé de découvrir son méconte⁴ et dérèglement. J'appelle toujours raison cette apparence de discours⁵ que chacun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle⁶ il y en peut avoir cent contraires autour d'un même sujet, c'est un instrument de plomb et de cire, allongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de les savoir contourner⁷. Quelque bon dessein qu'ait un juge, s'il ne s'écoute⁸ de près, à quoy peu de gens s'amuse⁹, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beauté et à la vengeance, et non pas seulement choses si pesantes, mais cet instinct fortuite¹⁰ qui nous fait favoriser une chose plus qu'une autre, et qui nous donne, sans le congé¹¹ de la raison, le choix en deux pareils sujets, ou quelque ombrage de pareille vanité¹², peuvent insinuer insensiblement en son jugement la recommandation ou défaveur d'une cause et donner pente à la balance¹³.

Moy qui m'épie de plus près, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celui qui¹⁴ n'ay pas fort à faire ailleurs,

*qui sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ,
Quid Tyridatem terreat, unice
Securus¹⁵,*

à peine oseray-je dire la vanité et la faiblesse que je trouve chez moy. J'ay le pied si instable et si mal assis, je le trouve si aysé à croler¹⁶ et si prêt au branle¹⁷, et ma vue si dérégulée, que à jeun je me sens autre qu'après le repas; si ma santé me rit et la clarté d'un beau jour, me voylà honnête homme¹⁸.

1. Dans ce sens-là; 2. Tout à fait; 3. Tordue, marchant de travers; 4. Mécompte, erreur; 5. Faculté de raisonner; 6. Comprenez : si l'on peut appeler raison cette faculté grâce à laquelle; 7. Il suffit en somme d'avoir assez d'habileté pour savoir le ployer; 8. S'il ne se surveille; 9. S'attardent; 10. Fortuit, dû au hasard; 11. La permission; 12. Ou quelque ombre aussi vaine; 13. Montaigne, en écrivant les lignes qu'on vient de lire, a utilisé certainement son expérience de magistrat; 14. Étant donné que je; 15. « Qui ne s'inquiète pas de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée et ce qui alarme Tiridate » (Horace. Odes, I, xxvi, 3); 16. Exposé si facilement à crouler, à vaciller; 17. Au mouvement, à l'hésitation; 18. Homme courtois, aimable.

si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrogné, mal plaisant et inaccessible. ^(a) Un même pas de cheval me semble tantôt rude, tantôt aysé, et même chemin à cette heure plus court, une autre fois plus long, et une même forme ores¹ plus, ores¹ moins agréable. Maintenant je suis à² tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquefois peine. ^(b) Il se fait mille agitations indiscrètes³ et casuelles⁴ chez moy. Ou l'humeur mélancolique me tient, ou la cholérique; et de son autorité privée, à cette heure le chagrin prédomine en moy, à cette heure l'allégresse. Quand je prends des livres, j'auray aperçu en tel passage des grâces excellentes et qui auront féru⁵ mon âme; qu'une autre fois j'y retombe, j'ay beau le tourner et virer, j'ay beau le plier et le manier, c'est une masse inconnue et informe pour moy.

^(c) En mes écrits mêmes je ne retrouve pas toujours l'air de ma première imagination⁶ : je ne sais ce que j'ay voulu dire, et m'échaude⁷ souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valait mieux. Je ne fay qu'aller et venir : mon jugement ne tire pas toujours en avant; il flotte, il vague,

velut minuta magno

Deprensa navis in mari vesaniente vento⁸.

Maintes fois (comme il m'advient de faire volontiers) ayant pris pour exercice et pour ébat à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce côté-là, m'y attache si bien que je ne trouve plus la raison de mon premier avis, et m'en dépars¹⁰. Je m'entraîne quasi où je penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chacun à peu près en dirait autant de soy, s'il se regardait comme moy...

Les sens ne sont pas des outils plus sûrs. Les sens trompent l'entendement qui les trompe à son tour. Et ainsi nous vivons

Var. : ^(a) Un même pas de cheval..., ores moins agréable (add. 1588). —

^(b) Il se fait..., l'allégresse (add. 1582). — ^(c) En mes écrits mêmes..., s'il se regardait comme moy (add. 1588).

1. Tantôt; 2. Je suis capable de; 3. Sans jugement; 4. Accidentelles; 5. Frappé (le verbe *féris* n'existe plus aujourd'hui que dans l'expression : *sans coup féris*); 6. De ma première pensée; 7. Je me brûle les doigts, je me fais tort. La remarque de Montaigne est parfaitement juste; il se connaît bien; 8. « Comme une frêle barque surprise sur la vaste mer par un vent furieux » (Catulle, xxv, 12); 10. Je l'abandonne.

dans une incertitude constante au point que notre vie ressemble à un songe.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemés, qui soit suspendue au haut des tours Notre-Dame¹ de Paris, il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe, et si² ne se saurait garder (s'il n'a accoutumé le métier des recouvreurs) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse³. Car nous avons assez affaire de nous assurer⁴ aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter⁵ la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions, si elle était à terre. J'ay souvent essayé⁶ cela en nos montagnes de deçà (et si⁷ suis de ceux qui ne s'effrayent que médiocrement de telles choses) que je ne pouvais souffrir la vue de cette profondeur infinie sans horreur⁸ et tremblement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallût bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord et n'eusse su choir si je ne me fusse porté à escient⁹ au danger. J'y remarquay aussi, quelque hauteur qu'il y eût, pourvu qu'en cette pente il s'y présentât un arbre ou bosse de rocher pour soutenir un peu la vue et la diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'était chose de quoy à la chute nous pussions recevoir secours; mais que les précipices coupés¹⁰ et unis¹¹, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoisement de tête : ^(a) « *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit*¹² »; qui est une évidente imposture¹³ de la vue¹⁴...

Cette même piperie¹⁵ que les sens apportent à notre entendement¹⁶, ils la reçoivent à leur tour. Notre âme parfois

Var. : (*) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Des tours de Notre-Dame (la suppression de la préposition est un archaïsme que nous avons conservé dans : *hôtel-Dieu*) (par exemple); 2. Et pourtant; 3. Pénètre de crainte; 4. Rassurer, sentir en sécurité; 5. Supporter; 6. Éprouvé; 7. Et pourtant; 8. Frisson; 9. Volontairement, exprès; 10. Abrupts; 11. Sans aspérités; 12. De sorte qu'on ne peut regarder vers le bas, sans que les yeux et l'esprit soient pris de vertige (Tite-Live, XLIV, 6); 13. Tromperie; 14. Tout ce passage rappelle les réflexions de Pascal sur la puissance de cette « maîtresse d'erreur » qu'est l'imagination; 15. Tromperie; 16. Intelligence.

s'en revanche de même; (a) ils¹ mentent et se trompent à l'envi. Ce que nous voyons et oyons² agités de colère, nous ne l'oyons³ pas tel qu'il est,

*Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas*³.

L'objet que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est,

(b) *Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere*⁴,

et plus laid celui que nous avons à contre-cœur. A un homme ennuyé et affligé la clarté du jour semble obscurcie et ténébreuse. Nos sens sont non seulement altérés, mais souvent hébétés du tout⁵ par les passions de l'âme. Combien de choses voyons-nous, que nous n'apercevons pas si nous avons notre esprit empêché⁶ ailleurs?

*In rebus quoque apertis noscere possis.
Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ*⁷.

Il semble que l'âme retire au dedans et amuse⁸ les puissances des sens. Par ainsi, et le dedans et le dehors de l'homme est⁹ plein de faiblesse et de mensonge.

(c) Ceux qui ont apparié¹⁰ notre vie à un songe¹¹ ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensaient. Quand nous songeons, notre âme vit, agit, exerce toutes ses facultés, ne plus ne moins¹² que quand elle veille; mais si¹³ plus mollement et obscurément, non de tant certes que la différence y soit comme de la nuit à une clarté vive; ouy¹⁴, comme de la nuit à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille, plus et moins. Ce sont toujours ténèbres, et ténèbres Cymmériennes¹⁵.

(d) Nous veillons dormant, et veillant dormons. Je ne vois pas si clair dans le sommeil; mais, quant au veiller, je ne

Var. : (a) ils mentent et se trompent à l'envi (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) La citation (1588). — (c) Ceux qui ont apparié..., ténèbres Cymmériennes (add. 1588). — (d) Nous veillons dormant..., quelque espèce de dormir (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Ils (c'est-à-dire les sens et l'âme); 2. Entendons; 3. « On voit un double soleil et deux Thèbes » (Virgile, *Énéide*, iv, 470); 4. « Aussi nous voyons partout que des femmes laides et contrefaites sont adorées et jouissent de grands honneurs » (Lucrèce, iv, 1152); 5. Complètement; 6. Occupé, retenu; 7. « Même pour des objets bien visibles, vous reconnaîtrez que, si vous n'y appliquez point votre esprit, ils sont comme s'ils étaient toujours restés absents ou très éloignés » (Lucrèce, iv, 809); 8. Retient; 9. Sont (l'accord n'est fait qu'avec le sujet le plus rapproché); 10. Comparé; 11. Rêve; 12. Ni plus ni moins; 13. Mais néanmoins; 14. Mais bien; 15. Ténèbres semblables à celles du pays nordique fabuleux des Cimmériens.

le trouve jamais assez pur et sans nuage. Encore le sommeil en sa profondeur endort parfois les songes. Mais notre veiller n'est jamais si éveillé qu'il purge et dissipe bien à point les rêveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes.

Notre raison et notre âme, recevant les fantaisies¹ et opinions qui luy naissent en dormant, et autorisant² les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle fait celles du jour, pourquoy ne mettons-nous en doute si notre penser, notre agir, n'est pas un autre songer, et notre veiller quelque espèce de dormir?...

Pour juger des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judiciaire; pour vérifier cet instrument, il nous y faut de la démonstration; pour vérifier la démonstration, un instrument : nous voilà au rouet³. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins eux-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison; aucune raison ne s'établira⁴ sans une autre raison : nous voilà à reculons jusques à l'infiny...

Conclusion : l'homme ne peut atteindre la réalité profonde parce qu'il n'est pas éternel. Profession de foi chrétienne.

Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de notre être, ny de celui des objets. Et nous, et notre jugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse. Ainsi il ne se peut établir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé étant en continuelle mutation et branle⁵.

Nous n'avons aucune communication à l'être, parce que toute humaine nature est toujours au milieu entre le naître et le mourir, ne baillant⁶ de soy qu'une obscure apparence et ombre, et une incertaine et débile opinion. Et si, de fortune, vous fichez votre pensée à vouloir prendre son être⁷, ce sera ne plus ne moins que qui voudrait⁸ empoigner l'eau : car tant il serrera et pressera ce qui de sa nature coule partout, tant plus il perdra ce qu'il voulait tenir et empoigner. Ainsi, étant toutes choses sujettes à passer d'un changement en autre, la raison, y cherchant une réelle subsis-

1. Imaginations; 2. Donnant le poids de son autorité à; 3. C'est-à-dire : à bout d'inventions parce que pris dans un cercle sans fin; 4. Se rendra stable; 5. Pascal a repris ces idées : « Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants..., etc. » (*Pensées*, éd. Brunschvicg, n° 72); 6. Donnant; 7. Concevoir son essence; 8. Si on voulait.

tance¹, se trouve déçue, ne pouvant rien appréhender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en être et n'est pas encore du tout², ou commence à mourir avant qu'il soit né...

Mais qu'est-ce donc qui est véritablement? Ce qui est éternel, c'est-à-dire qui n'a jamais eu de naissance, ny n'aura jamais fin; à qui le temps n'apporte jamais aucune mutation. Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluente toujours, sans jamais demeurer stable ny permanente; à qui appartiennent ces mots : devant et après, et a été ou sera, lesquels tout de prime face³ montrent évidemment que ce n'est pas chose qui soit : car ce serait grande sottise et fausseté toute apparente⁴ de dire que cela soit qui n'est pas encore en être, ou qui déjà a cessé d'être. Et quant à ces mots : présent, instant, maintenant, par lesquels il semble que principalement nous soutenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le découvrant le détruit tout sur-le-champ : car elle le fend incontinent et le part⁵ en futur et en passé, comme le voulant voir nécessairement départy⁶ en deux. Autant en advient-il à la nature qui est mesurée, comme au temps qui la mesure. Car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ni qui soit subsistant; ains⁷ y sont toutes choses ou nées, ou naissantes, ou mourantes. Au moyen de quoy ce serait péché de dire de Dieu, qui est le seul qui est, qu'il fut ou il sera. Car ces termes-là sont déclinaisons⁸, passages ou vicissitudes de ce qui ne peut durer ny demeurer en être. Par quoy il faut conclure que Dieu seul est, non point selon aucune mesure du temps, mais selon une éternité immuable et immobile, non mesurée par temps, ny sujette à aucune déclinaison; devant lequel rien n'est, ny ne sera après, ny plus nouveau ou plus récent, ains un réalement étant⁹, qui, par un seul maintenant emplit le toujours; et n'y a rien qui véritablement soit que luy seul, sans qu'on puisse dire : Il a été, ou : Il sera; sans commencement et sans fin.

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen¹⁰ je veux joindre seulement ce mot d'un témoin de même condition¹¹, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me

1. Une réalité permanente et solide; 2. Tout à fait; 3. De prime abord; 4. Manifeste; 5. Sépare; 6. Partagé; 7. Mais; 8. Changements; 9. Mais un être ayant réellement l'existence; 10. Platon (*Théétète*); 11. Sénèque (*Questions naturelles*, I, Préface).

fournirait de matière sans fin : O la vile chose, dit-il, et abjecte¹, que l'homme, s'il ne s'élève au-dessus de l'humanité! (a) Voilà un bon mot et un utile désir, mais pareillement absurde. Car de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que de l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux². Ny qu' l'homme ne monte au-dessus de soy et de l'humanité : car il ne peut voir que de ses yeux, ny saisir que de ses prises. Il s'élèvera si Dieu lui prête extraordinairement la main; il s'élèvera, abandonnant et renonçant à ses propres moyens, et se laissant hausser et soulever par (b) les moyens purement célestes.

(c) C'est à notre foy chrétienne, non à sa vertu stoïque, de prétendre à cette divine et miraculeuse métamorphose³.

Livre II, chap. XII : « Apologie de Raymond de Sebonde. »

IV. — LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE : L'IDÉE DE LA MORT

Il ne nous faut guère de doctrine⁴ pour vivre à notre aise. Et Socrates nous apprend qu'elle est, en nous, et la manière de l'y trouver et de s'en aider. Toute cette notre suffisance⁵, qui est au delà de la naturelle, est à peu près vaine et superflue. C'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert. (d) « *Paucis opus est litteris ad mentem bonam*⁶. » Ce sont des excès fiévreux de notre esprit, instrument brouillon et inquiet. Recueillez-vous; vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort vrais, et les plus propres à vous servir à la nécessité⁷ : ce sont ceux qui font mourir un paysan et des peuples entiers aussi constamment⁸ qu'un philosophe. (e) Fussé-je mort moins allègrement avant qu'avoir vu les *Tusculanes*⁹? J'es-

Var. : (a) Voilà un bon mot et un utile désir, mais pareillement absurde (add. Exempl. de Bordeaux remplaçant : « Il n'est nul mot en toute sa secte stoïque plus véritable que celui-là; mais de faire... »). — (b) par la grâce divine mais non autrement (1580-1588). — (c) C'est à notre foy chrétienne..., à la fin (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (e) Fussé-je mort..., d'instruction que d'exercitation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Basse; 2. Contre nature; 3. Remarquer cette conclusion chrétienne et ce blâme lancé au stoïcisme au terme de cette longue méditation philosophique; 4. Science; 5. Habileté; 6. « Il ne faut guère de lettres à former une âme saine » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, cxi); 7. En cas de nécessité; 8. Avec autant de constance; 9. Œuvre philosophique de Cicéron.

time que non. Et quand je me trouve au propre¹, je sens que ma langue s'est enrichie, mon courage de rien; il est comme Nature me le forgea, et se targue² pour le conflit³ d'une marche⁴ populaire et commune. Les livres m'ont servi non tant d'instruction que d'exercitation⁵. Quoy⁶? si la science, essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvénients⁷ naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie⁸ leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a⁹ ses raisons et subtilités à nous en couvrir¹⁰. (a) Ce sont voirement¹¹ subtilités, par où elle nous éveille souvent bien vainement. Les auteurs, même plus serrés et plus sages¹², voyez autour d'un bon argument combien ils en sèment d'autres légers et, qui y regarde de près, incorporels¹³. Ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent...

A voir les efforts que Sénèque se donne pour se préparer contre la mort, à le voir suer d'ahan¹⁴ pour se roidir et pour s'assurer¹⁵ et se débattre si longtemps en cette perche¹⁶, j'eusse ébranlé sa réputation, s'il ne l'eût en mourant très vaillamment maintenue¹⁷. Son agitation si ardente, si fréquente, (b) montre qu'il était chaud et impétueux lui-même. « *Magnus animus remissius loquitur et securius*¹⁸. *Non est alius ingenio, alius animo color*¹⁹. » Il le faut convaincre à ses dépens. Et montre aucunement²⁰ qu'il était pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus dédaigneuse et plus détendue, elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasive : je croirais aysément que son âme avait les mouvements plus assurés et plus réglés. L'un, plus vif, nous pique et élance en sursaut, touche plus l'esprit. L'autre, plus rassis, nous informe, établit et conforte²¹ constamment²², touche plus l'entendement. (c) Celui-là ravit²³ notre jugement, cestuy-cy le gagne...

A quoi faire²⁴ nous allons nous gendarmant par ces efforts

Var. : (a) Ce sont voirement..., qui nous trompent (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) montre qu'il était chaud..., ses dépens. Et (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Celui-là ravit notre jugement; cestuy-cy le gagne (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Devant le fait lui-même. 2. S'arme (se garantir comme d'une tarce, d'un bouclier); 3. Pour la lutte; 4. D'une manière; 5. D'exercice; 6. Que dire?; 7. Malheurs; 8. Imagination; 9. Qu'elle n'a imprimé; 10. Pour nous mettre à couvert; 11. Vraiment; 12. Les plus stricts et les plus savants; 13. Sans corps, sans substance; 14. Avec grand effort (le mot est une onomatopée); 15. Se donner de l'assurance; 16. Ce perchoir; 17. On sait que Sénèque s'est suicidé; 18. « Une grande âme s'exprime avec plus de calme et de sérénité » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, cxv); 19. « L'esprit n'a pas une teinte différente de l'âme » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, cxiv); 20. En quelque manière; 21. Réconforte; 22. Avec constance; 23. Emporte (comme malgré lui) 24. Pourquoi.

de la science? Regardons à terre¹ les pauvres gens que nous y voyons épandus², la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ny Aristote ny Caton³, ny exemple, ny précepte : de ceux-là tire Nature tous les jours des effets de constance et de patience⁴, plus purs et plus roides⁵ que ne sont ceux que nous étudions si curieusement⁶ en l'école. Combien en vois-je ordinairement, qui méconnaissent⁷ la pauvreté? combien qui désirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celui-là qui fouit⁸ mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils. Les noms même de quoi ils appellent les maladies en adoucissent et amolissent l'âpreté : la phtisie, c'est la toux pour eux; la dysenterie, dévoiement⁹ d'estomac; une pleurésie, c'est un morfondement¹⁰; et selon qu'¹¹ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien grièves¹² quand elles rompent¹³ leur travail ordinaire; ils ne s'alitent que pour mourir. (a) « *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est*¹⁴. »

J'écrivais cecy environ le temps qu'une forte charge de nos troubles se croupit¹⁵ plusieurs mois de tout son poids, droit sur moy¹⁶...

Or lors, quel exemple de résolution¹⁷ ne vîmes-nous en la simplicité de tout ce peuple? Généralement chacun renonçait au soin de la vie. Les raisins demeurèrent suspendus aux vignes, le bien principal du pays, tous indifféremment¹⁸ se préparant et attendant la mort à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effrayée qu'il semblait qu'ils eussent compromis¹⁹ à cette nécessité et que ce fût une condamnation universelle et inévitable. Elle est toujours telle²⁰. Mais à combien peu tient la résolution au mourir : la distance et différence de quelques heures, la seule considération de la compagnie nous en rend l'appréhension diverse²¹. Voyez ceux-cy : pour ce qu'ils meurent

Var. : (a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Sur la terre; 2. Répandus, disséminés çà et là; 3. *Aristote* : philosophe célèbre; *Caton* : type du stoïcien qui applique ses théories à la vie quotidienne; 4. Endurance; 5. Vigoureux; 6. Avec tant de soin; 7. Ne connaissent pas, ne se soucient pas de; 8. Creuse, retourne; 9. Le fait de sortir de la voie, de la marche régulière; 10. Refroidissement (terme de l'art vétérinaire); 11. Dans la mesure où; 12. Graves; 13. Interrompent; 14. « Cette vertu toute simple et facile s'est changée en une science obscure et subtile. » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, xcv); 15. S'appesantit; 16. Allusion sans doute à l'époque où l'armée de Turenne occupa le Périgord (1585); 17. Fermeté; 18. Avec indifférence; 19. S'en fussent remis (le sens du mot est resté dans le substantif : un compromis); 20. La mort est toujours inévitable; 21. Le sentiment tout autre.

en même mois, enfants, jeunes, vieillards, ils ne s'étonnent plus, ils ne se pleurent plus. J'en vis qui craignaient de demeurer derrière comme en une horrible solitude; et n'y connus communément autre soin¹ que des sépultures : il leur fâchait de voir les corps épars emmy² les champs, à la mercy des bêtes, qui y peuplèrent³ incontinent⁴. Tel, sain, faisait déjà sa fosse; d'autres s'y couchaient encore vivants. Et un manœuvre des miens à tout⁵ ses mains et ses pieds attira sur soy la terre en mourant : était-ce pas s'abrier⁶ pour s'endormir plus à son aise? (a) D'une entreprise en hauteur aucunement⁷ pareille à celle des soldats Romains qu'on trouva, après la journée de Cannes, la tête plongée dans des trous, qu'ils avaient faits et comblés de leurs mains en s'y suffoquant. Somme⁸, toute une nation fut incontinent, par usage⁹, logée en une marche¹⁰ qui ne cède en roideur¹¹ à aucune résolution étudiée et consultée¹².

La plupart des instructions de la science à nous encourager ont plus de montre¹³ que de force, et plus d'ornement que de fruit. Nous avons abandonné Nature et luy voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menait si heureusement et si sûrement. Et cependant les traces de son instruction et ce peu qui, par le bénéfice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe¹⁴ rustique d'hommes impolis¹⁵, la science est contrainte de l'aller tous les jours empruntant, pour en faire patron¹⁶ à ses disciples de constance, d'innocence et de tranquillité. Il fait beau voir que ceux-ci, pleins de tant de belle connaissance, aient à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premières actions de la vertu, et que notre sapience¹⁷ apprenne des bêtes mêmes les plus utiles enseignements aux plus grandes et nécessaires parties de notre vie : comme il nous faut vivre et mourir, ménager nos biens, aimer et élever nos enfants, entretenir justice, singulier témoignage de l'humaine maladie; et que cette raison qui se manie à notre poste¹⁸, trouvant toujours quelque diversité et nouvelleté¹⁹, ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature...

Var. : (a) D'une entreprise en hauteur..., incontinent, par usage (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Souci; 2. Au milieu; 3. Pullulèrent; 4. Sur-le-champ; 5. Avec; 6. Abri a donné régulièrement abrier (cf. pli : plier). Le t euphonique n'est apparu qu'après le xvi^e siècle; 7. A peu près; 8. En somme, bref; 9. Par la pratique; 10. Haussée à un degré de courage; 11. Fermeté; 12. Délibérée; 13. D'apparence; 14. Foule; 15. Grossiers, sans instruction; 16. Modèle; 17. Sagesse; 18. A notre fantaisie; 19. Nouveauté.

A quoy nous sert cette curiosité de préoccuper¹ tous les inconvénients² de l'humaine nature, et nous préparer avec tant de peine à l'encontre de ceux mêmes qui n'ont à l'aventure³ point à nous toucher? (a) « *Parem passis tristitiam facit pati posse*⁴. » Non seulement le coup, mais le vent nous frappe. Ou comme les plus fiévreux, car certes c'est fièvre, aller dès à cette heure vous faire donner le fouet, parce qu'il peut advenir que fortune vous le fera souffrir un jour, (b) et prendre votre robe fourrée dès la Saint-Jean parce que vous en aurez besoin à Noël? Jettez-vous en l'expérience des maux qui vous peuvent arriver, nommément⁵ des plus extrêmes : éprouvez-vous là, disent-ils, assurez-vous là⁶. Au rebours, le plus facile et plus naturel serait en décharger même sa pensée. Ils ne viendront pas assez tôt, leur vray être ne nous dure pas assez⁷, il faut que notre esprit les étende et allonge et qu'avant la main⁸ il les incorpore en soy et s'en entretienne, comme s'ils ne pesaient⁹ pas raisonnablement à nos sens. (c) Ils pèseront assez quand ils y seront, dit un des maîtres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure¹⁰. Cependant¹¹ favorise-toy; crois ce que tu aimes le mieux. Que te sert-il d'aller recueillant¹² et prévenant ta male¹³ fortune, et de perdre le présent par la crainte du futur, et être à cette heure misérable parce que tu le dois être avec le temps? Ce sont ses mots. La science nous fait volontiers un bon office de nous instruire bien exactement des dimensions des maux,

*Curis acuens mortalia corda*¹⁴.

Ce serait dommage si partie de leur grandeur échappait à notre sentiment et connaissance.

Il est certain qu'à la plupart la préparation à la mort a donné plus de tourment que n'a fait la souffrance¹⁵. (d) Il fut jadis véritablement dit, et par un bien judicieux auteur : « *Minus afficit sensus fatigatio quam cogitatio*¹⁶. »...

Var. : (a) *Parem passis*..., le vent nous frappe (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) et prendre votre robe fourrée..., à Noël (add. Exempl. de Bordeaux). —

(c) Ils pèseront assez... Ce sont ses mots (add. Exempl. de Bordeaux). —

(d) Il fut jadis véritablement..., *quam cogitatio* (add. Exempl. de Bordeaux).

1. De songer d'avance à; 2. Souffrances; 3. Peut-être; 4. « L'éventualité de la douleur affecte autant que la douleur même » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV); 5. Particulièrement; 6. Gagnez-en une parfaite assurance; 7. Ne nous paraît pas assez long; 8. D'avance; 9. Étaient pénibles; 10. Le stoïcien Sénèque (*Lettres à Lucilius*, XIII); 11. En attendant; 12. Accueillant; 13. Mauvaise; 14. « Aiguillant par des soucis l'esprit des mortels » (Virgile, *Géorgiques*, I, 123); 15. Le fait de la subir (la mort); 16. « Nos sens sont moins affectés par la souffrance physique que par l'imagination » (Quintilien, *Institution oratoire*, I, XII).

Nous troublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie. (a) L'une nous ennuye¹, l'autre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous préparons; c'est chose trop momentanée. (b) Un quart d'heure de passion² sans conséquence, sans nuisance, ne mérite pas des préceptes particuliers. A dire vray, nous nous préparons contre les préparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort toujours devant les yeux, de la prévoir et considérer avant le temps, et nous donne après les règles et les précautions pour prouvoir³ à ce que cette prévoyance et cette pensée ne nous blesse. Ainsi font les médecins qui nous jettent aux maladies, afin qu'ils aient où employer leurs drogues et leur art⁴. (c) Si nous n'avons su vivre, c'est injustice de nous apprendre à mourir, et de difformer⁵ la fin de son tout. Si nous avons su vivre constamment et tranquillement, nous saurons mourir de même. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira. « *Tota philosophorum vita commentatio mortis est*⁶. » Mais il m'est avis que c'est bien le bout, non pourtant le but de la vie, c'est sa fin, son extrémité, non pourtant son objet. Elle doit être elle-même à soy sa visée⁷, son dessein; son droit étude⁸ est se régler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs autres offices⁹ que comprend ce général et principal chapitre de savoir vivre, est cet article de savoir mourir; et des plus légers si¹⁰ notre crainte ne luy donnait poids.

A les juger par l'utilité et par la vérité naïve¹¹, les leçons de la simplicité ne cèdent guère à celles que nous prêche la doctrine¹² au contraire. Les hommes sont divers en goût et en force; il les faut mener à leur bien selon eux, et par routes diverses. (d) « *Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes*¹³. » Je ne vis jamais paysan de mes voisins entrer en cogitation¹⁴ de quelle contenance et assurance il passerait cette heure dernière. Nature luy apprend à ne songer à la

Var. : (a) L'une nous ennuye, l'autre nous effraye (add. Exempl. de Bordeaux).

— (b) Un quart d'heure de passion..., des préceptes particuliers (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Si nous n'avons su vivre..., ne lui donnait poids (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Nous cause un regret torturant; 2. D'endurance passive; 3. Pourvoir; 4. Pointe contre les médecins (ce n'est pas la seule qu'on rencontre chez Montaigne); 5. Détourner en la faussant; 6. « La vie des philosophes tout entière est une étude de la mort » (Cicéron, *Tusculanes*, I, xxx); 7. Son but; 8. Son étude directe (*étude* est masculin chez Montaigne); 9. Devoirs; 10. Il serait des plus légers si...; 11. Naturelle, pure et simple; 12. Science; 13. « Sur quelque rivage que me jette la tempête, j'y aborde en hôte » (Horace, *Épîtres*, I, 1, 15); 14. Pensée.

mort que quand il se meurt. Et lors, il y a meilleure grâce qu'Aristote, lequel la mort presse¹ doublement, et par elle, et par une si longue prévoyance. Pourtant fut-ce l'opinion de César que la moins pourpensée² mort était la plus heureuse et plus déchargée³. (*) « *Plus dolet quam necesse est, qui ante dolet quam necesse est*⁴. » L'aigreur de cette imagination naît de notre curiosité⁵. Nous nous empêchons toujours ainsi, voulant devancer et régenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs⁶ d'en dîner plus mal, tous sains⁷, et se refroigner⁸ de l'image de la mort. Le commun n'a besoin ny de remède ny de consolation qu'au coup, et n'en considère qu'autant justement qu'il en sent¹⁰. Est-ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faute d'appréhension¹¹ du vulgaire luy donne cette patience aux maux présents et cette profonde nonchalance¹³ des sinistres accidents futurs? (b) que leur âme, pour être crasse et obtuse¹⁴, est moins pénétrable et agitable. Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons d'ores en avant¹⁵ école de bêtise. C'est l'extrême fruit que les sciences nous permettent, auquel celle-cy¹⁶ conduit si doucement ses disciples.

Livre III, chap. XII : « De la physionomie. »

V. — LES JUGEMENTS DE LA CONSCIENCE INDIVIDUELLE : LA TORTURE, LA CRUAUTÉ, LA CONQUÊTE DU NOUVEAU MONDE

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes¹⁷ et semble que ce soit plutôt un essay de patience¹⁸ que la vérité. (c) Et celui qui les peut souffrir, cache la vérité, et celui qui ne les peut souffrir. Car pourquoy la douleur me fera elle plutôt confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est plus? Et, au rebours, si celui qui

Var. : (*) La citation et la suite : ... qu'il en sent (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) que leur âme..., et agitable (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Et celui qui les peut souffrir..., qui ne les peut souffrir (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Accable; 2. Envisagée d'avance; 3. Légère. L'opinion de César a été rapportée par Suétone (César, LXXXVII); 4. « C'est souffrir plus qu'il n'est nécessaire que de souffrir avant que ce ne soit nécessaire » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XLVIII); 5. Inquiétude; 6. Entravons; 7. Il n'appartient qu'aux savants; 8. Bien qu'en bonne santé; 9. Prendre une mine renfrognée, attristée; 10. Et ne s'y arrête que dans la mesure même de l'impression qu'il en reçoit; 11. D'imagination; 12. Endurance; 13. Indifférence; 14. Parce qu'elle est épaisse et obtuse; 15. Dorénavant, à partir de maintenant; 16. La bêtise; 17. Tortures; 18. Endurance.

n'a pas fait ce de quoy on l'accuse, est assez patient¹ pour supporter ces tourments, pourquoy ne le sera celui qui l'a fait, un si beau guerdon² que de la vie luy étant proposé? Je pense que le fondement de cette invention est appuyé sur la considération de l'effort³ de la conscience. Car, au coupable, il semble qu'elle aide à la torture pour luy faire confesser sa faute, et qu'elle l'affaiblisse; et, de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de danger.

(a) Que ne dirait-on, que ne ferait-on pour fuir à si grièves⁴ douleurs?

(b) *Etiam innocentes cogit mentiri dolor*⁵.

D'où il advient que celui que le juge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le fasse mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur tête de fausses confessions. Entre lesquels je loge Philotas⁶, considérant les circonstances du procès qu'Alexandre luy fit et le progrès⁷ de sa gehenne.

Mais tant y a que c'est, dit-on, le moins mal que l'humaine faiblesse ait pu inventer.

(c) Bien inhumainement pourtant et bien inutilement, à mon avis! Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les en appellent⁸, estiment horrible et cruel de tourmenter et dérompre⁹ un homme de la faute duquel vous êtes encore en doute. Que peut-il mais¹⁰ de votre ignorance? Êtes-vous pas injustes, qui, pour ne le tuer sans occasion¹¹, luy faites pis que le tuer? Qu'il soit ainsi¹²: Voyez combien de fois il aime mieux mourir sans raison que de passer par cette information¹³ plus pénible que le supplice, et qui souvent, par son âpreté, devance le supplice, et l'exécute. Je ne sais d'où je tiens ce conte, mais il rapporte¹⁴ exactement la conscience de notre justice: Une femme de village accusait devant un général d'armée, grand justicier, un soldat pour avoir arra-

Var. : (a) Que ne dirait-on..., de sa géhenne (1588). — (b) *Etiam innocentes...*, innocent et gehenné (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Bien inhumainement... (à la fin) [add. Exempl. de Bordeaux].

1. Endurant; 2. Récompense; 3. La force; 4. Graves (on n'emploie plus l'adjectif *griev*, mais on emploie encore l'adverbe : *grièvement*); 5. « La douleur force à mentir même les innocents » (Publius Syrus); 6. Général macédonien, lapidé par ordre d'Alexandre le Grand en 330 avant J.-C., sur une accusation de complot; 7. Le cours; 8. Critiquent; 9. Mettre en pièces; 10. En quoi est-il responsable; 11. Sans raison; 12. La preuve qu'il en est ainsi; 13. Enquête; 14. Représente.

ché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restait à les substenter, cette armée ayant ravagé tous les villages à l'environ. De preuve, il n'y en avait point. Le général, après avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disait, d'autant qu'elle serait coupable de son accusation si elle mentait, et elle persistant, il fit ouvrir le ventre au soldat pour s'éclaircir de la vérité du fait. Et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive...

Livre II, chap. v : « De la conscience. »

Quant à moy, en la justice même, tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté, et notamment à nous qui devrions avoir respect¹ d'en envoyer les âmes en bon état; ce qui ne se peut, les ayant agitées et désespérées par tourments insupportables.

(^a) Ces jours passés, un soldat prisonnier ayant aperçu d'une tour où il était, qu'en la place des charpentiers commençaient à dresser leurs ouvrages, et le peuple à s'y assembler, tint² que c'était pour lui, et, entré en désespoir, n'ayant autre chose à³ se tuer, se saisit d'un vieux clou de charrette rouillé, que la fortune luy présenta, et s'en donna deux grands coups autour de la gorge; et, voyant qu'il n'en avait pu ébranler sa vie, s'en donna un autre tantôt après dans le ventre, de quoy il tomba en évanouissement. Et en cet état le trouve le premier de ses gardes qui entra pour le voir. On le fit revenir; et, pour employer le temps avant qu'il défaillit, on luy fit sur l'heure lire sa sentence qui était d'avoir la tête tranchée, de laquelle il se trouva infiniment réjoui et accepta à prendre du vin qu'il avait refusé; et remerciant les juges de la douceur inespérée de leur condamnation, dit que cette délibération de se tuer luy était venue par l'horreur de quelque plus cruel supplice, duquel luy avaient augmenté la crainte les apprêts⁴...

Je conseillerais que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office⁵, s'exerçassent contre les corps des criminels : car de les voir priver de sépulture, de les voir bouillir et mettre à quartiers⁶, cela toucherait quasi autant le vulgaire que les peines qu'on fait

Var. : (^a) Ces jours passés..., les apprêts (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Scrupule; 2. Crut; 3. Pour; 4. Qu'il avait craint davantage à cause des préparatifs. Le passage qu'on vient de lire est mutilé dans le manuscrit. L'édition de 1595 ajoute : « et sembla être délivré de la mort pour l'avoir changée »; 5. Dans le devoir; 6. En morceaux.

souffrir aux vivants, quoique par effet¹ ce soit peu, ou rien, (a) comme Dieu dit : « *Qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant*² » Et les poètes font singulièrement³ valoir l'horreur de cette peinture, et au-dessus de la mort :

*Heu ! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier*⁴.

(b) Je me rencontrai un jour à Rome sur le point qu'on défaisait Catena, un voleur insigne. On l'étrangla sans aucune émotion de l'assistance; mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnait coup, que le peuple ne suivit d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chacun eût prêté son sentiment à cette charogne⁵.

(c) Il faut exercer ces inhumains excès contre l'écorce, non contre le vif. Ainsi amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxès l'âpreté des lois anciennes de Perse⁶, ordonnant que les Seigneurs qui avaient failli en leur état, au lieu qu'on les soulait⁷ foiter⁸, fussent dépouillés, et leurs vêtements foitez pour eux; et, au lieu qu'on leur soulait arracher les cheveux, qu'on leur ôtât leur haut chapeau seulement...

Je vis en une saison en laquelle nous foisonnons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles; et ne voit-on rien aux histoires anciennes de plus extrême que ce que nous en essayons⁹ tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvais-je persuader, avant que je l'eusse vu, qu'il se fût trouvé des âmes si monstrueuses, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre : hacher et détrancher les membres d'autrui; aiguïser leur esprit à inventer des tourments inusités et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voylà

Var. : (a) comme Dieu dit : ..., *fœde divexarier* (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) Je me rencontrai..., à cette charogne (1582). — (c) Il faut exercer..., leur haut chapeau seulement (1588).

1. En réalité; 2. « Ils tuent le corps et après, ils ne peuvent rien faire de plus » (Saint Luc, XII, 4); 3. Particulièrement; 4. « Ah! ils traîneraient ignominieusement sur la terre les restes d'un roi à demi rôti, décharné jusqu'aux os et dégouttant d'un sang noir » (Ennius, cité par Cicéron, *Tusculanes*, I, XLIV); 5. A ce cadavre; 6. Cité par Plutarque (*Diets des anciens rois*); 7. Avait l'habitude de; 8. Fouetter; 9. Expérimentons.

l'extrême point où la cruauté puisse atteindre. ^(a) « *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat*¹. »

Livre II, chap. XI : « De la cruauté. »

Notre monde vient d'en trouver un autre² (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démones, les Sybilles et nous, avons ignoré cettuy-cy jusqu'asture³ ; non moins grand, plein⁴ et membru que luy, toutefois si nouveau et si enfant qu'on luy apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vêtements, ny blés, ny vignes. Il était encore tout nu au giron et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. C'était un monde enfant ; si ne l'avons-nous pas foité⁵ et soumis à notre discipline⁶ par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons pratiqué⁷ par notre justice et bonté, ny subjugué par notre magnanimité. La plupart de leurs réponses et des négociations faites avec eux témoignent qu'ils ne nous devaient rien⁸ en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable⁹ magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roy où tous les arbres, les fruits et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellemment formés en or comme, en son cabinet, tous les animaux qui naissaient en son État et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais, quant à la dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux mêmes. Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmy eux aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par deçà¹¹...

Var. : ^(a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère, ou par la crainte, seulement pour le voir expirer » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, xc) ; 2. Le Nouveau-Monde, découvert par Christophe Colomb en 1492 ; 3. Jusqu'à cette heure ; 4. Riche ; 5. Et cependant nous ne l'avons pas fouetté (comme des enfants) ; 6. Méthode d'éducation ; 7. Gagné ; 8. Qu'ils ne nous étaient inférieurs en rien ; 9. L'extraordinaire ; 10. Habileté ; 11. De ce côté-ci de l'Océan.

Que n'est tombée sous Alexandre ou sous ces anciens Grecs et Romains une si noble conquête, et une si grande mutation et altération de tant d'empires et de peuples sous des mains qui eussent doucement poly et défriché ce qu'il y avait de sauvage, et eussent conforté¹ et promu² les bonnes semences que nature y avait produites, mêlant non seulement à la culture des terres et ornements des villes les arts de deçà³, en tant qu'elles y eussent été nécessaires, mais aussi mêlant les vertus grecques et romaines aux originelles du pays! Quelle réparation eût-ce été, et quel amendement à toute cette machine⁴, que les premiers exemples et déportements⁵ nôtres qui se sont présentés par delà⁶ eussent appelé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu et eussent dressé entre eux et nous une fraternelle société et intelligence! Combien il eût été aisé de faire son profit d'âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart de si beaux commencements naturels! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexpérience à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui mit jamais à tel prix le service de la mercadence⁷ et de la trafique⁸. Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre : mécaniques⁹ victoires. Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités si misérables.

Livre III, chap. VI : « Des coches. »

1. Fortifié; 2. Facilité le développement; 3. De ce côté-ci de l'Océan; 4. L'ensemble du monde. Montaigne semble persuadé de la bonté de l'homme à l'état de nature. C'est l'idée de certains philosophes du XVIII^e siècle et de Rousseau en particulier que nous trouvons déjà exprimée ici; 5. Conduite; 6. De l'autre côté de l'Océan; 7. Du commerce; 8. Du trafic; 9. Brutales, sans intelligence. Les « arts mécaniques » désignaient autrefois les travaux manuels par opposition à ceux de l'intelligence.

VI. — ORGANISATION DE LA VIE MORALE :
MÉNAGER SA VOLONTÉ

Qui ne vit aucunement à autrui, ne vit guère à soy.
« *Qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse*¹. » La principale charge que nous ayons, c'est à chacun sa conduite, et est-ce pourquoy nous sommes icy². Comme qui oublierait de bien et saintement vivre, et penserait être quitte de son devoir en y acheminant et dressant les autres, ce serait un sot; tout de même, qui abandonne en son propre le sainement et gaiement vivre pour en servir autrui, prend à mon gré un mauvais et dénaturé parti.

Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend l'attention, les pas, les paroles, et la sueur et le sang au besoin :

*non ipse pro charis amicis
Aut patria timidus perire*⁴.

Mais c'est par emprunt et accidentellement, l'esprit se tenant toujours en repos et en santé, non pas sans action mais sans vexation⁵, sans passion. L'agir simplement luy coûte si peu, qu'en dormant même il agit. Mais il luy faut donner le branle⁶ avec discrétion⁷ : car le corps reçoit les charges qu'on luy met sus, justement selon qu'elles sont⁸ l'esprit les étend et les appesantit souvent à ses dépens leur donnant la mesure que bon luy semble. On fait pareille choses avec divers efforts et différente contention⁹ de volonté. L'un va bien sans l'autre¹⁰. Car combien de gens se hasardent tous les jours aux guerres, dequoy il ne leur chaut¹¹, et se pressent aux dangers des batailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voisin sommeil¹²? Tel en sa maison, hors de ce danger, qu'il n'oserait avoir regardé, est plus passionné de l'issue de cette guerre et en a l'âme plus travaillée qu'en a le soldat qui y emploie son sang et sa vie. J'ay pu me mêler¹³ des charges publiques sans me départir de moy de la largeur d'une ongle¹⁴, et me donner à autrui sans m'ôter à moy.

1. « Sachez que, quand on est ami de soi-même, on est ami de tout le monde » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, vi). 2. En ce monde; 3. Pour ce qui le concerne; 4. « Je ne crains pas de donner ma vie pour mes chers amis, pour ma patrie » (Horace, *Odes*, IV, ix, 51); 5. Agitation; 6. Le mouvement; 7. Avec mesure; 8. Dans la mesure exactement qu'elles ont; 9. Effort; 10. L'action va bien sans passion; 11. Qui ne leur importent pas; 12. Le sommeil de la nuit prochaine; 13. M'occuper; 14. Ongle est féminin chez Montaigne.

Cette âpreté et violence de désir empêche, plus qu'elle ne sert, à la conduite de ce qu'on entreprend, nous remplit d'impatience envers les événements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de soupçon envers ceux avec qui nous négocions. Nous ne conduisons jamais bien la chose de laquelle nous sommes possédés et conduits;

*male cuncta ministrat
Impetus¹.*

Celui qui n'y emploie que son jugement et son adresse, il y procède plus gaiement : il feint, il ploie, il diffère tout à son aise, selon le besoin des occasions; il faut d'atteinte², sans tourment et sans affliction, prêt et entier pour une nouvelle entreprise; il marche toujours la bride à la main. En celui qui est enivré de cette intention violente et tyrannique³, on voit par nécessité beaucoup d'imprudence et d'injustice; l'impétuosité de son désir l'emporte : ce sont mouvements téméraires⁴, et, si fortune n'y prête beaucoup, de peu de fruit...

La plupart de nos vacations⁵ sont farcesques⁶. « *Mundus universus exercet histrioniam*⁷. » Il faut jouer dûment⁸ notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence il n'en faut pas faire une essence réelle, ny de l'étranger le propre. Nous ne savons pas distinguer la peau de la chemise. C'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poitrine⁹. J'en vois qui se transforment et se transsubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux êtres qu'ils entreprennent de charges, et qui se prélatent¹⁰ jusques au foie et aux intestins, et entraînent leur office¹¹ jusques en leur garde-robe. Je ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades¹² qui les regardent de celles qui regardent leur commission¹³, ou leur suite, ou leur mule. « *Tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*¹⁴. » Ils enflent et grossissent leur âme et leur discours naturel à la hauteur de leur siège magistral. Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire. Pour être¹⁵ avocat ou financier,

1. « La passion fait tout mal » (Stace, *Thébaïde*, x, 704); 2. Il manque le but; 3. De cette tension de la volonté... qui le tyrannise; 4. Inconsidérés; 5. Occupations; 6. Tiennent de la comédie; 7. « Le monde entier joue la comédie » (Pétrone); 8. Comme nous le devons; 9. Le cœur, les sentiments; 10. Qui se font prélats; 11. Leur fonction, leur devoir; 12. Coups de bonnet, saluts; 13. Charge; 14. « Ils s'abandonnent à leur haute fortune au point d'en oublier la nature » (Quinte-Curce, III, II, 18); 15. Parce qu'on est.

il n'en faut pas méconnaître la fourbe qu'il y a en telles vacations. Un honnête homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son métier, et ne doit pourtant en refuser l'exercice : c'est l'usage de son pays, et il y a du profit. Il faut vivre du monde et s'en prévaloir tel qu'on le trouve. Mais le jugement d'un Empereur doit être au-dessus de son empire¹, et le voir² et considérer comme accident³ étranger; et luy, doit savoir jouir de soy à part et se communiquer, comme Jacques et Pierre, au moins à soy-même.

Livre III, chap. x : « De ménager sa volonté. »

VII. — LES IDÉES CONSERVATRICES DE MONTAIGNE

Il y a grand doute, s'il se peut trouver aussi évident profit au changement d'une loy reçue, telle qu'elle soit⁴, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police⁵, c'est comme un bâtiment de diverses pièces jointes ensemble, d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en ébranler une, que tout le corps ne s'en sente⁶...

Je suis dégoûté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte, et ay raison, car j'en ay vu des effets très dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploité⁷, mais on peut dire avec apparence, que par accident elle a tout produit et engendré : voire et les maux et ruines, qui se font depuis sans elle, et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez⁸,

*Heu patior telis vulnera facta meis*⁹.

Ceux qui donnent le branle¹⁰ à un état sont volontiers¹¹ les premiers absorbés en sa ruine. (a) Le fruit du trouble ne demeure guère à celui qui l'a ému¹², il bat et brouille l'eau pour d'autres pêcheurs¹³. La liaison et texture de cette

Var. : (a) Le fruit du trouble..., pour d'autres pêcheurs (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Son pouvoir d'empereur; 2. Et il doit le voir (son empire); 3. Circonstance fortuite; 4. Quelle qu'elle soit; 5. Une organisation sociale et politique; 6. Ressente; 7. Achievé; 8. A s'en prendre à soi-même (expression populaire). La « nouvelleté » dont il parle ici, c'est la Réforme; 9. « Hélas! je souffre des blessures que je me suis faites avec mes propres armes » (Ovide, *Épître de Phyllis à Démophon*, v. 48); 10. Mettent en mouvement; 11. Facilement, généralement; 12. Mis en mouvement, provoqué; 13. Image qui fait songer à l'expression populaire : « des pêcheurs en eau trouble ».

monarchie et ce grand bâtiment¹ ayant été démis et dissout, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture et d'entrée à parcellles injures². ^(a) La majesté royale, dit un ancien, s'avale³ plus difficilement du sommet au milieu qu'elle ne se précipite du milieu à fond.

Mais si les inventeurs⁴ sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se jeter en des exemples, desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, même au mal faire, ceux-ci doivent aux autres la gloire de l'invention, et le courage du premier effort.

Toutes sortes de nouvelle débauche⁵ puisent heureusement⁶ en cette première et féconde source, les images et patrons à troubler notre police⁷. On lit en nos lois mêmes, faites pour le remède de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toute sorte de mauvaises entreprises; et nous advient, ce que Thucydides dit⁸ des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics on les baptisait de mots nouveaux plus doux, pour leur excuse, abâtardissant et amolissant leurs vrais titres. C'est, pourtant, pour réformer nos consciences et nos créances⁹. « *Honesta oratio est*¹⁰. » Mais le meilleur prétexte de nouveleté est très dangereux : « *Adeo nihil motum ex antiquo probabile est*¹¹. » Si¹² me semble-t-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et présomption, d'estimer ses opinions jusque-là que, pour les établir, il faille renverser une paix publique, et introduire tant de maux inévitables et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'état, en chose de tel poids¹³; et les introduire en son pays propre. ^(b) Est-ce pas mal ménagé¹⁴, d'avancer¹⁵ tant de vices certains et connus, pour combattre des erreurs contestées et débattables¹⁶? Est-il quelque pire espèce de

Var. : ^(a) La majesté royale..., du premier effort (add. Exempl. de Bordeaux).

— ^(b) Est-ce pas mal ménagé..., naturelle connaissance (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Ensemble (ici État); 2. Dommages; 3. S'abaisse; 4. Les inventeurs sont, dans la pensée de Montaigne, les protestants qui les premiers se sont révoltés contre le roi; les imitateurs sont les catholiques de la Ligue, révoltés eux aussi après 1585. Ces remarques écrites sous l'impression des guerres civiles et religieuses traduisent bien l'état d'esprit de Montaigne entre 1580 et 1592; 5. Désordres politiques; 6. Abondamment (ironique); 7. Organisation politique; 8. Thucydide (III, 52); 9. Entendez : c'est pour « réformer » nos consciences et nos croyances que les protestants ont ruiné la France; 10. « Le prétexte est honnête! » (Térence, *Andrienne*, I, 1, 114); 11. « Tant il est vrai qu'aucun changement ne mérite approbation » (Tite-Live, XXXIV, LIV); 12. Ainsi; 13. Les changements d'état en chose si importante; 14. Arrangé; 15. De faire progresser; 16. Contestables.

vices, que ceux qui choquent la propre conscience et naturelle connaissance?...

La religion chrétienne a toutes les marques d'extrême justice et utilité; mais nulle plus apparente¹, que l'exacte recommandation de l'obéissance du magistrat², et manutention³ des polices⁴. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience⁵ divine, qui, pour établir le salut du genre humain et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le péché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de notre ordre politique; et a soumis son progrès, et la conduite d'un si haut effet et si salutaire, à l'aveuglement et injustice de nos observations⁷ et usances⁸ : y laissant courir le sang innocent de tant d'élus ses favoris, et souffrant une longue perte d'années à mûrir ce fruit inestimable⁹.

Il y a grand à dire¹⁰, entre la cause de celui qui suit les formes et les lois de son pays, et celui qui entreprend de les régenter et changer. Celui-là allègue pour son excuse la simplicité, l'obéissance et l'exemple : quoy qu'il fasse, ce ne peut être malice¹¹, c'est pour le plus, malheur. (a) « *Qui est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas*¹². »

Outre ce que dit Isocrates¹³, que la défectuosité a plus de part à la modération que n'a l'excès. L'autre est en bien plus rude party, car qui se mêle de choisir et de changer usurpe l'autorité de juger, et se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduit (b) Cette si vulgaire considération m'a fermi en mon siège¹⁴ et tenu ma jeunesse même, plus téméraire, en bride : de ne charger mes épaules d'un si lourd faix, que de me rendre répondant d'une science de telle importance¹⁵, et oser en cette-cy¹⁶ ce qu'en sain jugement je ne pourrais oser en la plus facile de celles auxquelles on m'avait instruit, et auxquelles la témérité¹⁷ de juger est de nul préjudice : me semblant très inique de vouloir soumettre les constitutions et observances publiques et immobiles à l'instabilité d'une

Var. : (a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Cette si vulgaire considération..., détourner et innover (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Évidente; 2. De l'autorité; 3. Maintien; 4. Organisations politiques et sociales. 5. Sagesse; 6. À la faveur de; 7. Observances, coutumes; 8. Usages; 9. Permettant que de nombreuses années soient perdues pour permettre à ce fruit inestimable (le salut du genre humain) de mûrir; 10. Beaucoup de différence; 11. Méchanceté; 12. « Est-il en effet quelqu'un que puisse laisser indifférent une antiquité attestée et confirmée par les plus éclatants témoignages » (Cicéron, *De divinatione*, I, xx); 13. Orateur grec (cf. *Discours à Nicoclès*, IX, xxxiii); 14. Affermi en ma position; 15. La politique; 16. En celle-ci; 17. Légèreté.

privée fantaisie¹ (la raison privée n'a qu'une juridiction privée) et entreprendre sur les lois divines ce que nulle police² ne supporterait aux civiles, auxquelles encore que l'humaine raison ait beaucoup plus de commerce³, si⁴ sont elles souverainement juges de leurs juges; et l'extrême suffisance⁵ sert à expliquer et étendre l'usage qui en est reçu, non à le détourner et innover...

Dieu le sache, en notre présente querelle, où il y cent articles à ôter et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement reconnu les raisons et fondements de l'un et l'autre party? C'est un nombre, si c'est nombre, qui n'aurait pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre presse⁶, où va elle? sous quelle enseigne se jette elle à quartier⁷? Il advient de la leur, comme des autres médecines faibles et mal appliquées : les humeurs qu'elle voulait purger en nous, elle les a échauffées, exaspérées et aigries par le conflit, et si⁸ nous est demeurée dans le corps. Elle n'a su nous purger par sa faiblesse, et nous a cependant affaiblis, en manière que nous ne la pouvons vider⁹ non plus¹⁰, et ne recevons de son opération que des douleurs longues et intestines¹¹.

Livre I^{er}, chap. xxiii :

« De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue. »

Je vois par notre exemple que la société des hommes se tient et se coud¹², à quelque prix que ce soit. En quelque assiette qu'on les couche¹³, ils s'appilent¹⁴ et se rangent en se remuant et s'entassant, comme des corps mal unis qu'on empoche sans ordre trouvent d'eux-mêmes la façon de se joindre et s'emplacer les uns parmi les autres, souvent mieux que l'art ne les eût su disposer. Le Roy Philippus¹⁵ fit un amas des plus méchants hommes et incorrigibles qu'il put trouver, et les logea tous en une ville qu'il leur fit bâtir, qui en portait le nom. J'estime qu'ils dressèrent des vices mêmes une contexture politique entre eux et une commode et juste¹⁶ société.

1. D'une imagination particulière; 2. Gouvernement; 3. Rapports; 4. Néanmoins; 5. Habileté; 6. Foule; 7. A l'écart; 8. Et ainsi; 9. Évacuer; 10. Pas plus qu'auparavant; 11. Remarquer l'image; 12. Image frappante : la société humaine est comme un vêtement dont les éléments sont cousus ensemble; 13. En quelque position qu'on les mette; 14. Le mot est formé comme le mot *empiler* et a le même sens; 15. Anecdote rapportée par Plutarque (*De la curiosité*, x); 16. Une société bien adaptée et régulière.

Je vois, non une action, ou trois, ou cent, mais des mœurs monstrueuses en inhumanité surtout et déloyauté, qui est pour moy la pire espèce des vices, que je n'ay point le courage de les concevoir sans horreur; et les admire¹ quasi autant que je les déteste. L'exercice de ces méchancetés insignes porte marque de vigueur et force d'âme autant que d'erreur et dérèglement. La nécessité compose² les hommes et les assemble. Cette couture fortuite se forme, après, en lois; car il en a été d'aussi farouches qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutefois ont maintenu leurs corps avec autant de santé et longueur de vie que celles de Platon et Aristote sauraient faire.

Et certes toutes ces descriptions de police³, feintes⁴ par art, se trouvent ridicules et inaptes⁵ à mettre en pratique. Ces grandes et longues altercations⁶ de la meilleure forme de société et des règles plus commodes à nous attacher, sont altercations propres seulement à l'exercice de notre esprit; comme il se trouve es arts⁷ plusieurs sujets qui ont leur essence en l'agitation et en la dispute⁸, et n'ont aucune vie hors de là. Telle peinture de police⁹ serait de mise en un nouveau monde, mais nous prenons les hommes obligés¹⁰ déjà et formés à certaines coutumes; nous ne les engendrons pas comme Pyrrha¹¹ ou comme Cadmus¹². Par quelque moyen que nous ayons loy¹³ de les redresser et ranger de nouveau, nous ne pouvons guère les tordre de leur pli accoutumé que nous ne rompons tout¹⁴. On demandait à Solon s'il avait établi les meilleures lois qu'il avait pu aux Athéniens : « Oui bien, répondit-il, de celles qu'ils eussent reçues¹⁵. »

(a) Varro s'excuse de pareil air¹⁶ : que s'il avait tout de nouveau à écrire de la religion, il dirait ce qu'il en croit, mais étant déjà reçue et formée, il en dira selon l'usage plus que selon la nature¹⁷.

Non par opinion, mais en vérité, l'excellente et meilleure police¹⁸ est à chacune nation celle sous laquelle elle s'es-

Var. : (a) Varro s'excuse..., selon la nature (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Je m'en étonne; 2. Arrange, associe; 3. Gouvernement; 4. Imaginées; 5. Impropre; 6. Discussions; 7. Dans les sciences; 8. Discussion; 9. Telle description d'une forme de gouvernement; 10. Liés; 11. Qui, avec Deucalion, repeupla le monde après le déluge en jetant des pierres qui, au contact avec le sol, devenaient des hommes; 12. Qui sema les dents du dragon tué par lui et vit sortir de terre une moisson de guerriers tout armés; 13. Pouvoir; 14. Remarquer le bon sens de Montaigne; 15. Cité par Plutarque (*Solon*, ix); 16. De pareille façon; 17. Cité par saint Augustin (*Cité de Dieu*, VI, iv); 18. Gouvernement.

maintenue. Sa forme et commodité essentielle dépend de l'usage. Nous nous déplaçons volontiers¹ de la condition présente. Mais je tiens pourtant que d'aller désirant le commandement de peu² en un état populaire, ou en la monarchie une autre espèce de gouvernement, c'est vice et folie.

Ayme l'état tel que tu le vois être :
S'il est royal, ayme la royauté;
S'il est de peu, ou bien communauté,
Ayme l'aussi, car Dieu t'y a fait naître³.

Ainsi en parlait le bon monsieur de Pibrac⁴, que nous venons de perdre, un esprit si gentil⁵, les opinions si saines, les mœurs si douces...

Rien ne presse⁶ un État que l'innovation : le changement donne seul forme⁷ à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se démanche on peut l'étayer : on peut s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous éloigne trop de nos commencements et principes. Mais d'entreprendre à refondre une si grande masse et à changer les fondements d'un si grand bâtiment, c'est à faire à ceux qui pour décrasser effacent, qui veulent amender les défauts particuliers par une confusion universelle et guérir les maladies par la mort, (a) « *non tam commutandarum quam evertendarum rerum cupidi*⁸ ». Le monde est inapte à se guérir; il est si impatient de ce qui le presse⁹ qu'il ne vise qu'à s'en défaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons par mille exemples, qu'il se guérit ordinairement à ses dépens : la décharge¹⁰ du mal présent n'est pas guérison, s'il n'y a en général¹¹ amendement de condition.

(a) La fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair : ce n'est que l'acheminement de sa cure. Il regarde au delà, d'y faire renaître la naturelle et rendre la partie à son dû être¹². Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le mâche¹³, il demeure court, car le bien ne

Var. : (a) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La fin du chirurgien... (à la fin) [add. Exempl. de Bordeaux].

1. Nous sommes ordinairement mécontents; 2. D'un petit nombre d'hommes; 3. Quatrain de Pibrac (les Quatrans du seigneur de Pibrac, contenant préceptes et enseignements utiles pour la vie de l'homme); 4. Gui Du Faur, seigneur de Pibrac (1529-1584), magistrat et diplomate célèbre. Ses quatrains eurent longtemps un très gros succès; 5. Bien né; 6. Rien ne bouleverse plus; 7. Donner forme veut dire : constituer; 8. « Moins ardents à changer qu'à détruire » (Cicéron, *De officiis*, II, 1); 9. Il supporte si mal ce qui lui pèse; 10. Le fait d'être déchargé; 11. Dans l'ensemble; 12. Remettre la partie malade en son état normal; 13. Le fait souffrir.

succède pas nécessairement au mal : un autre mal luy peut succéder, et pire, comme il advint aux tueurs de César¹, qui jetèrent la chose publique à tel point² qu'ils eurent à se repentir de s'en être mêlés. A plusieurs depuis, jusques à nos siècles, il est advenu de même. Les Français mes contemporanées³ savent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations ébranlent l'État et le désordonnent.

Livre III, chap. ix : « De la vanité. »

VIII. — LA CONCLUSION MORALE DES « ESSAIS » L'ART DE VIVRE

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enjointes pour notre besoin nous fussent aussi voluptueuses, et nous y convie non seulement par la raison, mais aussi par l'appétit⁴ : c'est injustice de corrompre ses règles.

Quand je vois et César et Alexandre, au plus épais de sa grande besogne, jouir si pleinement des plaisirs (a) naturels et par conséquent nécessaires et justes, je ne dis pas que ce soit relâcher son âme, je dis que c'est la roidir, soumettant par vigueur de courage à l'usage de la vie ordinaire ces violentes occupations et laborieuses pensées. (b) Sages s'ils eussent cru que c'était là leur ordinaire vacation⁵ celle-cy⁶ l'extraordinaire. Nous sommes de grands fols. Il a passé sa vie en oisiveté, disons-nous; je n'ay rien fait d'aujourd'huy. — Quoy, avez-vous pas vécu? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre⁷ de vos occupations. — Si on m'eût mis au propre des grands managements⁸, j'eusse montré ce que je savais faire. — Avez-vous su méditer et manier⁹ votre vie? vous avez fait la plus grande besogne de toutes. Pour se montrer et exploiter¹⁰ nature n'a que faire de fortune¹¹, elle se montre également en tous étages et derrière, comme sans rideau¹². Composer nos mœurs est notre office¹³, non pas composer des livres, et gagner,

Var. : (a) naturels et par conséquent nécessaires et justes (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) sages, s'ils eussent cru..., adminicules pour le plus (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Brutus et Cassius; 2. En un tel état; 3. Mes contemporains; 4. Le désir; 5. Occupation; 6. Celle-ci (leur grande besogne); 7. Brillante, glorieuse; 8. A même de traiter de grandes affaires; 9. Diriger; 10. Et pour être mise en œuvre; 11. D'une grande destinée; 12. Derrière un rideau aussi bien que sans rideau; 13. Devoir.

non pas des batailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à notre conduite. Notre grand et glorieux chef-d'œuvre, c'est vivre à propos. Toutes autres choses, régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules¹ et adminicules² pour le plus. Je prends plaisir de voir un général d'armée au pied d'une brèche qu'il veut tantôt³ attaquer, se prêtant tout entier et délivré⁴ à son devis⁵, entre ses amis; (a) et Brutus⁶, ayant le ciel et la terre conspirés à l'encontre de luy et de la liberté romaine, dérober à ses rondes quelque heure de nuit, pour lire et breveter⁷ Polybe⁸ en toute sécurité. C'est aux petites âmes, ensevelies du poids des affaires, de ne s'en savoir purement démêler, de ne les savoir et laisser et reprendre :

*ô fortes pejoræque passi,
Mecum sæpe, viri, nunc vino pellite curas ;
Cras ingens iterabimus æquor⁹.*

Soit par gosserie¹⁰, soit à certes¹¹, que le vin théologal et Sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins¹², je trouve que c'est raison qu'ils en dînent d'autant plus commodément et plaisamment qu'ils ont utilement et sérieusement employé la matinée à l'exercice de leur école. La conscience d'avoir bien dispensé¹³ les autres heures est un juste et savoureux condiment des tables. Ainsi ont vécu les sages...

Le relâchement et facilité honore, ce semble, à merveilles et sied mieux à une âme forte et généreuse. Epaminondas¹⁴ n'estimait pas que de se mêler à la danse des garçons de sa ville, de chanter, de sonner¹⁵, et s'y embesogner¹⁶ avec attention fut chose qui dérogeât à l'honneur de ses glorieuses victoires et à la parfaite réformation de mœurs qui était en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'aïeul¹⁷, personnage digne de l'opinion d'une origine céleste, il n'est rien qui luy donne plus de grâce que de le voir non-

Var. : (a) et Brutus..., en toute sécurité (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Appendices sans importance; 2. Moyens auxiliaires également sans importance; 3. Bientôt; 4. Libre de tout souci; 5. A sa conversation familière; 6. Cité par Plutarque (*Brutus*, I); 7. Annoter; 8. Historien grec du II^e siècle avant J.-C.; 9. « Courageux guerriers qui avez souvent partagé avec moi les pires épreuves, aujourd'hui noyez vos soucis dans le vin; demain nous voguerons sur la vaste mer » (Horace, *Odes*, I, VII, 30); 10. Que ce soit par plaisanterie (cf. *se gausser de*); 11. Sérieusement; 12. Entendez : les festins des théologiens et des maîtres en Sorbonne; 13. Employé; 14. Rapporté par Cornelius Nepos (*Epaminondas*, II); 15. Jouer des instruments de musique; 16. De s'y occuper; 17. Scipion l'Ancien (Scipion l'Africain), le vainqueur d'Hannibal (deuxième guerre punique).

chalamment et puérilement baguenaudant¹ à amasser et choisir des coquilles, et jouer à cornichon va devant² le long de la marine³ avec Lélius⁴, et, s'il faisait mauvais temps, s'amusant et se chatouillant⁵ à représenter par écrit en comédies⁶ les plus populaires et basses actions des hommes, (a) et, la tête pleine de cette merveilleuse entreprise d'Annibal et d'Afrique, visitant les écoles en Sicile⁷, et se trouvant aux leçons de la philosophie jusques à en avoir armé les dents⁸ de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome. Ny chose plus remarquable en Socrates que ce que, tout vieil, il trouve le temps de se faire instruire à baller⁹ et jouer des instruments, et le tient pour bien employé.

Cettuy-cy¹⁰ s'est vu en extase, debout, un jour entier et une nuit, en présence de toute l'armée grecque, surpris et ravi par quelque profonde pensée. (b) Il s'est vu, le premier parmy tant de vaillants hommes de l'armée, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps et le décharger de la presse¹¹ à vive force d'armes, et le premier emmy tout le peuple d'Athènes, outré comme luy d'un si indigne spectacle, se présenter à recourir¹² Theramenes, que les trente tyrans faisaient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista¹³ cette hardie entreprise qu'à la remontrance de Theramenes même, quoiqu'il ne fût suivi que de deux en tout... Il s'est vu, en la bataille Délienne¹⁴, relever et sauver Xénophon, renversé de son cheval. Il s'est vu continuellement marcher à la guerre et fouler la glace les pieds nus, porter même robe en hiver et en été, surmonter¹⁵ tous ses compagnons en patience de travail¹⁶, ne manger point autrement en festin qu'en son ordinaire. (c) Il s'est vu, vingt et sept ans, de pareil visage.

Var. : (a) et la tête pleine..., de ses ennemis à Rome (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Il s'est vu le premier..., Xénophon renversé de son cheval (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Il s'est vu vingt et sept ans..., les fers et le venin (add. Exempl. de Bordeaux).

1. S'amusant; 2. Jeu qui consiste à ramasser en courant des objets disposés à terre.
3. La mer; 4. Son ami. Episode rapporté par Cicéron (*De oratore*, II, vi); 5. S'excitant à.
6. Montaigne croit que Scipion aurait été l'auteur des comédies que nous avons sous le nom de Plaute. Cette hypothèse, émise par quelques critiques, est complètement abandonnée aujourd'hui, comme fausse; 7. Raconté par Tite-Live (XXIX, xix); 8. Fourni des prétextes aux attaques méchantes de; 9. Danser. C'est Xénophon qui le dit (*Banquet*, ii); 10. Celui-ci (Socrate). La plupart des détails qui sont donnés sur Socrate, ici, sont tirés de Platon (*Banquet*, xxxv et xxxvi); 11. De la foule (des ennemis) à Amphipolis, dit-on (424 avant J.-C.); 12. Délivrer Théramène, un des Trente, qui s'était élevé contre la tyrannie que ce groupe aristocratique faisait peser sur Athènes; il fut condamné à boire la ciguë en 404; 13. N'abandonna; 14. Bataille de Délos, toujours pendant la guerre du Péloponnèse. Ce détail est donné par Diogène Laërce (*Socrate*, II, xxii); 15. Surpasser; 16. En résistance à la fatigue.

porter¹ la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme²; et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers et le venin³. Mais cet homme-là était-il convié de boire à lut⁴ par devoir de civilité, c'était aussi celui de l'armée à qui en demeurait l'avantage; et ne refusait ny à jouer aux noisettes avec les enfants, ny à courir avec eux sur un cheval de bois; et y avait bonne grâce; car toutes actions, dit la philosophie, siéent également bien et honorent également le sage. On a de quoy, et ne doit-on⁵ jamais se lasser de présenter l'image de ce personnage à tous patrons et formes de perfection. (a) Il est fort peu d'exemples de vie pleins et purs, et fait-on tort à notre instruction, de nous en proposer tous les jours d'imbéciles⁶ et manqués⁷, à peine bons à un seul ply⁸, qui nous tirent arrière plutôt, corrupteurs plutôt que correcteurs⁹.

Le peuple se trompe : on va bien plus facilement par les bouts, où l'extrémité sert de borne d'arrêt et de guide, que par la voie du milieu, large et ouverte, et selon l'art que selon nature, mais bien moins noblement aussi, et moins recommandablement. (b) La grandeur de l'âme n'est pas tant tirer à mont¹⁰ et tirer avant comme savoir se ranger et circonscrire. Elle tient pour grand tout ce qui est assez, et montre sa hauteur à aimer mieux les choses moyennes que les éminentes. Il n'est rien si beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien et naturellement savoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage c'est mépriser notre être. Qui veut écarter son âme le fasse hardiment, s'il peut, lors que le corps se portera mal, pour la décharger de cette contagion; ailleurs au contraire, qu'elle l'assiste et favorise et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs et de s'y complaire conjugalement, y apportant, si elle est plus sage, la modération, de peur que par indiscretion¹¹ ils ne se confondent avec le déplaisir. (c) L'intempérance est peste de la volupté, et la

Var. : (*) Il est fort peu d'exemples..., plutôt que correcteurs (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La grandeur de l'âme..., que les éminentes (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) L'intempérance est peste..., singulière et exemplaire (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Supporter; 2. Sa femme Xanthippe avait, paraît-il, un caractère très acariâtre; 3. Le poison (la ciguë). Socrate fut condamné à mort et but la ciguë en 399 avant J.-C. Il était né en 468 avant J.-C.; 4. Boire à qui boira le plus; 5. On ne doit (Montaigne pratique souvent l'inversion après et); 6. Faibles; 7. Défectueux; 8. Pour nous donner un seul pli; 9. Montaigne a évidemment cherché le jeu de mots (*corrupteurs, correcteurs*); 10. Aller en haut; 11. Manque de mesure.

tempérance n'est pas son fléau : c'est son assaisonnement. Eudoxus¹, qui en établissait le souverain bien², et ses compagnons, qui la montèrent à si haut prix, la savourèrent en sa plus gracieuse douceur par le moyen de la tempérance qui fut en eux singulière et exemplaire. J'ordonne à mon âme de regarder et la douleur et la volupté de vue pareillement ^(a) réglée (« *eodem enim vitio est effusio animi in lætitia, quo in dolore contractio*³ ») et pareillement ferme, mais gaiement l'une, l'autre sévèrement, et, selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse d'en éteindre l'une que d'étendre l'autre⁴. (b) Le voir⁵ sainement les biens tire après soi le voir sainement les maux. Et la douleur à quelque chose de non évitable en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'évitable en sa fin excessive. Platon les accouple⁶, et veut que ce soit pareillement l'office de la fortitude⁷ combattre à l'encontre de la douleur et à l'encontre des immodérées et charmeresses blandices⁸ de la volupté. Ce sont deux fontaines auxquelles qui puise, d'où. quand et combien il faut, soit cité, soit homme, soit bête, il est bien heureux. La première, il la faut prendre par médecine et par nécessité, plus écharsement⁹; l'autre, par soif, mais non jusques à l'ivresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine sont les premières choses que sent un enfant; si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle. cela c'est vertu...

Pour moy, j'ayme la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire¹⁰ la nécessité de boire et de manger, (c) et me semblerait faillir non moins excusablement de désirer qu'elle l'eût double (« *Sapiens divitiarum naturalium quæsitior acerrimus*¹¹ »), ny que nous nous sustentions¹² mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides¹³ se privait d'appétit et se maintenait, ny que

Var. : (a) réglée (« *eodem...* ») et pareillement (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) Le voir sainement..., cela c'est vertu (add. Exempl. de Bordeaux). —

(c) et me semblerait faillir..., *quæsitior acerrimus*) [add. Exempl. de Bordeaux].

1. D'après Diogène Laërce (Eudoxus, VII, LXXXVIII); 2. Qui faisait de l'intempérance le souverain bien; 3. « La dilatation de l'âme dans la joie n'est pas moins blâmable que sa contraction dans la douleur » (Cicéron, *Tusculanes*, IV, XXXI); 4. Le jeu de mots (*éteindre, étendre*) est un peu forcé; 5. Le fait de voir (construction imitée du grec); 6. Phédon (III), traduction latine de Ficin (p. 60); 7. La fonction du courage (Platon, *Lois*, I, traduction latine de Ficin, p. 636); 8. Flatteries (latin : *blanditiæ*); 9. Parcimonieusement, chichement (italien *scarso*); 10. Qu'elle fût privée de; 11. « Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, CXIX); 12. Nous nous sustentions; 13. Rapporté par Plutarque (*Banquet des sept sages*, XIV).

le corps fût sans désir et sans chatouillement¹. Ce sont plaintes ingrates et iniques. J'accepte de bon cœur, et reconnaissant ce que Nature a fait pour moy, et m'en agrée et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout-puissant donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer. (a) Tout bon, il a fait tout bon. « *Omnia quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt*² »...

Nature est un doux guide, mais non pas plus doux que prudent³ et juste. (b) « *Intrandum est in rerum naturam, et penitus quid ea postulet, pervidendum*⁴. » Je quête⁵ partout sa piste : nous l'avons confondue de traces artificielles; (c) et ce souverain bien Académique et Péripatétique, qui est vivre selon icelle⁶, devient à cette cause difficile à borner et exprimer; et celui des Stoïciens, voisin à celui-là, qui est consentir à nature. Est-ce pas erreur d'estimer aucunes actions moins dignes de ce qu'elles sont nécessaires? Si⁸ ne m'ôteront-ils pas de la tête que ce ne soit un très convenable mariage du plaisir avec la nécessité, (d) avec laquelle, dit un Ancien⁹, les Dieux complotent toujours. A quoy faire¹⁰ démembrons-nous en divorce un bâtiment tissu d'une si jointe, et fraternelle correspondance? Au rebours, renouons-le par mutuels offices¹¹. Que l'esprit éveille et vivifie la pesanteur du corps, le corps arrête la légèreté de l'esprit et la fixe. (e) « *Qui velut summum bonum laudat animæ naturam, et tanquam malum naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit et carnem carnaliter fugit, quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina*¹². »

Il n'y a pièce¹³ indigne de notre soin en ce présent que Dieu nous a fait; nous en devons compte jusques à un poil. Et n'est pas une commission par acquit¹⁴ à l'homme de conduire l'homme selon sa condition : elle est expresse, naïve¹⁵ et très principale¹⁶, et nous l'a le Créateur donnée sérieuse-

Var. : (a) Tout bon..., *digna sunt* » (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) et ce souverain bien..., consentir à nature (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) avec laquelle, dit un ancien, les Dieux complotent toujours (add. Exempl. de Bordeaux). — (e) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Sans sensations heureuses; 2. « Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime » (Cicéron, *De finibus*, III, vi); 3. Sage; 4. « Il faut pénétrer la nature et voir exactement ce qu'elle exige » (Cicéron, *De finibus*, V, xvi); 5. Cherche; 6. Vivre selon elle (la nature); 7. Parce que; 8. Pourtant; 9. Simonide, poète lyrique grec (vi-v^e siècles avant J.-C.); 10. Pourquoi; 11. Services; 12. « Quiconque exalte l'âme comme le souverain bien et condamne la chair comme une chose mauvaise, certes il embrasse et chérit l'âme charnellement et charnellement fuit la chair, parce qu'il en juge selon la vanité humaine, non d'après la vérité divine » (Saint Augustin, *Cité de Dieu*, XIV, v); 13. Partie; 14. Pour la forme; 15. Naturelle. 16. Essentielle.

ment et sévèrement. (a) L'autorité peut seule¹ envers les communs entendements, et pèse plus en langage pérégrin². Rechargeons en ce lieu. « *Stultitiæ proprium quis non dixerit ignave et contumaciter facere quæ facienda sunt, et aliud corpus impellere, alio animum; distrahique inter diversissimos motus* ».

Or sus⁴, pour voir, faites-vous dire un jour les amusements et imaginations que celui-là⁵ met en sa tête, et pour lesquelles il détourne sa pensée d'un bon repas et plaint l'heure qu'il emploie à se nourrir; vous trouverez qu'il n'y a rien si fade en tous les mets de votre table que ce bel entretien de son âme (le plus souvent il nous vaudrait mieux dormir tout à fait que de veiller à ce à quoy nous veillons), et trouverez que son discours et intentions ne valent pas votre capilotade⁷. Quand ce seraient les ravissements d'Archimèdes⁸ même, que serait-ce? Je ne touche pas icy et ne mêle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes et à cette vanité de désirs et cogitations⁹ qui nous divertissent¹⁰, ces âmes vénérables, élevées par ardeur de dévotion et religion à une constante et consciencieuse méditation des choses divines, (b) lesquelles, préoccupant¹¹ par l'effort d'une vive et véhémence espérance l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrêt des Chrétiens désirs, seul plaisir constant, incorruptible, dédaignent de s'attendre¹² à nos nécessiteuses commodités¹³, fluides¹⁴ et ambiguës¹⁵, et résignent¹⁶ facilement au corps le soin et l'usage de la pâture¹⁷ sensuelle et temporelle. C'est une étude privilégiée¹⁸. Entre nous, ce sont choses que j'ai toujours vues de singulier¹⁹ accord : les opinions supercélestes et les mœurs souterraines...

Var. : (a) L'autorité peut seule..., *inter diversissimos motus* » (add. Exemp. de Bordeaux). — (b) lesquelles, préoccupant..., et les mœurs souterraines (add. Exempl. de Bordeaux).

1. A seule pl. de pouvoir; 2. Étranger; 3. « Peut-on nier que ce ne soit le propre de la sottise de faire lâchement et en maugréant ce qu'on est forcé de faire, de pousser le corps d'un côté et l'âme de l'autre, de se partager entre des mouvements si contraires » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, LXXIV); 4. Hé bien!; 5. Un tel; 6. Regrette; 7. Capilotade, sorte de ragoût (origine : espagnol *capilotada*); 8. Célèbre géomètre et ingénieur grec de Syracuse (287-212 avant J.-C.). Les « ravissements » d'Archimède sont probablement une allusion à l'enthousiasme du savant quand il trouva, dans son bain, le principe fameux qui porte son nom : « Tout corps plongé dans un liquide perd une partie de son poids égale au poids du volume de liquide qu'il déplace »; c'est dans cette circonstance mémorable qu'il lança son *Eurêka* ! (j'ai trouvé!); 9. Pensées; 10. Détournent (des pensées sérieuses); 11. Goûtant à l'avance; 12. S'attacher (donner leur attention); 13. Les intérêts de notre vie dans ses nécessités; 14. Passagères; 15. Incertaines; 16. Abandonnent; 17. Nourriture; 18. Le mot *étude* chez Montaigne est masculin; 19. Spécial.

Ménageons le temps; encore nous en reste-il beaucoup d'oisif et mal employé. Notre esprit n'a volontiers¹ pas assez d'autres heures à faire ses besognes, sans se désassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy faut pour sa nécessité. Ils veulent se mettre hors d'eux et échapper à l'homme. C'est folie; au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes²; au lieu de se hausser, ils s'abattent³. (a) Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains⁴ et inaccessibles; et rien ne m'est à digérer fâcheux⁵ en la vie de Socrates que ses extases et ses démoneries⁶, rien si humain en Platon que ce pourquoi ils disent⁷ qu'on l'appelle divin. Et de nos sciences, celles-là me semblent plus terrestres et basses qui sont le plus haut montées. Et je ne trouve rien si humble⁸ et si mortel en la vie d'Alexandre que ses fantaisies⁹ autour de son immortalisation. Philotas le mordit plaisamment¹⁰ par sa réponse; il s'était conjouy¹¹ avec luy par lettre de l'oracle de Jupiter Hammon qui l'avait logé entre les Dieux : Pour ta considération¹² j'en suis bien aise, mais il y a de quoi plaindre les hommes qui auront à vivre avec un homme et luy obéir, lequel outrepassa et ne se contente de la mesure d'un homme. (b) « *Diis te minorem quod geris, imperas*¹³. »

La gentille description¹⁴ de quoy les Athéniens honorerent la venue de Pompeius en leur ville se conforme à mon sens :

D'autant es-tu Dieu comme
Tu te reconnais homme¹⁵.

C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir totalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre¹⁶ l'usage des nôtres, et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait. (c) Si avons nous beau¹⁷ monter sur des échasses, car sur des échasses encore

Var. : (a) Ces humeurs transcendantes..., qu'on l'appelle divin (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Si avons nous beau..., que sur notre cul (add. Exempl. de Bordeaux).

1. D'habitude; 2. L'expression rappelle la célèbre pensée de Pascal, peut-être inspirée de ce passage : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête » (éd. Brunschvicg, section VI); 3. Ils descendent, s'abaissent; 4. Élevés; 5. Pénible à digérer; 6. Allusion à la croyance de Socrate à ce qu'il a appelé son « démon », sorte de voix divine intérieure; 7. On dit; 8. Bas; 9. Imaginations; 10. Cité par Quinte-Curce (IV, vii). Philotas était un officier d'Alexandre; 11. Réjouï; 12. Pour ce qui te concerne; 13. « C'est en te soumettant aux dieux que tu régnes sur le monde » (Horace, *Odes*, III, vi, 5); 14. La noble inscription; 15. Cité par Plutarque (*Vie de Pompée*, vii, traduction d'Amyot); 16. Parce que nous ne comprenons pas; 17. Aussi nous est-il inutile de.

faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde si¹ ne sommes assis que sur notre cul.

Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent² au modèle commun (a) et humain, avec ordre, mais sans miracle et sans extravagance³. Or la vieillesse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce Dieu⁴, protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et sociale :

*Frui paratis et valido mihi,
Latœ, dones, et, precor, integra
Cum mente, nec turpent senectam
Degere, nec cythara carentem⁵.*

Livre III, chap. XIII : « De l'expérience. »

IX. — LES IDÉES PÉDAGOGIQUES DE MONTAIGNE

Madame⁶, c'est un grand ornement que la science, et un outil de merveilleux service, notamment aux personnes élevées en tel degré de fortune, comme vous êtes. A la vérité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses. Elle est bien plus fière de prêter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à pratiquer⁷ l'amitié d'un prince ou d'une nation étrangère, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, Madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution⁸ des vôtres, vous qui en avez savouré la douceur, et qui êtes d'une race lettrée (car nous avons encore les écrits de ces anciens Comtes de Foix⁹, d'où monsieur le Comte, votre mary, et vous, êtes descendus; et François, monsieur de Candale¹⁰, votre oncle, en fait naître tous les jours d'autres, qui étendront la

Var. : (*) et humain, avec ordre, mais (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Néanmoins; 2. Se conforment; 3. Sans s'éloigner de la nature; 4. Apollon; 5. « Accorde-moi, fils de Latone, de jouir des biens que j'ai acquis avec une santé robuste et, je t'en prie, avec toutes mes facultés intellectuelles; fais que ma vieillesse ne soit pas abjecte et puisse encore toucher la lyre » (Horace, *Odes*, I, xxxi, 17); 6. L'essai sur l'institution des enfants est adressé à Diane de Foix, comtesse de Gurson, qui avait épousé Louis de Foix en 1579, et qui attendait un enfant au moment où furent composées ces pages; 7. Se procurer; 8. Éducation (latin, *institutio*); 9 L'origine de la famille remontait au xi^e siècle et elle avait eu d'illustres représentants (tels Gaston Phœbus, dit Gaston Phœbus, protecteur de Froissart et auteur d'un *Traité de la chasse* resté très célèbre aux xv^e et xvi^e siècles); 10. Auteur en particulier d'une traduction de *Mercurius Trismégiste*, enrichie d'un commentaire : *le Pimandre* (Bordeaux, 1579).

connaissance de cette qualité de votre famille à plusieurs siècles), je vous veux dire là-dessus une seule fantaisie que j'ay contraire au commun usage : c'est tout ce que je puis conférer¹ à votre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donrez², du choix duquel dépend tout l'effet de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties; mais je n'y touche point, pour n'y savoir rien apporter qui vaille³; et de cet article, sur lequel je me mêle de luy donner avis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison⁴ qui recherche les lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grâce et faveur des Muses, et puis elle regarde et dépend d'autrui), ny tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de luy choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs⁵ et l'entendement⁶ que la science; et qu'il se conduisît en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir, et notre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'il corrigeât cette partie, et que, de belle arrivée⁷, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre⁸, luy faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même : quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. (a) Socrates et, depuis, Archesilas⁹ faisaient premièrement parler leurs disciples, et puis ils parlaient à eux. « *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent*¹⁰. »

Il est bon qu'il le fasse trotter devant luy pour juger de son train¹¹, et juger jusques à quel point il se doit ravalier¹² pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion

Var. : (a) Socrates et, depuis..., juste fruit de leur discipline (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Apporter; 2. Donnez; 3. Parce que je ne saurais y apporter aucune idée de quelque valeur; 4. Un enfant noble; 5. Le caractère; 6. L'intelligence; 7. Dès l'abord (belle ne sert qu'à renforcer le sens de l'expression); 8. A l'essai (on appelle *montre* l'endroit où les marchands de chevaux présentent les bêtes qu'ils veulent vendre : la comparaison de l'enfant avec le cheval sera poursuivie plus loin); 9. Rapporté par Cicéron (*De natura deorum*, I, v); 10. « L'autorité des maîtres est souvent nuisible à ceux qui veulent apprendre » (Cicéron, *De natura deorum*, I, v); 11. Allure; 12. Rabaisser.

nous gâtons tout : et de la savoir choisir, et s'y conduire bien mesurément c'est l'une des plus ardues besognes que je sache : et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puérides¹ et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val².

Ceux qui, comme porte³ notre usage, entreprennent d'une même leçon et pareille mesure de conduite regenter⁴ plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline⁵.

Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance, et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accommoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore bien pris et bien fait sien, (a) prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon⁶. C'est témoignage de crudité⁷ et indigestion que de regorger⁸ la viande⁹, comme on l'a avalée. L'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on luy avait donné à cuire¹⁰.

(b) Notre âme ne branle¹¹ qu'à crédit¹², liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous l'autorité de leur leçon. On nous a tant assujettis aux cordes¹³ que nous n'avons plus de franchises¹⁴ allures. Notre vigueur et liberté est éteinte. (c) « *Nunquam tutelæ suæ fiunt*¹⁵. » Je vy privément à Pise un honnête homme¹⁶, mais si Aristotélécien, que le plus général de ses dogmes est : que la touche¹⁷ et règle de toutes imaginations solides et de toute vérité c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là ce ne sont que chimères et inanité; qu'il¹⁸ a tout vu et tout dit. Cette proposition, pour avoir été un peu trop lar-

Var. : (a) prenant l'instruction..., de Platon (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) Notre âme..., l'inquisition à Rome (1588). — (c) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. D'enfant; 2. En montant qu'en descendant; 3. Le comporte; 4. Diriger l'instruction (cf. un régent de collège, un professeur); 5. Instruction; 6. Jugeant de ses progrès d'après les méthodes pédagogiques de Platon; 7. État d'un estomac qui digère mal, qui ne « cuit » pas ce qu'on lui donne; 8. Rendre par la gorge; 9. Nourriture; 10. Digérer (sens du mot latin *coquere*). La *coction* est la digestion; 11. Se met en branle; 12. Sur la foi d'autrui; 13. A la longe (Montaigne a toujours dans l'esprit la comparaison avec le cheval); 14. Libres; 15. « Jamais ils ne s'appartiennent » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, xxxiii); 16. Un homme cultivé : il s'agit de Girolamo Borro; 17. Pierre de touche; 18. Il, c'est-à-dire Aristote.

gement et iniquement interprétée, le mit autrefois et tint longtamps en grand accessoire¹ à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy fasse tout passer par l'étamine² et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit³; les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoiciens ou Épicuriens. Qu'on luy propose cette diversité de jugements : il choisira s'il peut, sinon il en demeurera en doute. (a) Il n'y a que les fols certains et résolus⁴.

(b) *Che non men che saper dubbiar m'aggrada*⁵.

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. (c) Qui suit un autre, il ne suit rien. Il ne trouve rien, voire⁶ il ne cherche rien. « *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet*⁷. » Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive⁸ leurs humeurs⁹, non qu'il apprenne leurs préceptes. Et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les dit après. (d) Ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent¹⁰ deçà delà les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym ny marjolaine : ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former.

(e) Qu'il cèle tout ce dequoy il a été secouru, et ne produise¹¹ que ce qu'il en a fait. Les pilleurs, les emprunteurs mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats, non pas ce qu'ils tirent d'autrui. Vous ne voyez pas les épices¹² d'un homme de parlement, vous voyez les alliances qu'il

Var. : (a) Il n'y a que les fols certains et résolus (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Citation ajoutée en 1582. — (c) Qui suit un autre..., au moins (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) Ce n'est non plus selon Platon..., et voyons de même (add. Exempl. de Bordeaux). — (e) Qu'il cèle tout..., et plus sage (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Danger; 2. L'étamine est une pièce d'étoffe servant à filtrer; 3. Sur la foi d'autrui; 4. Il n'y a que les fous qui soient sûrs et ne doutent pas; 5. « Car, non moins que savoir, douter m'est agréable » (Dante, *Enfer*, xi, 93); 6. Et même; 7. « Nous ne sommes pas sous un roi; que chacun dispose de soi-même (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, xxxiii); 8. Se pénétre de...; 9. Tendances, goûts; 10. Butinent (diminutif de piller). Remarquer le charme et l'exactitude de la comparaison; 11. Montre; 12. Salaire et présents. Montaigne juge sévèrement cette pratique de la magistrature, on le sent bien dans ce passage.

a gagnées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte public sa recette : chacun y met son acquêt.

Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage.

C'est, disait Epicharmus¹, l'entendement qui voit et qui oit, c'est l'entendement qui profite² tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans âme. Certes nous le rendons servile et couard³, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son disciple ce qu'il luy semble de la Rhétorique et de la Grammaire, de telle ou telle sentence⁴ de Cicéron? On nous les plaque en la mémoire toutes empennées⁵, comme des oracles où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. (a) Savoir par cœur n'est pas savoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire. Ce qu'on sait droitement⁶, on en dispose, sans regarder au patron⁷, sans tourner les yeux vers son livre. Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Je m'attends⁸ qu'elle serve d'ornement, non de fondement, suivant l'avis de Platon, qui dit la fermeté, la foy, la sincérité être la vraye philosophie, les autres sciences et qui visent ailleurs, n'être que fard.

Je voudrais que le Paluël ou Pompée, ces beaux danseurs de mon temps, apprissent⁹ des caprioles¹⁰ à les voir seulement faire¹¹, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire notre entendement, sans l'ébranler¹², (b) ou qu'on nous apprît à manier un cheval, ou une pique, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer, comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer ny à parler ny à juger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se présente à nos yeux sert de livre suffisant : la malice¹³ d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières.

Var. : (a) Savoir par cœur..., n'être que fard (add. Exempl. de Bordeaux). —

(b) Ou qu'on nous apprît..., ny à parler ny à juger (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Épicharme de Cos, représentant éminent de la comédie sicilienne (v^e siècle avant J.-C.). Cité par Plutarque (*De la fortune ou vertu d'Alexandre*, II, III); 2. Tire profit de...; 3. Peureux (origine : *cauda*, queue. L'animal qui a peur met sa queue entre ses jambes); 4. Opinion; 5. Avec toutes leurs plumes, tout d'une pièce. La critique de Montaigne est justifiée. On apprenait aux enfants d'alors la rhétorique dès la classe de quatrième, c'est-à-dire à l'âge de neuf ou dix ans : forcément on ne demandait l'effort qu'à leur mémoire; 6. Comme il faut; 7. Au modèle; 8. J'espère, je veux; 9. Enseignassent; 10. Des cabrioles (l'origine est toujours *caper*, *capri*, latin : nous disons encore : un *caprice*, mais aussi : un *cabri*); 11. En nous les faisant voir seulement; 12. Le mettre en mouvement; 13. Méchanceté.

A cette cause¹, le commerce² des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des pays étrangers, non pour en rapporter seulement, à la mode de notre noblesse Française, combien de pas a Santa Rotonda³, ou, comme d'autres, combien le visage de Néron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celui de quelque pareille médaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs⁴ de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui⁵. Je voudrais qu'on commençât à le promener dès sa tendre enfance, et premièrement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus éloigné du nôtre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier⁶.

Aussi bien est-ce une opinion reçue d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir⁷ un enfant, au giron de ses parents. Cette amour naturelle les⁸ attendrit trop et relâche, voire⁹ les plus sages. Ils ne sont capables ny de châtier ses fautes, ny de le voir nourri¹⁰ grossièrement, comme il faut, et hasardeusement. Ils ne le sauraient souffrir revenir suant et poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny le voir sur un cheval rebours¹¹, ny contre un rude tireur, le floret au poing, ny la première harquebuse. Car il n'y a remède : qui en veut faire un homme de bien, sans doute¹² il ne le faut épargner en cette jeunesse, et souvent choquer les règles de la médecine :

(a) *vitamque sub dio et trepidis agat
In rebus*¹³.

(b) Ce n'est pas assez de luy roidir l'âme; il luy faut aussi roidir les muscles. Elle est trop pressée, si elle n'est secondée, et a trop à faire de seule fournir à deux offices. Je sais combien ahanne¹⁴ la mienne en compagnie d'un corps si tendre,

Var. : (a) La citation (1588). — (b) Ce n'est pas assez..., et de la corde (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Pour cette raison; 2. La fréquentation; 3. L'ancien Panthéon d'Agrippa à Rome, consacré au culte catholique sous le nom de Sainte-Marie-aux-Martyrs, et appelé Santa-Rotonda à cause de sa forme circulaire. Les voyages en Italie étaient devenus une mode chez les jeunes nobles du XVI^e siècle; 4. Les goûts; 5. Encore une image frappante et intéressante; 6. Remarque excellente, que fera plus tard à son tour La Bruyère (*De quelques usages*); 7. Ce n'est pas raisonnable d'élever; 8. Les parents (ils deviennent trop tendres pour leurs enfants); 9. Même; 10. Élevé; 11. Difficile à manier (dont le poil est rebroussé); 12. Sans aucun doute; 13. « Qu'il vive à la belle étoile et toujours dans l'agitation » (Horace, *Odes*, III, II, 5); 14. Peine (verbe formé sur *ahan*, onomatopée).

si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et aperçoy souvent en ma leçon, qu'en leurs écrits mes maîtres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers¹ plus de l'épaisseur² de la peau et dureté des os. J'ay vu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nés, qu'une bâtonnade leur est moins qu'à moy une chiquenaude : qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne. Quand les Athlètes contrefont les philosophes en patience³, c'est plutôt vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoutumance à porter le travail est accoutumance à porter la douleur : « *labor callum obducit dolori*⁴ ». Il le faut rompre à la peine et âpreté des exercices, pour le dresser à la peine et âpreté de la délouure⁵, de la colique, du cautère, et de la geôle, et de la torture. Car de ces dernières icy encore peut-il être en prise⁶, qui regardent les bons, selon le temps, comme les méchants⁷. Nous en sommes à l'épreuve. Quiconque combat les lois, menace les plus gens de bien d'escourgées⁸ et de la corde.

Et puis, l'autorité du gouverneur, qui doit être souveraine sur luy, s'interrompt et s'empêche par la présence des parents. Joint que ce respect que la famille⁹ luy porte, la connaissance des moyens¹⁰ et grandeurs de sa maison, ce ne sont à mon opinion pas légères incommodités en cet âge.

En cette école du commerce des hommes, j'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre connaissance d'autrui, nous ne travaillons qu'à la donner de nous, et sommes plus en peine d'employer¹¹ notre marchandise que d'en acquérir de nouvelle. Le silence et la modestie sont qualités très commodes à la conversation¹². On dressera cet enfant à être épargnant et ménager de sa suffisance¹³, quand il l'aura acquise; à ne se formaliser point des sottises et fables qui se diront en sa présence, car c'est une incivile importunité de choquer tout ce qui n'est pas de notre appétit¹⁴.

(a) Qu'il se contente de se corriger soy-même, et ne semble

Var. : (a) Qu'il se contente..., *assequebantur* » (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Ordinairement; 2. Épaisseur; 3. Imitent les philosophes pour l'endurance; 4. « Le travail endurecit à la douleur » (Cicéron, *Tusculanes*, II, xv); 5. Dislocation; 6. Car il peut, encore ici même, être exposé à ces dernières épreuves; 7. Qui peuvent, étant donné le temps où nous vivons (guerres civiles), menacer les bons aussi bien que les méchants. Réflexion amère de Montaigne qui a vu bien des horreurs et bien des injustices sans doute; 8. Du fouet (origine: *corium*, cuir); 9. Les gens de la maison, les domestiques (latin, *familia*); 10. Ressources; 11. Débiter (même origine que : *emplette*. Nous disons encore *exploiter*); 12. Très appropriés aux relations d'amitié; 13. Habileté; 14. Goût.

pas reprocher à autrui tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster¹ aux mœurs publiques. « *Licet sapere sine pompa, sine invidia*². » Fuie³ ces images régenteuses⁴ et inciviles, et cette puérile ambition de vouloir paraître plus fin pour être autre⁵, et tirer nom par répréhensions et nouvetetés⁶. Comme il n'affiert⁷ qu'aux grands poètes d'user des licences de l'art, aussi n'est-il supportable qu'aux grandes âmes et illustres de se privilégier⁸ au-dessus de la coutume. « *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerint, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequabantur*⁹. » On luy apprendra de n'entrer en discours¹⁰ ou contestation que où il verra un champion digne de sa lutte, et là même à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende délicat au choix et triage de ses raisons, et aimant la pertinence¹¹, et par conséquent la brièveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la vérité, tout aussi tôt qu'il l'apercevra : soit qu'elle naisse es¹² mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-même par quelque ravissement¹³. Car il ne sera pas mis en chaise¹⁴ pour dire un rôle prescrit. Il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'approuve¹⁵. Ny ne sera du métier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et reconnaître¹⁶. (a) « *Neque, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ulla cogitur*¹⁷. »

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à être très loyal serviteur de son prince et très affectionné et très courageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir public. Outre plusieurs autres inconvénients qui blessent notre franchise¹⁸

Var. : (a) « *Neque, ut omnia...*, en telle matière (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Se mettre en opposition avec; 2. « On peut être sage sans ostentation, sans exciter l'envie » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, ciii); 3. Qu'il fuie; 4. De régent, de pédant; 5. Pour ne pas ressembler à tout le monde; 6. Et de vouloir se faire une renommée en blâmant et en innovant; 7. Il ne convient; 8. S'attribuer un privilège; 9. « Si Socrate et Aristippe ont pris quelque liberté à l'égard de la coutume et des usages, il ne faut pas qu'il se croie le droit d'en faire autant; chez eux des mérites éminents et divins autorisaient cette licence » (Cicéron, *De officiis* I, xli); 10. Discussion; 11. La convenance des propos au sujet; 12. Dans les; 13. Action de se raviser, de revenir sur son erreur. L'idée exprimée ici par Montaigne se retrouve dans le chapitre : *De l'art de conférer* (voir premier volume : XII, *Montaigne et la conversation*); 14. Mis en chaire (avant Vaugelas, les deux mots : chaise et chaire ne sont pas distingués l'un de l'autre pour le sens); 15. Il l'approuve (comparer : je trouve encore employé par La Fontaine : pour je trouve); 16. Où l'on vend à un maître la liberté de se repentir et de reconnaître son erreur; 17. « Aucune nécessité ne le contraint à défendre des idées qu'on lui aurait impérieusement prescrites » (Cicéron, *Academica quaestiones*, II, iii); 18. Liberté.

par ces obligations particulières, le jugement d'un homme gagé et acheté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché¹ et d'imprudence et d'ingratitude.

Un courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté de dire et penser que² favorablement d'un maître qui, parmi tant de milliers d'autres sujets, l'a choisi pour le nourrir et élever de sa main. Cette faveur et utilité corrompent non sans quelque raison sa franchise, et l'éblouissent³. Pourtant voit-on coutumièrement le langage de ces gens-là divers à tout autre langage d'un état, et de peu de foy en telle matière⁵.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour guide. Qu'on luy fasse entendre que de confesser la faute qu'il découvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit aperçue que par luy, c'est un effet de jugement et de sincérité, qui sont les principales parties⁶ qu'il cherche; (^a) que l'opiniâtrer et contester son qualités communes, plus apparentes aux⁷ plus basses âmes que se raviser et se corriger, abandonner un mauvais parti sur le cours de son ardeur⁸, ce sont qualités rares, fortes et philosophiques.

On l'avertira, étant en compagnie, d'avoir les yeux partout⁹, car je trouve que les premiers sièges sont communément saisis¹⁰ par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guère mêlées à la suffisance¹¹. J'ay vu, cependant qu'on s'entretenait, au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie ou du goût de la malvoisie¹², se perdre beaucoup de beaux traits à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun : un bouvier, un maçon, un passant; il faut tout mettre en besogne, et emprunter¹³ chacun selon sa marchandise, car tout sera en ménage; la sottise même et faiblesse d'autrui luy sera instruction. A contreroller¹⁴ les grâces et façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, et mépris des mauvaises.

Var. : () que l'opiniâtrer..., philosophiques (add. Exempl. de Bordeaux).*

1. Entaché, coupable; 2. Si ce n'est; 3. Troublent son jugement; 4. Différent de; 5. Et tel qu'en cette matière (sur le chapitre de leur maître) on ne peut avoir confiance en eux. 6. Qualités; 7. Qui se voient plus souvent dans les; 8. Quand il y est le plus ardemment attaché; 9. C'est-à-dire : de ne pas regarder exclusivement du côté des grands; 10. Les premières places sont généralement occupées; 11. A l'habileté nécessaire. Montaigne a, maintes fois, manifesté son dédain de toute grandeur qui ne repose que sur la naissance; 12. Vin grec très estimé au moyen âge et qui venait de Napoli di Malvasia, dans le Péloponnèse (aujourd'hui Nauplie); 13. Utiliser; 14. Contrôler, examiner.

Qu'on luy mette en fantaisie¹ une honnête² curiosité de s'enquérir de toutes choses; tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de César ou de Charlemagne :

(a) *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,
Ventus in Italiam quis bene vela ferat*³.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens⁴ et des alliances de ce Prince, et de celui-là. Ce sont choses très plaisantes⁵ à apprendre et très utiles à savoir.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes âmes des meilleurs siècles. C'est un vain étude⁶, qui veut⁷; mais qui veut aussi, c'est un étude de fruit inestimable : (b) et le seul étude, comme dit Platon⁸, que les Lacédémoniens eussent réservé à leur part⁹. Quel profit ne fera-il en cette part-là, à la lecture des vies de notre Plutarque¹⁰? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime¹¹ pas tant à son disciple (c) la date de la ruine de Carthage que les mœurs de Hannibal et de Scipion, ny tant où mourut Marcellus¹², que pourquoy il fut indigne de son devoir qu'il mourût là? Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. (d) C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay lu en Tite-Live cent choses que tel n'y a pas lues. Plutarque en y a lu cent, outre ce que j'y ay su lire, et, à l'aventure¹³, outre ce que l'auteur y avait mis. A d'aucuns c'est un pur étude grammairien¹⁴, à d'autres, l'anatomie de la philosophie, en laquelle les plus abstruses parties de notre nature se péné-

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) Et le seul étude..., à leur part (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) la date de la ruine de Carthage..., ni tant (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) C'est à mon gré..., se pénétrent (add. Exempl. de Bordeaux).

1. En tête, dans l'esprit; 2. Digne d'un « honnête homme »; 3. « Quelle terre est engourdie par le froid, quelle autre rendue poudreuse par la chaleur, quel vent est favorable pour faire voile vers l'Italie » (Properce, IV, III, 39); 4. Ressources; 5. Agréables; 6. Étude est masculin chez Montaigne dans le sens de : l'action d'étudier; 7. Si l'on veut; 8. Dans l'*Hippias major* (III, 249); 9. Pour leur part; 10. On sait quel cas fait Montaigne de Plutarque (cf. particulièrement premier volume : IX, *Les Lectures de Montaigne*); 11. Apprenne; 12. Marcellus mourut à Venouse, dans une embuscade et par suite de son imprudence (208 avant J.-C.). L'histoire n'est, on le voit, pour Montaigne, qu'un moyen de connaître les hommes. C'est toujours ce qu'il a cherché lui-même dans ses lectures; 13. Parfois; 14. Grammaticale.

trent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours étendus très dignes d'être sus¹, car à mon gré c'est le maître ouvrier de telle besogne; mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement : il guigne² seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaît, et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif propos. Il les faut arracher de là et mettre en place marchande³. (a) Comme ce sien mot⁴, que les habitants d'Asie servaient à un seul⁵, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est Non, donna peut-être la matière et l'occasion à La Boétie⁶ de sa Servitude Volontaire. Cela même de luy voir trier⁷ une légère action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela⁸ : c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement ayment tant la brièveté : sans doute leur réputation en vaut mieux, mais nous en valons moins : Plutarque aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir; il aime mieux nous laisser désir de soy que satiété. Il savait qu'ès choses⁹ bonnes même on peut trop dire, et que Alexandridas¹⁰ reprocha justement à celui qui tenait aux Ephores¹¹ des bons propos, mais trop longs : O étranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut. (b) Ceux qui ont le corps grêle, le grossissent d'embourures¹² : ceux qui ont la matière exile¹³, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés¹⁴ en nous, et avons la vue racourcie à la longueur de notre nez. On demandait à Socrates d'où il était. Il ne répondit pas : D'Athènes; mais : Du monde¹⁵. Luy, qui avait son imagination plus pleine et plus étendue, embrassait l'univers comme sa ville, jetait ses connaissances, sa société et ses affections à tout le genre humain, non pas comme nous qui ne regardons que sous nous. Quand les vignes gèlent en mon village, mon prêtre en argumente

Var. : (a) Comme ce sien mot..., Servitude Volontaire (1588). — (b) Ceux qui ont le corps grêle..., l'enflent de paroles (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Connus; 2. Fait signe (mot familier); 3. En bonne place (la place marchande favorise la vente de l'objet qui est exposé); 4. C'est-à-dire le mot de Plutarque (Plutarque, *De la mau-
vaise honte*, vii); 5. Étaient soumis à un seul (monarque); 6. Remarquer l'orthographe
conforme à la prononciation d'alors. La Boétie est l'ami de Montaigne, celui dont la mort
prématurée affecta tant notre écrivain (cf. premier volume : IV, *l'Amitié de La Boétie*);
7. Isoler, séparer (même origine que le mot : tirer); 8. Ne comporter pas cela; 9. Dans les
choses; 10. Cité par Plutarque (*Dicts des Lacédémoniens*); 11. Magistrats de Sparte; 12. De
bourre; 13. Maigre (latin : *exilis*); 14. Resserrés et repliés; 15. Cité par plusieurs auteurs
(voir spécialement Platon : *Euthydème*).

l'ire de Dieu sur la race humaine, et juge que la pépie en tienne déjà les Cannibales¹. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse et que le jour du jugement² nous prend au collet, sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont vues, et que les dix mille parts³ du monde ne laissent pas de galler le bon temps⁴ cependant? (a) Moy, selon leur licence et impunité, admire de les voir si douces et molles⁵. A qui il grêle sur la tête, tout l'hémisphère semble être en tempête et orage. Et disait le Savoïart⁶ que, si ce sot de Roy de France eût su bien conduire sa fortune, il était homme pour devenir maître d'hôtel de son Duc. Son imagination ne concevait autre plus élevée grandeur que celle de son maître. (b) Nous sommes insensiblement tous en cette erreur⁷ : erreur de grande suite⁸ et préjudice. Mais qui se présente, comme dans un tableau, cette grande image de notre mère Nature en son entière majesté; qui lit en son visage une si générale et constante variété; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un trait d'une pointe très délicate : celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur⁹.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme espèces sous un genre¹⁰, c'est le mirouer¹¹ où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. Somme¹², je veux que ce soit le livre de mon écolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugements, d'opinions, de lois et de coutumes nous apprennent à juger sainement des nôtres, et apprennent notre jugement à reconnaître son imperfection et sa naturelle faiblesse : qui¹³ n'est pas un léger apprentissage. Tant de remuements d'état et changements de fortune publique nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nôtre. Tant de noms, tant de victoires et conquêtes, ensevelies

Var. : (*) Moy, selon leur licence..., si douces et molles (1588). — (v) Nous sommes insensiblement..., et préjudice (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Il juge que déjà les cannibales meurent de soif (faute de vin); 2. Le jour du jugement dernier général (c'est-à-dire la fin du monde); 3. Patries, pays; 4. Se donner du bon temps; 5. A voir ces guerres civiles, qui offrent l'occasion de tant de licence et de tant d'impunité; je m'étonne qu'elles fassent si peu de mal; 6. Anecdote rapportée par H. Estienne (*Apologie pour Hérodoté*, « Discours préliminaire »); 7. Remarque tout à fait juste et de grande importance; 8. Conséquence; 9. Cette dernière phrase, soit comme pensée, soit comme expression, fait penser au célèbre passage de Pascal : « Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté », etc... (éd. Brunschvicg, *Pensées*, section II, *Disproportion de l'homme*). L'influence de Montaigne sur Pascal est ici incontestable; 10. C'est-à-dire que l'univers se divise en systèmes distincts, comme un genre en espèces distinctes; 11. Miroir; 12. En somme; 13. Ce qui.

sous l'oubliance, rendent ridicule l'espérance d'éterniser notre nom par la prise de dix argolets¹ et d'un pouillier² qui n'est connu que de sa chute³. L'orgueil et la fierté de tant de pompes étrangères, la majesté si enflée de tant de cours et de grandeurs, nous fermit et assure⁴ la vue à soutenir l'éclat des nôtres sans siller⁵ les yeux. Tant de milliasses d'hommes, enterrés avant nous, nous encouragent à ne craindre⁶ d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde. Ainsi du reste.

(a) Notre vie, disait Pythagoras⁷, retire⁸ à la grande et populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns s'y exercent le corps pour en acquérir la gloire des jeux; d'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels ne cherchent autre fruit⁹ que de regarder comment et pourquoy chaque chose se fait, et être spectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger et régler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir tous les plus profitables discours de la philosophie, à laquelle se doivent toucher¹⁰ les actions humaines comme à leur règle. On luy dira,

(b) *quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis
Quantum elargiri deceat; quem te Deus esse
Fussit, et humanæ qua parte locatus es in re;
Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur*¹¹;

que c'est que savoir et ignorer, qui¹² doit être le but de l'étude; que c'est que vaillance, tempérance et justice; ce qu'il y a à dire¹³, entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la sujétion, la licence et la liberté; à quelles marques on connaît¹⁴ le vray et solide contentement; jusques où il faut craindre la mort, la douleur et la honte,

(b) *Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem*¹⁵;

Var. : (a) Notre vie..., régler la leur (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation est de 1588. — (c) La citation est de 1588.

1. Arquebusiers à cheval; 2. Poullailler (c'est-à-dire place forte sans importance); 3. Montaigne veut dire que sans la chute de cette place forte qui donne l'occasion de citer son nom, elle ne serait pas connue; 4. Nous affermit et nous rend plus sûre la vue; 5. Fermer (les yeux) [origine du mot : *cil*]; 6. Ne pas craindre; 7. Cité par Cicéron (*Tusculanes*, V, III); 8. Ressemble; 9. Profit; 10. A laquelle doivent être éprouvées (la philosophie est comme une pierre de touche); 11. « Ce qu'il est permis de souhaiter, à quoi sert l'argent, ce maître dur; dans quelle mesure on doit se dévouer à la patrie et à la famille; ce que Dieu a voulu que tu fusses, à quelle place il t'a mis dans l'humanité; ce que nous sommes et pourquoy nous sommes venus dans la vie » (Perse, III, 69); 12. Quel; 13. Quelle différence il y a; 14. On reconnaît; 15. « Et comment il faut éviter et supporter les peines » (Virgile, *Enéide*, III, 459).

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant divers branles¹ en nous. Car il me semble que les premiers discours de quoy on luy doit abreuver l'entendement, ce doivent être ceux qui règlent ses mœurs et son sens², qui luy apprendront à se connaître, et à savoir bien mourir et bien vivre. (a) Entre les arts libéraux, commençons par l'art qui nous fait libres.

Elles³ servent toutes aucunement⁴ à l'instruction de notre vie et à son usage, comme toutes autres choses y servent aucunement⁴. Mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement⁵.

Si nous savions restreindre les appartenances⁶ de notre vie à leurs justes et naturels limites⁷, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage, est hors de notre usage; et en celles-mêmes qui le sont, qu'il y a des étendues et enfonçures très inutiles⁸, que nous ferions mieux de laisser là, et, suivant l'institution de Socrates⁹, borner le cours de notre étude en icelles, où faut l'utilité¹⁰.

sapere aude,

*Incipe : vivendi qui recte prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis ; at ille,
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum*¹¹.

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

(b) *Quid moveant pisces, animosaque signa leonis,
Lotus et Hesperia quid capricornus aqua*¹²,

la science des astres et le mouvement de la huitième sphère, avant que les leurs propres :

Τί πλειάδεσσι κάμοι.

*Τί δ' ἄστράσι βοώτρω*¹³.

Var. : (a) Entre les arts libéraux..., où faut l'utilité (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation est de 1588.

1. Mouvements; 2. Jugement; 3. Elles (les arts : le mot est féminin chez Montaigne; latin : *ars*); 4. En quelque façon; 5. Comme par profession, par métier, spécialement; 6. Fonctions propres; 7. Limites est masculin chez Montaigne; 8. Il y a des recherches poussées trop loin et trop profond d'une manière bien inutile; 9. Les leçons de Socrate (Platon, *Euthydème*); 10. Arrêter notre étude en deçà de celles où l'utilité fait défaut; 11. « Ose être sage; commence : différer le moment de vivre honnêtement, c'est attendre, comme le campagnard, que le fleuve ait fini de couler; cependant le fleuve coule et, roulant toujours, il coulera éternellement » (Horace, *Épîtres*, I, II, 40); 12. « Quelle est l'influence des Poissons, du Lion ardent, du Capricorne qui se plonge dans la mer d'Hespérie » (Properce, IV, I, 89); 13. « Que m'importent les Pléiades et les étoiles du Bouvier (Anacréon, *Odes*, XVII, 10).

(^a) Anaximènes écrivant à Pythagoras¹ : De quel sens puis-je m'amuser² au secret des étoiles, ayant la mort ou la servitude toujours présente aux yeux (car lors les Roys de Perse préparaient la guerre contre son pays). Chacun doit dire ainsi : Étant battu d'ambition, d'avarice, de témérité, de superstition, et ayant au-dedans tels autres ennemis de la vie, iray-je songer au branle³ du monde?

Après qu'on luy aura dit ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que Logique, Physique, Géométrie, Rhétorique; et la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, il en viendra bientôt à bout. Sa leçon se fera tantôt par devis⁴, tantôt par livre; tantôt son gouverneur⁵ luy fournira de l'auteur même, propre à cette fin de son institution; tantôt il luy en donnera la moëlle et la substance toute mâchée. Et si, de soy-même, il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effet de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres⁶, qui à chaque besoin fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée et naturelle que celle de Gaza⁷, qui y peut faire doute? Ce sont là préceptes épineux et mal plaisants, et des mots vains et décharnés, où il n'y a point de prise, rien qui vous éveille l'esprit. En cette-cy⁸ l'âme trouve où mordre et où se paître⁹. Ce fruit est plus grand, sans comparaison, et si¹⁰ sera plus tôt mûri.

C'est grand cas¹¹ que les choses en soient là en notre siècle, que la philosophie, ce soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain et fantastique¹², qui se trouve de nul usage et de nul prix, (^b) et par opinion et par effet. Je croy que ces ergotismes¹³ en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrogné, sourcilleux et terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage, pâle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, et à peu que¹⁴ je ne dise folâtre.

Var. : (^a) Anaximènes écrivant..., au branle du monde (add. Exempl. de Bordeaux). — (^b) et par opinion et par effet (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Cité par Diogène Laërce (*Anaximènes*, II, v); 2. Quel serait mon jugement si je m'attardais; 3. Mouvement; 4. Conversation; 5. Précepteur; 6. Homme lettré; 7. Traducteur d'Aristote, auteur d'une grammaire grecque célèbre, publiée en 1495; 8. Celle-ci; 9. Se nourrir; 10. Et ainsi; 11. C'est une chose singulière; 12. Imaginaire; 13. Ces arguties de la dialectique (comme *ergoter*, le mot est formé sur le mot latin *ergo*, donc); 14. Il s'en faut de peu que.

Elle ne prêche que fête et bon temps. Une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son gîte¹. Démétrius le Grammairien² rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dit : Ou je me trompe, ou, à vous voir la contenance si paisible et si gaye, vous n'êtes pas en grand discours entre vous. A quoi l'un d'eux, Héracléon le Mégarien, répondit : C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω³ a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χειρον et βέλτιον, et des superlatifs χειριστον et βέλτιστον, qu'il faut rider le front, s'entretenant de leur science. Mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoutumé d'égayer et réjouir ceux qui les traitent, non les renfroger et contrister.

(a) *Deprendas animi tormenta latentis in ægro
Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque
Inde habitum facies*⁴.

L'âme qui loge la philosophie, doit par sa santé rendre sain encore le corps. Elle doit faire luire jusques au dehors son repos et son aise; doit former à son moule le port extérieur, et l'armer par conséquent d'une gracieuse fierté, d'un maintien actif et allègre, et d'une contenance contente et débonnaire⁵. (b) La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjouissance constante : son état est comme des choses au-dessus de la Lune : toujours serein. C'est « Barroco » et « Baralipton⁶ » qui rendent leurs suppôts⁷ ainsi crottés et enfumés, ce n'est pas elle : ils ne la connaissent que par ouïr dire. Comment? elle fait état⁸ de sereiner⁹ les tempêtes de l'âme, et d'apprendre la faim et les fièvres¹⁰ à rire, non par quelques Épicycles¹¹ imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables. (c) Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'école, plantée à la tête¹²

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) La plus expresse..., toujours serein (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Elle a pour but... (très long passage), ... les facultés de leur âme (add. Exempl. de Bordeaux).

1. En montrant une mine triste et renfrognée vous attestez que la philosophie n'est pas dans votre âme; 2. Rapporté par Plutarque (*Des oracles qui ont cessé*, V); 3. Ces discussions sur les mots grecs cités ici sont des discussions vaines. Lire : le futur du verbe ballô a double lambda...; des comparatifs *keirone* et *beltione* et des superlatifs *keiristone* et *beltistone*...; 4. « On peut saisir les tourments cachés de l'âme dans les affections du corps; on y peut saisir aussi ses joies; le visage réfléchit l'un et l'autre état » (Juvénal, *Satires*, IX, 18); 5. Doux et bon; 6. Mots factices qui servaient, dans la scolastique, à désigner certaines formes de syllogismes; 7. Ceux qui y sont soumis (latin : *suppositi*); 8. Elle se propose; 9. Calmer; 10. C'est-à-dire : à ceux qui ont faim, à ceux qui ont la fièvre...; 11. Terme d'astrologie : petit cercle dont le centre parcourait, disait-on, la circonférence d'un plus grand; 12. Au sommet.

d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. Ceux qui l'ont approchée la tiennent¹, au rebours, logée dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle voit bien sous soy toutes choses; mais si² peut-on y arriver, qui³ en sait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux fleurantes, plaisamment⁴, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voûtes célestes. Pour n'avoir hanté cette vertu suprême, belle, triomphante, amoureuse, délicate pareillement et courageuse, ennemie professe⁵ et irréconciliable d'aigreur, de déplaisir, de crainte et de contrainte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compagnes; ils sont allés, selon leur faiblesse, feindre⁶ cette sotte image, triste, querelleuse, dépité⁷, menaceuse, mineuse⁸, et la placer sur un rocher, à l'écart, emmy⁹ des ronces, fantôme à étonner¹⁰ les gens...

La vraie vertu sait être riche et puissante et savante, et coucher dans des matelas musqués¹¹. Elle aime la vie, elle aime la beauté et la gloire et la santé. Mais son office propre et particulier c'est savoir user de ces biens là réglément¹², et les savoir perdre constamment¹³ : office bien plus noble qu'âpre, sans lequel tout cours de vie est dénaturé, turbulent et difforme, et y peut-on justement attacher ces écueils, ces haliers et ces monstres¹⁴. Si ce disciple se rencontre d'une si diverse¹⁵ condition, qu'il aime mieux ouïr une fable que la narration d'un beau voyage ou un sage propos quand il l'entendra¹⁶; qui¹⁷, au son du tambourin qui arme la jeunesse, l'ardeur de ses compagnons, se détourne à un autre¹⁸ qui l'appelle au jeu des batteurs; qui, par souhait, ne trouve plus plaisant et plus doux revenir poudreux et victorieux d'un combat, que de la paume ou du bal avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remède, sinon que de bonne heure son gouverneur l'étrangle, s'il est sans témoins, ou qu'on le mette pâtissier dans quelque bonne ville, fût-il fils d'un duc, suivant le précepte de Platon¹⁹ qu'il faut colloquer²⁰ les enfants non selon les facultés de leur père, mais selon les facultés de leur âme.

1. La croient; 2. Mais cependant; 3. Si on; 4. De façon agréable; 5. Déclarée (en latin : *professa*); 6. Imaginer, fabriquer de toutes pièces; 7. Chagrine; 8. D'une mine renfrognée; 9. Parmi (dans le milieu de); 10. Frapper d'effroi; 11. Sentant le musc (parfum); 12. Avec règle; 13. Avec constance, fermeté; 14. Allusion aux ronces et au fantôme dont Montaigne a parlé plus haut. On a raison, dit Montaigne, de voir cette vie sous les aspects d'écueils, de haliers, de monstres, qui sont les aspects même qu'on donne faussement à la philosophie; 15. Étrange; 16. Quand il le comprendra; 17. Capable de...; 18. Se tourner vers un autre; 19. *République* (III, p. 415, et IV, p. 423); 20. Placer.

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre et que l'enfance y a sa leçon, comme les autres âges, pourquoi ne la lui communique l'on?

(a) *Udum et molle lutum est ; nunc nunc properandus, et acri Fingendus sine fine rota*¹.

On nous apprend à vivre quand la vie est passée. (b) Cicero disait² que, quand il vivrait la vie de deux hommes, il ne prendrait pas le loisir d'étudier les poètes lyriques. Et je trouve ces ergotistes³ plus tristement encore inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagisme⁴ que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demeurant est dû à l'action. Employons un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus : ôtez toutes ces subtilités épineuses de la Dialectique, de quoy notre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à concevoir qu'un conte de Boccace⁵. Un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la décrépitude.

Je suis de l'avis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa⁶ pas tant son grand disciple⁷ à l'artifice de composer syllogismes, ou aux Principes de Géométrie, comme à l'instruire des bons préceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et tempérance, et l'assurance de ne rien craindre; et, avec cette munition⁸, il l'envoya encore enfant⁹ subjuguier l'Empire du monde à tout seulement¹⁰ 30 000 hommes de pied, 4 000 chevaux et quarante-deux mille écus. Les autres arts et sciences, dit-il¹¹, Alexandre les honorait bien, et louait leur excellence et gentillesse¹²; mais, pour plaisir qu'il y prît, il n'était pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer¹³.

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) Cicero disait que..., aux instructions nécessaires (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « L'argile est molle et humide; vite, vite; hâtons-nous et façonnons-la sur la roue active qui tourne sans fin » (Perse, III, 23); 2. Cité par Sénèque (*Lettres à Lucilius*, XLIX); 3. Ergoteurs; 4. Pédagogisme, travail du pédagogue; 5. Un conte de Boccace (écrivain italien, auteur du *Décameron*, né en 1313, mort en 1375) est le type de l'œuvre facile à comprendre; 6. N'arrêta; 7. Alexandre le Grand; 8. Cette protection; 9. Il monta sur le trône en 336, à l'âge de vingt ans; il était né en 356 avant J.-C.; 10. Avec seulement; 11. Plutarque (*De la fortune d'Alexandre*, II); 12. Leur distinction; 13. Il avait beau y prendre du plaisir, il ne se laissait pas prendre facilement au désir de vouloir les pratiquer.

(a) *Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis*¹.

(b) C'est ce que dit Epicurus² au commencement de sa lettre à Meniceus : Ny le plus jeune refuse³ à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse. Qui fait autrement, il semble dire ou qu'il n'est pas encore saison d'heureusement vivre⁴, ou qu'il n'en est plus saison.

Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon. Je ne veux pas qu'on l'abandonne à l'humeur mélancholique⁵ d'un furieux maître d'école. Je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne⁶ et au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix. (c) Ny ne trouverais bon, quand par quelque complexion solitaire et mélancholique⁷ on le verrait adonné d'une application trop indiscrete⁸ à l'étude des livres, qu'on la luy nourrit⁹ : cela les rend inaptes à la conversation civile¹⁰ et les détourne de meilleures occupations. Et combien ai-je vu de mon temps d'hommes abêtis par téméraire¹¹ avidité de science? Carneades s'en trouva si affolé¹², qu'il n'eut plus de loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veut gâter¹³ ses mœurs généreuses par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse Française a été anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenait de bonne heure, et n'avait guère de tenue¹⁴. À la vérité, nous voyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ay ouï tenir à gens d'entendement que ces collèges où on les envoie, de quoy ils¹⁵ ont foison, les abrutissent ainsi.

Au nôtre, un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vèpre¹⁶, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront étude : car la philosophie, qui, comme formatrice des jugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilège de se mêler

Var. : (a) La citation (1588). — (b) C'est ce que dit Épicurus..., il n'en est plus saison (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Ny ne trouverais-je bon... de se faire le poil et les ongles (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Prenez-là, jeunes gens et vieillards, une règle ferme pour votre conduite, des provisions pour les rigueurs de l'hiver » (Perse, v, 64); 2. Cité par Diogène Laërce (*Epicure*, X, cxxii); 3. Que le plus jeune ne refuse pas; 4. De vivre heureux; 5. Coléreuse (sens étymologique : humeur noire); 6. Torture; 7. Sombre; 8. Excessive; 9. Entretint; 10. À la vie sociale; 11. Inconsidérée; 12. Rendu fou. Rapporté par Diogène Laërce (*Carnéade*, IV, lxxii); 13. Ny ne veut gâter... correspond à : ni ne trouverais bon; 14. Durée; 15. Les Français; 16. Le soir.

partout. Isocrates¹ l'orateur, étant prié en un festin de parler de son art, chacun trouve qu'il eut raison de répondre : Il n'est pas maintenant temps de ce que je sais faire; de ce de quoy il est maintenant temps, je ne le sais pas faire. Car de présenter des harangues ou des disputes² de rhétorique à une compagnie assemblée pour rire et faire bonne chère, ce serait un mélange de trop mauvais accord. Et autant en pourrait-on dire de toutes les autres sciences. Mais, quant à la philosophie, en la partie où elle traite de l'homme et de ses devoirs et offices³, ç'a été le jugement commun de tous les sages, que, pour la douceur de sa conversation, elle ne devait être refusée⁴ ny aux festins ny aux jeux. Et Platon l'ayant invitée à son *Convive*⁵, nous voyons comme elle entretient⁶ l'assistance d'une façon molle⁷ et accommodée au temps et au lieu, quoique ce soit de ses plus hauts discours et plus salutaires :

*Æque pauperibus prodest, locupletibus æque ;
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit*⁸.

Ainsi, sans doute, il chômera⁹ moins que les autres. Mais, comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoiqu'il y en ait trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceux que nous mettons à quelque chemin desseigné¹⁰, aussi notre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se mêlant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir. Les jeux mêmes et les exercices seront une bonne partie de l'étude : la course, la lutte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaux et des armes. Je veux que la bienséance extérieure, et l'entregent¹¹, et la disposition¹² de la personne, se façonne¹³ quant et quant¹⁴ l'âme. Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse : c'est un homme; il n'en faut pas faire à deux¹⁵. Et, comme dit Platon¹⁶, il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelés à même timon. (a) Et, à l'ouïr, semble-il pas prêter plus de temps

Var. : (a) Et à l'ouïr..., non au rebours (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Cité par Plutarque (*Propos de table*, I, 1); 2. Discussions; 3. C'est spécialement la morale; 4. Mise à l'écart; 5. Le Banquet (latin, *convivium*); 6. Tient occupée; 7. Douce; 8. « Elle sert également aux pauvres et aux riches et la négliger sera également nuisible aux jeunes et aux vieux » (Horace, *Épîtres*, I, 1, 25); 9. Cet enfant sera inoccupé; 10. Déterminé; 11. L'habileté à se conduire parmi les gens; 12. Caractère de quelqu'un qui est dispos; 13. L'accord du verbe ne se fait qu'avec le sujet le plus rapproché (latinisme); 14. En même temps que; 15. Il ne faut pas les séparer (gasconisme); 16. Dans son dialogue intitulé *Phèdre*.

et plus de sollicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quant et quant, et non au rebours.

Au demeurant, cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme il se fait. Au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente, à la vérité, qu'un horreur et cruauté. Otez-moy la violence et la force : il n'est rien à mon avis qui abâtardisse et étourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurez pas. Endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il luy faut mépriser; ôtez-luy toute mollesse et délicatesse au vêtir et coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout. Que ce ne soit pas un beau garçon et damerette, mais un garçon vert et vigoureux. ^(a) Enfant, homme, vieil, j'ay toujours cru et jugé de même. Mais, entre autres choses, cette police³ de la plupart de nos collèges m'a toujours déplu. On eût failly à l'aventure⁴ moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraie geôle de jeunesse captive. On la rend débauchée, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez-y sur le point de leur office⁵ : vous n'oyez⁶ que cris et d'enfants suppliciés, et de maîtres enivrés en leur colère. Quelle manière pour éveiller l'appétit envers leur leçon, à ces tendres âmes et craintives, de les guider d'une trogne effroyable, les mains armées de fouet? Inique et pernicieuse forme⁷. Joint⁸ ce que Quintilien⁹ en a très bien remarqué, que cette impérieuse autorité tire¹⁰ de suites périlleuses, et nommément à notre façon de châtier¹¹. Combien leurs classes seraient plus décemment jonchées de fleurs et de feuilles que de tronçons d'osier sanglants. J'y ferais pourtraire¹² la joie, l'allégresse, et Flore et les Grâces, comme fit en son école le philosophe Speusippus¹³. Où est leur profit, que ce fût aussi leur ébat¹⁴. On doit ensucrer les viandes¹⁵ salubres à l'enfant, et enfieller¹⁶ celles qui luy sont nuisibles.

Var. : ^(a) Enfant, homme, vieil..., que pour la musique (add. Ex. de Bordeaux).

1. C'est-à-dire : Platon ne semble-t-il pas estimer que l'esprit s'exerce en même temps que le corps, tandis que le corps ne s'exerce pas quand l'esprit travaille; 2. Délicat comme une dame; 3. Organisation; 4. On se serait trompé peut-être; 5. Au moment même où les maîtres remplissent leurs devoirs; 6. Vous n'entendez; 7. Façon d'agir. Montaigne est d'accord avec Rabelais pour critiquer les méthodes d'éducation en usage dans les collèges du temps; 8. Sans parler de; 9. Institution oratoire (I, III); 10. Entraîne comme conséquence; 11. Et notamment avec notre manière de punir; 12. Représenter; 13. Successeur de Platon. Le détail est rapporté par Diogène Laërce (*Speusippe*, IV, I); 14. Plaisir; 15. Nourritures; 16. Entourer de fiel (substance amère).

C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses *Lois*¹, de la gayeté et passetemps de la jeunesse de sa cité, et combien il s'arrête à leurs courses, jeux, chansons, sauts et danses, desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronage aux dieux mêmes : Apollon, les Muses et Minerve.

Il s'étend à mille préceptes pour ses gymnases : pour les sciences lettrées², il s'y amuse³ fort peu, et semble ne recommander particulièrement la poésie que pour la musique.

Toute étrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est évitable⁴ comme ennemie de communication et de société (a) et comme monstrueuse. Qui ne s'étonnerait de la complexion de Démophon⁵, maître d'hôtel d'Alexandre, qui suait à l'ombre et tremblait au soleil? J'en ay vu fuir la senteur des pommes plus que les arquebusades, d'autres s'effrayer pour une souris, d'autres rendre la gorge⁶ à voir de la crème, d'autres à voir brasser un lit de plume, comme Germanicus ne pouvait souffrir ny la vue ny le chant des coqs⁷. Il y peut avoir, à l'aventure, à cela quelque propriété occulte; mais on l'éteindrait, à mon avis, qui s'y prendrait⁸ de bonne heure. L'institution⁹ a gagné cela sur moy, il est vray que ce n'a point été sans quelque soin¹⁰, que, sauf la bière, mon appétit est accommodable indifféremment à toutes choses de quoy on se paît¹¹. Le corps encore souple¹², on le doit, à cette cause¹³, plier à toutes façons et coutumes. Et pourvu qu'on puisse tenir l'appétit et la volonté sous boucle¹⁴, qu'on rende hardiment un jeune homme com-mode¹⁵ à toutes nations et compagnies, voire¹⁶ au dérèglement et aux excès, si besoin est. Son exercitation¹⁷ suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes...

Je veux qu'il ne laisse à¹⁸ faire le mal ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. (b) « *Multum interest utrum peccare aliquis nolit aut nesciat*¹⁹. »...

J'ay souvent remarqué avec grand²⁰ admiration la mer-

Var. : (a) et comme monstrueuse..., et tremblait au soleil (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation (add. Exempl. de Bordeaux).

1. *Lois* (VII); 2. Études littéraires; 3. Il s'y arrête; 4. A éviter; 5. Rapporté par Diogène Laërce (*Pyrhron*, IX, LXXX); 6. Vomir; 7. Rapporté par Plutarque (*De l'envie et de la haine*, II); 8. Si on s'y prenait; 9. L'éducation; 10. Peine; 11. On se nourrit; 12. Quand le corps est encore souple; 13. A cause de cela; 14. Attachés; 15. Adapté; 16. Et même; 17. Que sa conduite; 18. Qu'il n'évite de; 19. « Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, xc); 20. Ancienne orthographe du féminin de *grand* (grand mère, grand route..., etc.).

veilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans intérêt¹ de sa santé : surpassant tantôt la somptuosité et pompe Persienne, tantôt l'austérité et frugalité Lacédémonienne ; autant réformé en Sparte comme voluptueux en Ionie,

*Omnis Aristippum decuit color, et status, et res*².

Tel voudrais-je former mon disciple,

*quem duplici panno patientia velat
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Persenamque feret non inconcinnus utramque*³.

Voicy mes leçons. (a) Celui-là y a mieux profité, qui les fait, que qui les sait. Si vous le voyez, vous l'oyez⁴ ; si vous l'oyez, vous le voyez...

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la répètera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises, s'il a de la bonté et de la justice en ses déportements⁵, (b) s'il a du jugement et de la grâce en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses jeux, de la tempérance en ses voluptés, de l'indifférence en son goût, soit chair, poisson, vin ou eau, de l'ordre en son économie

« *Qui disciplinam suam, non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet, quique obtemperet ipse sibi, et decreti pareat*⁶. »

Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies.

Zeuxidamus⁷ répondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacédémoniens ne rédigeaient par écrit les ordonnances de la prouesse, et ne les donnaient à lire à leurs jeunes gens que c'était parce qu'ils les voulaient accoutumer aux faits non pas aux paroles. Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy-cy⁸ un de ces latineurs⁹ de collège, qui aura

Var. : (a) « Où le faire va avec le dire. Car à quoi sert-il qu'on prêche l'esprit, si les effets ne vont quant et quant » (1580-1588). Passage remplacé par « Celui-là y a mieux..., vous le voyez » (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) s'il a du jugement..., est le cours de nos vies (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Sans préjudice ; 2. « Aristippe s'accommoda de toute manière de vivre, de toute situation, de toute fortune » (Horace, *Épîtres*, II, xvii, 23) ; 3. « J'admirerai celui qui avec endurance s'habille de deux lambeaux, si sa vie s'accorde avec ce costume et s'il joue les deux rôles avec grâce » (Horace, *Épîtres*, I, xvii, 25) ; 4. Vous l'entendez ; 5. Dans sa conduite (ce mot n'a pas à cette époque un sens défavorable) ; 6. « Qui fait de sa science non un objet d'ostentation, mais la règle de sa vie ; qui sait obéir à soi-même et se conformer à ses principes » (Cicéron, *Tusculanes*, II, 4) ; 7. Cité par Plutarque (*Diets des Lacédémoniens*) ; 8. A celui-ci ; 9. Latinistes (avec sens défavorable et ironique).

mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne die¹ plutôt plus que moins qu'il ne doit; toutefois la moitié de notre âge s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses²; encore autant à en proportionner un grand corps, étendu en quatre ou cinq parties; et autres cinq, pour le moins, à les savoir brièvement mêler et entrelacer de quelque subtile façon³. Laissons-le⁴ à ceux qui en font profession expresse⁵...

Que⁶ notre disciple soit bien pourvu de choses, les paroles ne suivront que trop : il les traînera, si elles ne veulent suivre. J'en oy⁷ qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance⁸ d'avoir la tête pleine de plusieurs belles choses, mais, à faute d'éloquence, ne les pouvoir mettre en évidence : c'est une baye⁹. Savez-vous, à mon avis, que c'est que cela? Ce sont des ombrages¹⁰ qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent démêler et éclaircir au dedans, ny par conséquent produire¹¹ au dehors : ils ne s'entendent pas encore eux-mêmes... De ma part, je tiens, et Socrates l'ordonne, que, qui a en l'esprit une vive imagination¹² et claire, il la produira, soit en Bergamasque¹³, soit par mines s'il est muet :

*Verbaque prævisam rem non invita sequentur*¹⁴.

Et comme disait celui-là, aussi poétiquement en sa prose, « *cum res animum occupavere, verba ambiunt*¹⁵ ». Et cet autre : « *Ipsæ res verba rapiunt*¹⁶. » Il ne sait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire; ne fait pas son laquais¹⁷ ou une harençère du Petit-Pont, et si¹⁸ vous entretiendront tout votre soûl, si vous en avez envie, et se déferrent¹⁹ aussi

1. Qui ne dise (cf. le *quot qu'on die* de Trissotin dans *les Femmes savantes*); 2. Phrases; 3. Toujours en latin. L'exercice de la version n'existait pas alors; d'où l'inutilité de ces méthodes pour la formation du langage; 4. Laissons cela; 5. Remarque très importante : Montaigne, il ne faut jamais l'oublier, vise à former un « honnête homme », non un grammairien ou un logicien de profession; 6. Pourvu que; 7. J'en entends; 8. Se donnent l'air; 9. Une mystification; 10. Ombres; 11. Montrer; 12. Idée; 13. Dialecte grossier de l'Italie (parler de Bergame). Certains comprennent : il la produira en dansant; 14. « Et les mots suivront d'eux-mêmes une conception claire » (Horace, *Art poétique*, 311); 15. « Quand les choses ont saisi l'esprit les mots se présentent d'eux-mêmes » (Sénèque le Rhéteur, *Controverses*, III, Introduction); 16. « Les choses à elles seules entraînent les paroles » (Cicéron, *De finibus*, III, v). Ajoutons les deux vers célèbres de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

(*Art poétique*, I, 153.)

17. Son laquais n'en sait pas davantage; 18. Et néanmoins; 19. Se déconcerteront (image originale).

peu, à l'aventure¹, aux règles de leur langage, que le meilleur maître ès arts² de France. Il ne sait pas la rhétorique, ny, pour avant-jeu³, capter la b nivolence⁴ du candide lecteur, ny ne luy chaut⁵ de le savoir. De vrai, toute belle peinture s'efface aisément par le lustre⁶ d'une vérité simple et naïve. Ces gentillesse ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande⁸ plus massive et plus ferme, comme Afer montre bien clairement chez Tacitus⁹...

Voire¹⁰ mais, que fera-il si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme : le jambon fait boire, le boire désaltère, parquoy le jambon d salt re¹¹? (a) Qu'il s'en moque. Il est plus subtil de s'en moquer que d'y répondre.

Qu'il emprunte d'Aristippus¹² cette plaisante contre-finesse : Pourquoi le d lieray-je, puisque, tout lié, il m'empêche? Quelqu'un proposait contre Cleanthes¹³ des finesses dialectiques,   qui Chrysippus dit : Joue-toi de ces batailles¹⁴ avec les enfants, et ne détourne   cela les pensées sérieuses d'un homme d'âge. Si ces sottises arguties, (b) « *contorta et aculeata sophismata*¹⁵ », luy doivent persuader un mensonge, cela est dang reux; mais si elles demeurent sans effet et ne l'émeuvent qu'  rire, je ne voy pas pourquoi il s'en doive donner garde... Je tords bien plus volontier une bonne sentence pour la coudre sur moy, que je ne tord mon fil¹⁶ pour l'aller quérir. Au rebours c'est aux paroles   servir et   suyvre, et que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'aie aucune souvenance des mots. Le parler que j'aime c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'  la bouche. un parler succulent et nerveux, court et serré, (c) non tant délicat et peigné comme véhément et brusque :

*H c demum sapiet dictio, qu  feriet*¹⁷,

Var. : (*) Qu'il s'en moque..., d'un homme d'âge (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) La citation (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) non tant délicat..., *qu  feriet* (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Le cas échéant; 2. Titre qui donnait le droit d'enseigner; 3. Prélude; 4. Bienveillance (latin : *benevolentia*); 5. De bonne foi; 6. Il ne lui importe pas; 7. L' clat; 8. La nourriture; 9. Tacite (*Dialogue des orateurs*, XIX). Afer est une erreur de Montaigne : il faut lire Afer; 10. Oui; 11. Exemple de sophisme (raisonnement faux sous les apparences de l'exactitude); 12. Cité par Diogène La r e (Aristippus, II, LXX); 13. Cité par Diogène La r e (Chrysippe, VII, CLXXXII); 14. Tours d'adresse des bateleurs; 15. « Ces sophismes entortillés et subtils » (Cicéron, *Académiques*, II, XXIV); 16. Le fil de mon discours; 17. « Une expression ne plaît que quand elle frappe » ( p taphes de Lucain).

plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectation et d'artifice, déréglé, décousu et hardi : chaque lopin y fasse son corps; non pédantesque, non fratesque¹, non plaideresque², mais plutôt soldatesque, comme Suétone appelle celui de Julius Cæsar³...

Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection : autrement on ne fait que des ânes chargés de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette⁴ pleine de science, laquelle pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi; il la faut épouser.

Livre I^{er}, chap. xxvi : « De l'institution des enfants. »

1. Monacal (origine italienne : *fratesco*); 2. Particulier aux plaidoiries; 3. Suétone (*Vie de César*, LV); 4. Nous dirions : le cartable, la serviette.



JUGEMENTS SUR MONTAIGNE

XVI^e SIÈCLE.

Ce n'est pas le rudiment des apprentis, ... œuvre non à goûter par attention superficielle, mais à digérer par un très bon estomac, un des derniers bons livres qu'on doit prendre.

M^{lle} de Gournay,
Préface de l'édition des « Essais » de 1595.

Son livre est un vrai séminaire de belles et notables sentences, dont les unes sont de son estoc, et les autres transplantées si heureusement et d'une telle naïveté dans son fonds qu'il est malaisé de les juger pour autres que siennes.

Étienne Pasquier (1529-1615),
Lettres (livre XVIII, lettre I).

XVII^e SIÈCLE.

Les *Essais* sont le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des Lettres. A peine trouverez-vous un gentilhomme campagnard qui veuille se distinguer des preneurs de lièvres sans un Montaigne sur sa cheminée.

Daniel Huet (1630-1721).

Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais il ne sait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a dessein d'aller en un lieu, le moindre objet qui lui passe devant les yeux le fait sortir de son chemin pour courir après un second objet. Mais l'importance est qu'il s'égare plus heureusement qu'il n'allait tout droit. Les digressions sont très agréables et très instructives. Quand il quitte le bon, d'ordinaire il rencontre le meilleur et il est certain qu'il ne change guère de matière que le lecteur ne gagne en ce changement.

Guez de Balzac,
Entretiens XVII (1657).

Le sot projet qu'il a de se peindre ! et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable.

Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir... On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie ; mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens sur la mort ; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement ; or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.

Pascal,

Pensées (1670), (éd. Brunschvicg, section II, n^{os} 62, 63).

Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, pût être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires et qu'il parlait trop de soi.

Pascal,

Pensées [1670] (éd. Brunschvicg. Section II, n° 64)

C'est une effronterie punissable que de découvrir ses désordres au monde sans témoigner d'en être touché, puisque le dernier excès de l'abandonnement dans le vice est de n'en point rougir et de n'en avoir ni confusion ni repentir, mais d'en parler indifféremment comme de toute autre chose : en quoi consiste proprement l'esprit de Montaigne.

Logique de Port-Royal (1666).

Dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? ... Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures, ni pour vos railleries.

Bossuet,

Sur les conditions nécessaires pour être heureux (sermon), [1667].

L'air du monde et l'air cavalier soutenus par quelque érudition font un effet si prodigieux sur l'esprit qu'on l'admire souvent, et que l'on se rend presque toujours à ce qu'il décide, sans oser l'examiner... Ses idées sont fausses, mais belles.

Malebranche,

Recherches de la vérité (t. III [1674]).

Ah ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! C'est mon ancien ami ; mais à force d'être ancien, il m'est nouveau... Mon Dieu ! que ce livre est plein de bon sens !

M^{me} de Sévigné,

Lettre à M^{me} de Grignan (6 octobre 1679).

Il y a plaisir d'avoir un voisin comme lui !

M^{me} de La Fayette.

XVIII^e SIÈCLE.

Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit ; dans Montaigne, je vois l'homme qui pense.

Les quatre grands poètes : Platon, Malebranche, Shaftesbury, Montaigne.

Montesquieu,

Pensées diverses.

« Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre!... »

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement comme il l'a fait; car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un temps d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom mes faiblesses et mes folies, est un homme qui sera toujours aimé.

Voltaire,

Lettres philosophiques (XXV, *Sur les pensées de M. de Pascal*) [1734].

Montaigne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole
Dans son château paisiblement
Loin de tout grondeur malivole,
Doutait de tout impunément
Et se moquait très librement
Des bavards fourrés de l'école.

Voltaire,

Temple du goût (1733).

Je ne trouve aucun esprit aussi éclairé et aussi parfaitement juste... Je souscris à tout ce qu'il dit.

M^{me} Du Deffand,

Lettres à Horace Walpole.

Montaigne a été un prodige dans des temps barbares.

Vauvenargues.

XIX^e SIÈCLE.

Une chose qu'on n'a pas fait assez ressortir c'est que Montaigne ce n'est pas un système de philosophie, ce n'est pas même avant tout un sceptique, un pyrrhonien; non, Montaigne c'est tout simplement la nature... la nature au complet sans la grâce.

Sainte-Beuve,

Port-Royal (III, 2) [1840-1860].

Tel qu'il est, Montaigne est notre Horace; il l'est par le fond, il l'est par la forme, bien que pour celle-ci il aille souvent jusqu'à Sénèque.

Sainte-Beuve,

Lundis (IV).

J'appellerais volontiers les *Essais* « l'Introduction à la vie mondaine ». Montaigne est le saint François de Sales des esprits profanes et moyens.

Guillaume Guizot,

Montaigne (1899).

Il reste un des meilleurs maîtres de sagesse humaine que nous puissions écouter, répéter et suivre... Je le place entre Érasme qu'il aimait tant et Bayle qu'il eût aimé, parmi les dieux lares de la vie morale.

Émile Faguet,
Seizième siècle (1898).

Ce qu'on appelle le bon sens de Montaigne..., c'est essentiellement : une attention soutenue à ne se laisser surprendre par aucun des préjugés habituels à l'esprit humain, avec une grande clairvoyance pour les démasquer, une soumission scrupuleuse aux faits, un effort souvent heureux pour les critiquer, un souci constant de limiter ses affirmations aux enseignements qu'ils nous donnent. Comme il nous frappe, ce bon sens a frappé ses contemporains qui nous ont parlé de son « émerveillable jugement ». Bien entendu, il n'a pas mis Montaigne à l'abri de l'erreur ; il ne l'a pas même dégagé autant qu'on pourrait le souhaiter de son fétichisme pour l'antiquité. Néanmoins il lui a assuré une originalité très manifeste en son temps. Il a donné une tonalité très particulière à ses idées et l'a arraché à quelques préjugés qui possédaient les esprits de ses contemporains.

Pierre Villey,
Les Sources et l'évolution des « Essais » de Montaigne,
(2^{me} partie [1908])

Montaigne achève de substituer à la morale d'autorité du Moyen-Age une morale de libre-examen. C'était le rêve auquel tendait confusément l'humanisme de la Renaissance. Mais, comme tant d'hommes de la Renaissance, Montaigne à ses débuts s'était contenté de substituer une autorité, celle des Anciens, à l'autorité traditionnelle : il subit d'abord l'emprise de Sénèque. Seulement les doctrines anciennes se contredisent et se heurtent les unes les autres. Cette diversité a favorisé chez lui l'apprentissage de la liberté. La philosophie de la nature à laquelle il aboutit, toute proche parfois de l'épicurisme, plus souvent de la morale socratique, apparaît avant tout comme l'expression de son tempérament personnel.

Pierre Villey,
« *Les Essais* » de Michel de Montaigne (1932).

Les Essais ont été constamment un livre libérateur ; c'est là leur caractère essentiel dans le développement de la culture française. Montaigne a été dès le premier jour, et toujours, un éveillé des esprits. Il a appris à marcher, en marchant devant elles, aux intelligences qui aspiraient à se dégourdir. Mais il a été le moins oppressif des maîtres, le maître qui enseigne à se passer de lui, mais de telle façon que, plus on en devient capable, plus on en perd le désir.

Gustave Lanson,
Les « Essais » de Montaigne (1933).

QUESTIONS SUR LES « ESSAIS » DE MONTAIGNE

I

— Les développements de Montaigne sur la mort ne rappellent-ils pas ceux des auteurs anciens (Sénèque, Cicéron, Horace) ? En quoi ?

— Relevez les traits qui permettent d'entrevoir la vraie nature de Montaigne dans ces développements, assez artificiels, sur la mort.

— Que penser de la méthode préconisée par Montaigne : avoir sans cesse l'idée de la mort présente à l'esprit pour s'accoutumer à elle ?

— Montaigne vous paraît-il sincère quand il affirme qu'il est prêt à mourir sans regrets ?

— La prosopopée de la Nature. Sa beauté littéraire. Comparaison avec celle de Lucrèce (*De natura rerum*, III, v. 929 à 961). Valeur des arguments donnés par la Nature.

II

— L'opinion de Montaigne sur le suicide vous paraît-elle très sincère ? Étudiez le passage dans ce sens.

III

— Analysez les trois premières pages au point de vue du style. Pourquoi ce style, assez différent du style habituel de Montaigne ?

— L'homme et la science des astres. Valeur de l'argumentation de Montaigne.

— L'homme et les animaux. A quel but tend la comparaison qu'établit Montaigne ? Qu'en pensez-vous ?

— La science est-elle aussi inutile au bonheur et à la vertu que Montaigne le prétend ? Le problème se pose-t-il aujourd'hui de la même façon ? Comparer le point de vue de Montaigne et celui de Rousseau.

— Que pensez-vous de l'argumentation de Montaigne tendant à prouver que l'homme ne sait rien de certain ? Est-elle parfaitement convaincante ? Pourquoi l'exposé de la doctrine pyrrhonienne y tient-il une si grande place ?

— Votre expérience personnelle vous montre-t-elle comme celle de Montaigne l'incertitude des jugements humains ?

— Intérêt psychologique des remarques de Montaigne sur les « piperies » réciproques des sens et de l'entendement.

— La conclusion de Montaigne. Précisez-la ; appréciez-la.

— Que faut-il penser des conclusions chrétiennes qui se dégagent du chapitre tout entier? Suffisent-elles pour affirmer que Montaigne est profondément chrétien?

IV

— L'évolution des idées de Montaigne sur la préparation à la mort. Comparez le § IV au § I. Comment s'expliquer cette évolution?

— La part de l'expérience personnelle dans ce chapitre. Précisez-la.

— Le ton de Montaigne parlant des guerres religieuses.

— Commentez la conclusion de ce chapitre présentée sous cette forme plaisante : « Pour Dieu, s'il est ainsi, tenons, d'ores en avant, école de bêtise. »

V

— Appréciez les réflexions de Montaigne sur la torture. Comparez-les avec celles de Voltaire.

— Les protestations de Montaigne contre la cruauté. Quelle est la part de son expérience personnelle? L'originalité de ses idées à son époque.

— Les réflexions de Montaigne sur la conquête de l'Amérique. Qu'en pensez-vous?

VI

— Dégagez les raisons profondes pour lesquelles Montaigne veut qu'on « ménage sa volonté ». Que valent ces raisons?

— Étudiez spécialement le style de ce chapitre.

VII

— Montrez le bon sens et la hardiesse de Montaigne dans ce chapitre. Son attitude n'était-elle pas de nature à choquer ses contemporains. Pourquoi?

— Portée générale des réflexions de Montaigne sur le conservatisme en matière politique. Appréciez ces idées.

VIII

— L'art de vivre de Montaigne est aussi peu chrétien que possible. Montrez-le.

— La modération de Montaigne. Sur quels principes s'appuie-t-elle? A quelle conséquences aboutit-elle?

— Définir la vertu d'après Montaigne. A quelle philosophie antique se rattache cette conception?

— L'optimisme de Montaigne (« Tout bon, il a fait tout bon ». Qu'en penser ?

— Commentez la pensée de Montaigne : « au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bêtes ». L'horreur de Montaigne pour les spéculations transcendantes. Appréciation.

— Le dernier mot de la sagesse d'après Montaigne. Montrez l'évolution des idées de l'auteur depuis les premiers écrits jusqu'aux dernières lignes de ce chapitre.

— Étudiez le style de Montaigne dans ce chapitre tout entier.

IX

— Le rôle de la science d'après Montaigne. Cette conception est-elle conforme aux idées de la Renaissance ?

— Des qualités et du rôle du « gouverneur ». Qu'en pensez-vous ?

— Relevez et appréciez les images dont se sert Montaigne pour faire comprendre le rôle du précepteur auprès de son élève.

— Le rôle de la mémoire dans l'instruction, d'après Montaigne. Montrez le rapport qu'il y a entre ces théories et les idées de la Renaissance.

— Précisez, d'après les idées de Montaigne, le rôle de l'expérience, celui du commerce des hommes, celui des voyages, et celui des livres dans l'éducation.

— Du principe qu'il faut donner aux enfants une éducation virile. N'y a-t-il pas contradiction avec les conseils de douceur donnés ailleurs par Montaigne ?

— Que pensez-vous des idées de Montaigne sur la conversation de celles sur la lecture ?

— Montaigne insiste sur la nécessité d'apprendre à mesurer la relativité des choses humaines. Qu'en pensez-vous ? Par quels autres écrivains cette idée a-t-elle été mise en lumière ?

— Les rapports de l'éducation et de la vie. Comment Montaigne pose-t-il et résout-il le problème ?

— La place de la philosophie dans l'éducation. Comment Montaigne comprend-il cet enseignement philosophique ? Rapports entre ces conceptions et les idées de la Renaissance.

— Les idées de Montaigne sur les collèges du temps. Ce qu'il y a de juste, ce qu'il y a d'excessif dans ses critiques.

— L'éducation attrayante. Que faut-il en penser ?

— La place donnée aux exercices physiques. Leur rôle dans l'éducation.

— Le point de vue moral. Quel est-il exactement aux yeux de Montaigne ?

— La valeur de l'éducation prouvée par ses fruits : que pensez-vous de cette idée ?

— Quelle est la clef de voûte de tout le système d'éducation préconisé par Montaigne ?

— L'influence de l'éducation reçue par Montaigne sur ses idées pédagogiques.

— Les idées pédagogiques de Montaigne envisagées dans ses rapports avec ses idées philosophiques.

— Les idées pédagogiques de Montaigne et les conceptions philosophiques mises en honneur par la Renaissance.

— Le plan du chapitre : *De l'institution des enfants*. Montrez que les idées ne sont pas groupées aussi arbitrairement qu'on le croirait au premier abord.

SUJETS DE DEVOIRS

Narrations. Lettres. Discours.

- Vous raconterez une journée de Montaigne dans son château.
- Lettre de Montaigne à La Boétie sur l'amitié qu'il a pour lui et sur l'amitié en général.
- Montaigne écrit à Henri III pour accepter la charge de maire de Bordeaux, laquelle il a été élu pendant son voyage en Italie (1581).
- Sollicité par Henri IV de venir résider à la cour (1590), Montaigne s'excuse par une lettre que vous composerez.
- Lettre de Montaigne à un ami, après avoir lu les chapitres de Rabelais (*Gargantua* xxi à xxiv) qui ont trait à l'éducation. Il admire le système de son prédécesseur mais il le juge au-dessus des forces humaines; il expose comment il comprend lui-même « l'institution des enfants ».
- Montaigne écrit à un jeune homme qui lui demandait de diriger ses lectures. Après lui avoir recommandé certains auteurs, il lui vante spécialement Plutarque et Sénèque, en lui donnant les raisons de cette préférence.
- Supposez que Montaigne revienne visiter un de nos colléges : quel discours ferait-il aux élèves?
- Lettre de Montaigne à M^{lle} de Gournay pour lui recommander sa mémoire et le soin de ses œuvres (1592).
- Lettre de M^{lle} de Gournay à Étienne Pasquier sur la mort de Montaigne : elle dit tout ce qu'elle a perdu, ce qu'ont perdu les lettres françaises et déclare vouloir consacrer désormais à honorer la mémoire d'un grand homme en qui elle avait trouvé un véritable père (1592).
- Lettre de M^{lle} de Gournay à M^{me} de Montaigne au moment de donner l'édition des *Essais* (1595).
- Composez le discours que vous prononceriez si vous présidiez une cérémonie à la gloire de Montaigne (inauguration d'une statue par exemple).

Dissertations :

- Pascal a dit de Montaigne : « Le sot projet qu'il a eu de se peindre ! » Voltaire réplique : « Le charmant projet qu'il a eu de se peindre naïvement comme il l'a fait car il a peint la nature humaine » (Voltaire, *Remarque sur les « Pensées » de Pascal*). Qui des deux écrivains a raison?
- Montaigne s'est peint dans son ouvrage. Vous semble-t-il que cette peinture soit exacte et qu'on l'y voit, comme il le dit, « en sa façon simple, naturelle et ordinaire, sans étude et sans artifice ? Refuseriez-vous à Montaigne le droit de déclarer : « C'est ici un livre de bonne foi ».
- Expliquez ce mot de Montaigne : « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon lit ne m'a fait. »
- La sensibilité de Montaigne.
- Montaigne critique littéraire.
- Exposez ce qu'on peut appeler la philosophie de Montaigne.
- Les idées politiques de Montaigne.
- Comment faut-il entendre ce précepte de Montaigne : « Le plus simplement se commettre à Nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh ! que c'est un doux sommeil chevet et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une tête bien faite ! »
- Expliquez et, s'il y a lieu, discutez ce jugement de Nisard (*Histoire de la littérature française*) : « Des deux antiquités, la chrétienne et la païenne, la seconde seule forme la Montaigne. Elle fut sa nourrice et comme sa substance ».
- Auriez-vous aimé être élevé selon les principes de Montaigne?
- Les idées pédagogiques de Montaigne : part d'erreur, part de vérité.
- Comparez les idées pédagogiques de Montaigne avec celles de Rabelais et avec celles de Rousseau.
- Étudiez, d'après deux ou trois chapitres, choisis par vous, l'art de la composition dans Montaigne.
- Montaigne et les citations d'auteurs anciens. Que nous apprend l'étude attentive de ces citations?

— Le style de Montaigne. On pourra s'appuyer sur cette déclaration de l'auteur : « Le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque, plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné d'affectation et d'artifice, déréglé, décousu et hardi; chaque lopin y fasse son corps; non pédantesque, non fratesque (monacal), non plaideresque, mais plutôt soldatesque. »

— L'emploi des comparaisons et des métaphores chez Montaigne.

— Quelles sont les raisons pour lesquelles le livre des *Essais* a généralement déplu au XVII^e siècle?

— On a souvent rapproché Montaigne et Voltaire. D'après ce que vous avez lu de ces deux écrivains vous semble-t-il que ce rapprochement soit justifié?

— Nisard revient plusieurs fois sur cette idée que Montaigne est le premier, par rang d'ancienneté, de nos écrivains populaires. Comment faut-il entendre cette affirmation?

— Tout le monde a lu l'article de Sainte-Beuve où se trouvent un certain nombre de paragraphes qui commencent tous ainsi : « Aimer Molière, c'est... » et dans lesquels le critique signale les défauts dont on est garanti, les qualités auxquelles on est sensible lorsqu'on goûte l'auteur de *l'Avare* et du *Misanthrope*. Écrivez sur ce modèle un article dans lequel vous montrerez ce que c'est qu'« Aimer Montaigne... ».

TABLE DES MATIÈRES

	Pag
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MONTAIGNE.....	1
NOTICE.....	3
I. — LE STOÏCISME DE MONTAIGNE : LA PRÉPARATION A LA MORT.....	11
II. — LE STOÏCISME DE MONTAIGNE : LE SUICIDE.....	22
III. — LA CRISE SCEPTIQUE : L'APOLOGIE DE RAYMOND DE SEBONDE	25
IV. — LES LEÇONS DE L'EXPÉRIENCE : L'IDÉE DE LA MORT..	48
V. — LES JUGEMENTS DE LA CONSCIENCE INDIVIDUELLE : LA TORTURE, LA CRUAUTÉ, LA CONQUÊTE DU NOUVEAU MONDE.	54
VI. — ORGANISATION DE LA VIE MORALE : MÉNAGER SA VOLONTÉ	60
VII. — LES IDÉES CONSERVATRICES DE MONTAIGNE.....	62
VIII. — LA CONCLUSION MORALE DES « ESSAIS », L'ART DE VIVRE	68
IX. — LES IDÉES PÉDAGOGIQUES DE MONTAIGNE.....	76
JUGEMENTS SUR MONTAIGNE.....	102
QUESTIONS SUR LES « ESSAIS ».....	106
SUJETS DE DEVOIRS.....	110

CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII^e siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

CONDILLAC : Traité des sensations.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2v.

L'Encyclopédie (Extraits).

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits). 3 vol.

MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MONTESQUIEU : Pages choisies, 2v.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé Prévost : Manon Lescaut

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Emile, 2 vol.

La Nouvelle Héloïse, 2 vol.

Dialogues, Réveries, Correspondance. Les Confessions.

Lettre sur les spectacles. 7 v.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII.

Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX^e siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).

B. CONSTANT : Adolphe (Extr.).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3 v.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.

MICHELET : Extraits, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred de) : Poésies

choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6v.

NERVAL (Gérard de) : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Port-Royal (Extraits).

SAND (George) : La Petite Fadette, 2v. La Mare au Diable. Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2v. La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens. Conquête de l'Angleterre.

VIGNY (Alfred de) : Poésies choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6^e).

Un indispensable instrument de travail

LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous y aurez utilement recours pour tout ce qui concerne la langue française, l'histoire des littératures, etc., etc.

Nouveau Petit Larousse illustré, en un vol. 1775 p. (13×20).

Larousse Universel, en deux vol. 2600 pages (21×30).

Larousse du XX^e siècle, en six vol. 7000 pages (32×25).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française

exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f^r 13,5×20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5×20).

La Littérature française enseignée par la dissertation

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5×20).

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e